

530

Bibliothèque de l'Université  
de Liège — F. 1001/253

vendredi 8 janvier 1937.  
seizième année, nos 40 à 42

publication hebdomadaire  
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs  
le numéro : 2 frs

P42C

# La revue catholique des idées et des faits

ET SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

Lettre pastorale de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Malines  
et de LL. Exc. les Evêques de Belgique

Problèmes actuels

Villiers de l'Isle-Adam

Marche d'Epiphanie

En quelques lignes...

Osses de Éspana

Réaumur, inventeur

Nécrologe littéraire

« Les Aventures extraordinaires de Billy Dum »

Les origines médiévales de l'esprit laïque

Lectures.

Hilaire BELLOC

Maurice DULLAERT

Camille MELLOU

\*\*\*

TESTIS

Jean TORLAIS

Fernand DESONAY

Robert POULET

Marcel DE CORTE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489 16

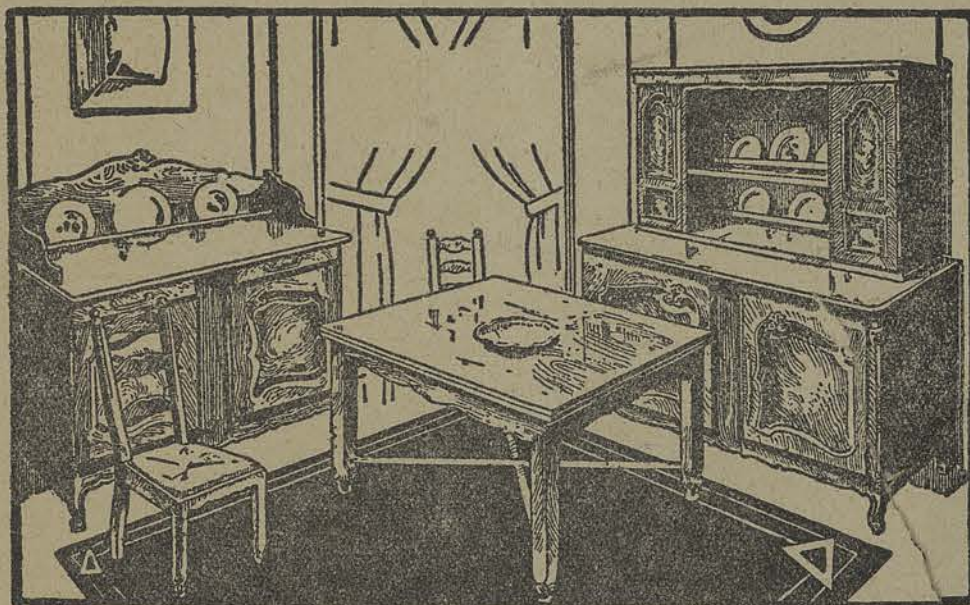
Handwritten scribbles at the bottom left of the page.

meubles  
d'art

bureaux et salles d'exposition  
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne  
style anglais  
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

### Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

#### La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

**LIÈGE**, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

**HUY**, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le vieux pont.

**ANDENNE**, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

**NAMUR**, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

**DINANT**, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frénes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

#### La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Un cadeau prend toute sa valeur  
s'il est signé

**Neuhauss**  
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

TéL. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds  
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

TéL. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE  
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

# SINGER

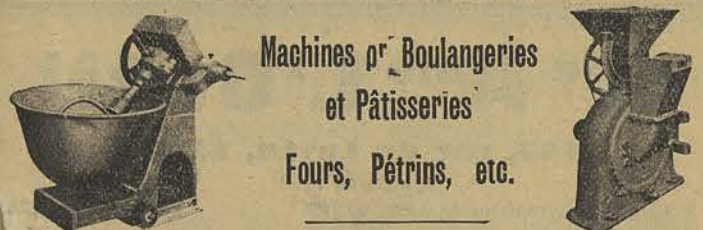
## 206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins  
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant  
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Machines p<sup>r</sup> Boulangeries  
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.

Broyeurs pour tous produits

### Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

## A. LECOCQ & S<sup>r</sup>, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

5, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.89.08

### CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

### CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés  
et réglés, etc.)

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

## ” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

## ” La Bella ”

ET

## ” Opera ”

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

## La Nouvelle

OU

## ” Sepco ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

# MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

## CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C<sup>y</sup> S<sup>té</sup> A<sup>me</sup>, 99, avenue de France, Anvers

# PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION

## SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

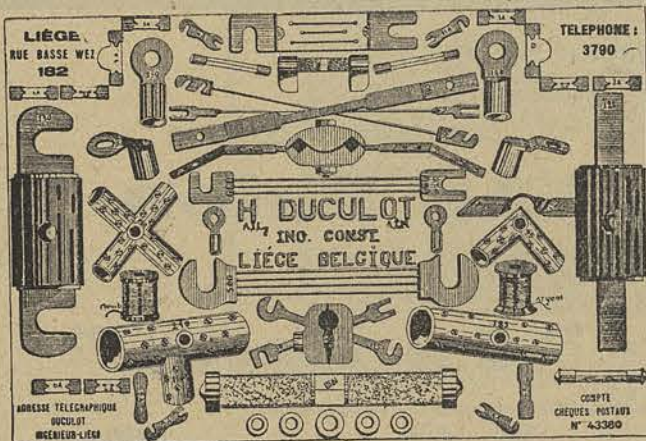
Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —  
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,  
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures  
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles  
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.  
GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

## Sté Ame L'Outil

143, rue du Laveu, LIÈGE

Fondée en 1892

Registre du Commerce de Liège n° 784

Téléphone 116.74

Outillage pour tous métiers

Estampage - Emboutissage - Découpage

Vie — Chaînes — Câbles — Appareils de levage

## Les Glaces de Sécurité spéciales POUR Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs  
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements  
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'  
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES  
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvelais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvelais;
- S. A. des Glaces d'Auvelais, à Auvelais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,  
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

Le produit idéal pour revêtements

## La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,  
Dessus de Tables et de Bureaux,  
Salles de Bains et Installations sanitaires,  
Comptoirs - Dessus de lavabos,  
Étagères - etc., etc.

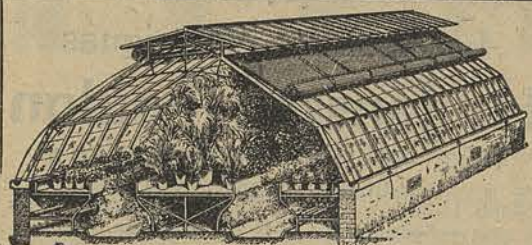
Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRES (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. de 1 à 8 mm.).  
Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.  
Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres  
armés blancs et teintés.  
Verres opalescents. - Briques, dalles et pavés en verre.  
Tubes et baguettes en verre.



SERRE  
A FLEURS  
A DEUX  
VERSANTS

Largeur 5 mètres. Hauteur 3 mètres, dont 80 centimètres de maçonnerie hors du sol, avec nouveau système breveté de ventilation, empêchant la pluie de pénétrer dans la serre bien qu'ouverte.

Pour plus de détails, s'adresser à :

**DELECŒUILLERIE (N. Bodart, Succ.), Serres-Blandain**  
Téléphone : 495 Tournai Grand Prix Florales Gantoises 1933

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE  
DES  
**Fours Stein et Combustion Rationnelle**

68, BOULEVARD DE LA SAUVENIÈRE, LIÈGE  
Chauffage par foyers automatiques des chaudières de chauffage central. — Chauffage par air chaud des églises.

Quelques références : Foyers automatiques :  
Séminaire à Liège. — Couvent des Pères dominicains, à Liège. — Pensionnat des Filles de la Croix, à Liège. — Institut Technique de Namur. — Collège Saint-Michel, à Bruxelles, etc...

Chauffage par air chaud :  
Eglise du Collège Saint-Servais, à Liège. — Eglise de Pontisse, à Pontisse. — Eglise primaire de Seraing. — Basilique de Cointe, à Liège. — Notre-Dame de Béthanie, à Loffen-lez-Bruges. — Eglise de Waterschei, etc...

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES  
EN TOUS GENRES

Installations de manutentions mécaniques

**A. JAURET**

CONSTRUCTEUR  
COURCELLES (Belgique)

Téléphone : Charleroi 80.177

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme  
**HUY-Nord**

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spéciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-chrome - Fonte au molybdène-chrome - Fonte résistante aux acides - Fonte trempée - Fonte résistante aux températures élevées - Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés  
et de Constructions Métalliques

Anonyme firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,  
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.  
Fers marchands et feuillards galvanisés.  
Réservoirs galvanisés.

**S. A. G. DUMONT & Frères**

Usines à Plomb et à Zinc  
— à SCLAIGNEAUX —

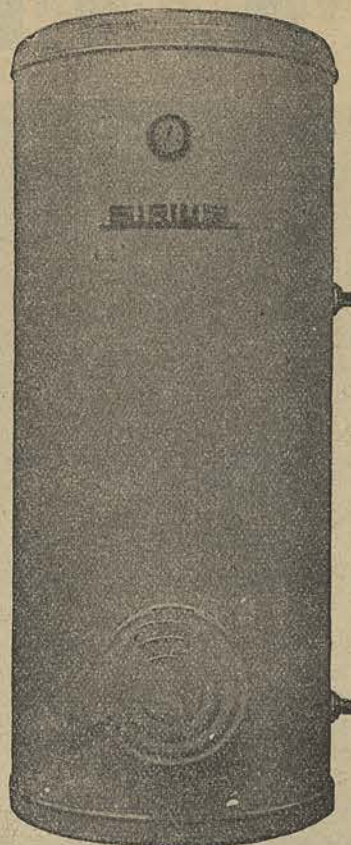
SOLAYN

(Province de Namur, Belgique):

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, ouvre-joints, pattes, etc.  
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN — PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.  
A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE



Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les applications : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.

Il est économique grâce aux tarifs spéciaux.  
Il est pratique étant absolument automatique.



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935  
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**  
plus **FACILEMENT**  
et à **MOINDRE FRAIS**

si vous équipez d'une

**OTOMATIC**

votre installation de

**Chauffage Central**

**Chaudières Otomatic S<sup>ts</sup> A<sup>ms</sup>**  
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

## BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «Louis BODSON»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIÈGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brilage  
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air  
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour  
la Belgique

**LES FILS LEVY FINGER**

32-34, rue Edm. Tollenaere  
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut  
S. A.

**Établiss. FIDÈLE MAHIEU**

96, aven. de Philippeville  
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

## Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

**Aug. DERMINE**

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

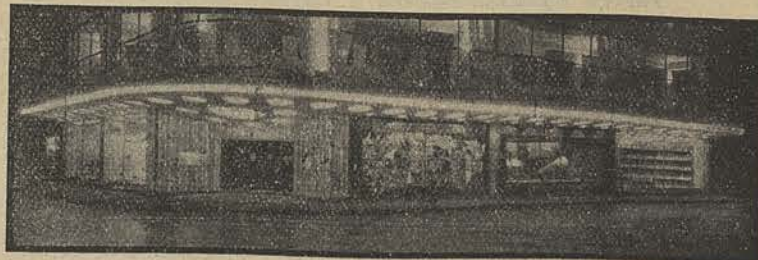
Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins

Décoration. — Travaux d'après dessins.



Tous les meubles de style

Toute la literie



Spécialité de lits, matelas et meubles  
pour la mer et la campagne

DEMY

MEUBLE et DÉCORE  
EN  
ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION  
Rue Méan, 23, Liège  
Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX  
Val-St-Lambert  
Tél. 302.98

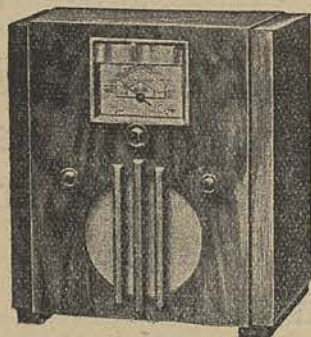
Collabore à la restauration du  
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,  
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE  
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS  
ET DE SPECTACLES, ETC.



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

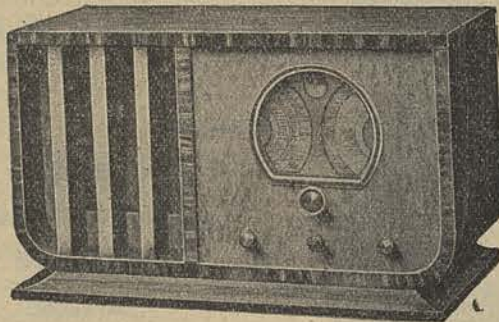


A PRIX ÉGAL  
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE  
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme  
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux  
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous  
renseignements

**R. R. RADIO**

44-46, rue des Goujons  
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes: 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

ÉDITIONS  
TOURNAI



CASTERMAN  
PARIS

LA COLLECTION  
« JEUNESSE ET PATRIE »

ne contient que des ouvrages de toute première valeur, destinés à la jeunesse de notre pays, dans le but de développer en elle le sens de la grandeur de la Patrie.

## Léopold II, ce géant

par F. Desonay.

## La Légende d'Albert I<sup>er</sup>

par P. Werrie.

## Astrid, la reine au sourire

par J. Cappe.

Chaque ouvrage est richement présenté  
et illustré, sous couverture pleine toile.

Prix par exemplaire : 20 francs; les 3 volumes sous étui : 60 francs

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

# LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents

— Fondée en 1863 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique  
Royabelass

Téléphones :  
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale  
et 68, rue des Colonies  
BRUXELLES



## LE "MOSAN"

POÊLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour  
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES  
SALLES DE FÊTES



LE "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans  
danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

à HUY (Belgique)

# SPA

## ORANGINA

Le jus même de l'orange  
mélangé à l'eau de Spa, ne  
renfermant ni colorant, ni  
produit chimique  
d'aucun genre.

Pour la maîtresse de maison qui offre un rafraîchissement  
soit au bridge, dans les soirées ou dans le cercle de famille,  
le SPA ORANGINA plaira à tous et lui épargnera le souci  
de préparer des boissons compliquées.



# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Lettre pastorale de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Malines  
et de LL. Exc. les Evêques de Belgique

Problèmes actuels

Villiers de l'Isle-Adam

Marche d'Epiphanie

En quelques lignes...

Cosas de Espana

Réaumur, inventeur

Nécrologe littéraire

« Les Aventures extraordinaires de Billy Dum »

Les origines médiévales de l'esprit laïque

Lectures.

Hilaire BELLOC

Maurice DULLAERT

Camille MELLOU

\* \* \*

TESTIS

Jean TORLAIS

Fernand DESONAY

Robert POULET

Marcel DE CORTE

# LETTRE PASTORALE

de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Malines et de LL. Exc. les Evêques de Belgique

Cette Lettre pastorale, sur laquelle nous appelons votre particulière attention, nous vous l'adressons le jour de Noël. C'est devant la Crèche de l'Homme-Dieu que vous réfléchirez aux graves paroles que nous éprouvons le besoin de vous dire : vous les accueillerez avec les sentiments que suscite en toute âme chrétienne le souvenir de Bethléem.

Nous nous adressons à vous comme Evêques, comme chargés de la lourde responsabilité du salut des âmes et de la prospérité de l'Eglise en Belgique. Nous constatons que les événements actuels et les discussions qu'ils soulèvent entre catholiques touchent de près et sont de nature à nuire gravement aux intérêts sacrés dont nous sommes comptables devant Dieu et devant le Vicaire du Christ. Notre ministère pastoral nous impose donc l'obligation de vous faire part des justes inquiétudes que nous inspire la situation troublée de l'heure présente, et de vous donner des directives pour conjurer les dangers menaçants. Nous éviterons cependant de prendre position dans des questions d'ordre purement civil ou politique.

\* \* \*

Veillez considérer tout d'abord, nos Chers Frères, ce que signifie pour l'humanité la naissance de l'Homme-Dieu.

Après des siècles de déchéance, cet événement a marqué l'aurore de temps nouveaux. Le Rédempteur est venu libérer l'homme des chaînes du mal, le réconcilier avec Dieu; Il lui a rendu, avec la grâce et l'amitié divine, la paix de l'âme et tous les biens spirituels. Bien plus, « à tous ceux qui veulent Le recevoir, qui croient en son nom, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu (1) »; ils deviennent en même temps frères du Christ, membres de son corps mystique, destinés à l'héritage de son royaume. Cette filiation divine et cette fraternité dans le Christ, auxquelles tous les hommes participent ou sont appelés à participer, établissent entre eux des liens infiniment plus intimes que la simple solidarité

(1) JOAN. I., 12.

naturelle : le Christ, Lui seul, a apporté au monde la véritable fraternité humaine, cette fraternité dont la charité est le premier fruit et le précepte fondamental. Ainsi les biens les plus précieux qui ennoblissent l'âme humaine nous sont venus par le Christ Jésus, « en qui Dieu nous a tout donné (1) ».

Avec de telles richesses surnaturelles, est-il étonnant que le christianisme ait transformé le monde? Comme un levain spirituel, il a travaillé la société païenne et lui a incorporé des éléments de vie qui l'ont essentiellement modifiée : notamment en établissant la dignité et les droits de la personnalité humaine, la stabilité et le respect de la famille, les devoirs réciproques des individus et des collectivités. Ainsi s'est formée la civilisation chrétienne, dont l'Eglise catholique a été de tout temps et restera la divine messagère. C'est cette civilisation chrétienne qui, depuis des siècles, a pétri l'âme du peuple belge, et, malgré la déplorable défection ou l'indifférence religieuse de beaucoup de nos concitoyens, c'est encore elle qui donne à notre pays son visage et son caractère. Malheur à la Belgique, si elle se laissait dépouiller de cet héritage infiniment bienfaisant!

Or, personne d'entre vous n'ignore, nos Chers Frères, qu'un immense danger menace en ce moment la civilisation chrétienne : à savoir le communisme bolchévique, le communisme sans-Dieu. Il veut anéantir l'œuvre de rédemption et de relèvement, commencée par l'Homme-Dieu dans la crèche de Bethléem et continuée à travers les siècles par l'Eglise catholique. Il vise même à la suppression radicale de toute religion, il prétend extirper du cœur de l'humanité jusqu'à l'idée de Dieu. Il tend à détruire la famille, ennoblée et sanctifiée par le Christ, à dépouiller la personne humaine de ses prérogatives essentielles, sans parler de l'incroyable misère économique à laquelle il réduit ses victimes.

Dans les malheureux pays où il dispose du pouvoir politique, en Russie et au Mexique notamment, l'abolition, du moins extérieure, de la religion et des biens qu'elle comporte est un fait accompli, on sait au prix de quelles persécutions. En Espagne,

(1) Rom., VIII, 32.

depuis la mainmise des communistes sur le gouvernement de Madrid, la guerre civile, déjà suffisamment funeste par elle-même, se double d'une horrible guerre religieuse. Sur tout le territoire où règne le communisme c'est une orgie infernale d'incendies d'églises et de couvents, d'assassinats d'évêques, de prêtres, de religieux et de religieuses, l'extermination sans pitié des personnes et des choses représentant la religion catholique. Inclignons-nous avec respect devant ces nobles victimes de la haine satanique du nom chrétien, car nous sommes en droit de penser qu'elles ont conquis l'auréole du « martyr », au sens propre et élevé du mot. Cette guerre a pris ainsi le caractère d'un conflit à mort entre le communisme matérialiste et athée et la civilisation chrétienne de nos vieux pays occidentaux.

Comment est-il donc possible qu'un certain nombre de nos compatriotes prennent parti pour les forces au service du bolchévisme? Chez beaucoup, sans doute, cette sympathie se colore d'alouer de la démocratie et d'attachement aux droits de la liberté humaine. Mais quelle naïveté et quelle erreur de croire que le triomphe du bolchévisme en Espagne servirait la cause de la démocratie et de la liberté! N'est-il pas évident qu'il inaugurerait, au contraire, le règne brutal d'une dictature sans foi ni loi, à la mode russe, avec la conséquence que tous les citoyens, y compris les travailleurs, auraient à subir le même esclavage et partageraient la même misère?

Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que le communisme bolchévique constitue aujourd'hui une menace des plus graves dans la plupart des pays du monde. Ce danger provient surtout de la propagande acharnée, méthodique et savante, plus souvent secrète et cachée que publique et ouverte, à laquelle se livrent dans les milieux les plus divers, non seulement auprès des ouvriers, mais aussi parmi les intellectuels, des agents aux ordres de Moscou.

Pouvons-nous dire, nos Chers Frères, que la Belgique soit exempte de ce péril? Hélas, non! Cependant n'exagérons rien et surtout ne nous affolons pas comme si tout était perdu! Ce serait une disposition d'âme particulièrement néfaste: autant une fausse sécurité est condamnable, autant paraissent vaines et inconsidérées la panique et l'obsession que d'aucuns semblent vouloir créer et entretenir dans les masses, en vue d'amener le pays à des solutions aventureuses, dont rien de bon ne peut sortir.

Si nous signalons avec netteté le danger très réel du communisme, ce n'est pas pour vous faire peur, mais pour appeler votre attention sérieuse et unanime sur la nécessité et l'obligation de le combattre avec décision, vigueur et persévérance, partout où il se manifeste.

Par quels moyens faut-il le combattre?

Par la violence? Ce serait bien la pire des choses à tenter et la plus tragique: en effet, la violence appelle la violence et conduit d'ordinaire à des luttes fratricides entre citoyens de la même patrie, avec les conséquences atroces que de telles luttes entraînent. Ce serait aussi la plus téméraire des entreprises: car quelle en serait l'issue? La redoutable parole du Christ ne pourrait-elle de nouveau se vérifier: « Ceux qui se servent de l'épée périront par l'épée (1) » ?

Ce qu'il faut, ce que l'Eglise encourage de toutes ses forces, c'est une offensive ferme sans doute, mais pacifique et ordonnée, non seulement des catholiques, mais de tous ceux qui ont à cœur la prospérité du pays et le salut du peuple.

Ce qu'il faut, c'est que tous se rendent vraiment compte, qu'ils aient pleinement conscience des maux que déchaînerait sur notre sol la prédominance du communisme, et particulièrement du sort lamentable réservé, dans cette éventualité, à la classe

ouvrière. Les prêtres et les laïques, en contact avec les milieux populaires, s'efforceront sans relâche de dissiper les fallacieux mirages que les propagandistes de Moscou font miroiter devant les yeux des travailleurs, leur feront saisir, au contraire, l'effroyable réalité que cachent ces théories et ces promesses.

Ce qu'il faut, c'est que tous les hommes d'ordre, à quelque opinion qu'ils appartiennent, s'entendent et se soutiennent dans la résistance commune. Nous avons lieu de croire que, outre l'ensemble des catholiques, grand est le nombre de ceux qui sont disposés à collaborer à l'action indispensable. Aussi ne pouvons-nous pas admettre qu'un seul groupe politique prétende au monopole de cette action et se présente comme le sauveur unique. Les forces anticommunistes sont assez nombreuses et solides dans le pays pour rendre illusoire tout danger, pourvu que, au lieu de s'entre-déchirer en de vaines disputes, elles visent au même but élevé et fassent œuvre de construction en vue du bien général.

Ce qu'il faut avant tout, — nous insistons vivement sur ce point, — c'est que nos œuvres catholiques, si variées et si florissantes, continuent à prospérer et à se développer. Si toutes, de quelque nature qu'elles soient, sont importantes, même nécessaires pour le bien de l'Eglise, nous voulons parler ici surtout des œuvres sociales de tout genre. Fondées au prix d'immenses efforts et grâce à d'admirables dévouements, ces organisations forment un ensemble, à la fois vaste et vigoureux, que peu de pays au monde ont le bonheur de posséder: le Mexique et l'Espagne, par exemple, ne connaissent aucune armature sociale comparable à la nôtre. Ces œuvres constituent une garantie solide pour l'avenir de la Belgique: elles ne sont pas parfaites, bien entendu, mais il est indéniable pour tout esprit non prévenu qu'elles ont préservé des doctrines subversives et par conséquent sauvé une grande partie de la classe ouvrière et pour ainsi dire toute la population agricole. En ce moment, elles forment un des remparts les plus sûrs contre l'envahissement du communisme. Nous tenons à donner à ceux qui se dévouent à leur organisation et à leur prospérité un solennel et très vif encouragement. Nous demandons aux prêtres et aux religieux de témoigner, non seulement aux œuvres d'Action catholique, mais au même titre aux œuvres sociales chrétiennes, sympathie sincère et effective; nous louons et bénissons les laïques qui consacrent à leur développement leur zèle et leur activité.

Ces institutions furent créées, elles existent en exécution des directives pontificales, surtout à partir de l'encyclique *Rerum Novarum*; elles ne peuvent convenablement remplir leur rôle de préservation et de formation sociales qu'à la condition de constituer une organisation compacte et solide, fortement attachée à l'Eglise. Il est donc souverainement déplorable et nous réprouvons comme contraire aux intérêts des âmes et au bien de l'Eglise le fait que certains catholiques travaillent à diviser, à détruire ces œuvres, ou à leur enlever leur caractère confessionnel, et cela dans un but purement politique. Ceux qui agissent de la sorte doivent savoir qu'ils vont à l'encontre de la volonté formelle de l'Autorité ecclésiastique et qu'ils chargent par conséquent leur conscience.

Les Pouvoirs publics, de leur côté, nous l'espérons, voudront coopérer dans toute la mesure de leur compétence et de leurs moyens à l'œuvre de salut public. Ils le feront très efficacement, en supprimant des griefs fondés et en donnant satisfaction à des revendications légitimes; ils enlèveront ainsi aux fauteurs de désordres et de bouleversements leurs plus fructueux moyens de succès. Nous les supplions, en outre, de faire surveiller de près et de prendre les mesures nécessaires pour enrayer toute propagande subversive: un régime qui se respecte ne peut tolérer à aucun prix une action ouverte ou souterraine qui vise à la destruction de l'ordre social; en ce sens du moins, nous en

(1) MATH., XXVI, 52.

sommes persuadés, les hommes d'ordre de toute opinion souhaitent et demandent un gouvernement fort, c'est-à-dire qui fasse montre de fermeté.

Enfin, nous vous invitons, nos Chers Frères, à ne pas oublier les armes surnaturelles. Les âmes pieuses se feront un devoir de prier et de se sacrifier, pour que Dieu écarte de notre horizon le fléau terrible que nous dénonçons. Il est le Maître tout-puissant des événements; Il peut, par un effet de sa miséricorde, épargner les peuples qui en sont dignes, comme Il peut châtier ceux qui oublient son Nom et méconnaissent sa sainte Loi.

\* \* \*

Jusqu'ici nous avons traité de questions qui se rapportent directement au danger communiste, mais nous sentons le besoin de prendre également position au sujet de certains courants actuels, bien qu'ils aient une apparence politique, parce qu'ils touchent immédiatement, eux aussi, aux intérêts religieux que nous avons le devoir de garder et de défendre.

On parle beaucoup à présent de la « réforme de l'Etat ». Il ne nous appartient pas, en tant que Chefs spirituels, d'indiquer ou de critiquer les modifications à introduire éventuellement dans l'organisation du gouvernement du pays. Encore moins avons-nous à juger des formes de gouvernement que d'autres nations se sont données : leur histoire, leurs institutions et leurs traditions, le caractère et le génie de leur race diffèrent totalement des nôtres. Mais notre mission épiscopale nous autorise sans conteste et nous oblige à prémunir les consciences catholiques contre telle réforme ou tel bouleversement dans la vie publique, que nous estimons nuisible au bien des âmes et à l'action de l'Eglise, dans les circonstances concrètes où nous vivons en Belgique.

Ainsi, nous désapprouvons formellement les tendances à l'une ou l'autre forme de régime totalitaire ou dictatorial. Nous n'attendons rien de bon pour l'Eglise catholique en notre pays d'un « Etat autoritaire », qui supprimerait nos droits constitutionnels, même s'il commençait par promettre la liberté religieuse. Nous voulons le maintien d'un sain « régime de liberté », qui assure aux catholiques, au même titre et dans la même mesure qu'à tous les citoyens respectueux des lois et de l'ordre public, l'usage de leurs libertés et de leurs droits essentiels, avec la possibilité de les défendre et de les reconquérir par les moyens légaux s'ils venaient un jour à être menacés ou violés.

Un régime de liberté suppose, de toute évidence, le droit pour les citoyens de se grouper en partis politiques : un Etat sans partis ne peut être qu'un « Etat autoritaire ». Dès lors, étant donné que la politique belge ne s'occupe pas seulement de questions d'ordre purement matériel et économique, mais se trouve mêlée en fait aux intérêts moraux et religieux, il est de toute nécessité, pour la sauvegarde de ces intérêts supérieurs, qu'il existe un groupement politique puissant, ouvert à tous les citoyens respectueux des droits de la conscience, qui porte à son programme, comme premier point, le maintien et la défense des droits sacrés de la conscience et de l'Eglise. Si, un jour, ces droits ne sont plus mis en cause, mais sont respectés par tous les partis, il est manifeste que les groupements politiques pourront s'organiser sur d'autres bases, comme c'est le cas, par exemple, dans les pays anglo-saxons. Mais, hélas! nous n'en sommes pas encore là en Belgique! En attendant, il est du devoir de tous les catholiques de veiller, sur le terrain politique et par les moyens politiques, à la sauvegarde des valeurs morales et spirituelles.

D'aucuns prétendent que pareil parti politique fait du tort au point de vue religieux, parce que l'on met parfois sur le compte de l'Eglise elle-même les fautes ou les déficiences possibles d'un

parti qui se présente comme son défenseur attitré. S'il en était ainsi, nous ne pourrions que regretter l'erreur ou la mauvaise foi de gens qui devraient savoir qu'aucun parti politique ne peut se réclamer et qu'aucun ne se réclame d'un mandat ou d'une délégation de l'Eglise, et par conséquent que celle-ci ne peut être mise en cause pour les actes politiques de certains catholiques. Mais, quoi qu'il en soit, croit-on en vérité qu'une dictature d'inspiration catholique — car que penser d'une autre? — ne ferait pas bien plus de mal au point de vue religieux, en raison de l'hostilité qu'elle provoquerait en beaucoup de cœurs, en raison surtout de la violente réaction qu'elle déclencherait inévitablement quand elle viendrait à disparaître?

D'autres questions encore, connexes et conséquentes à celle de la structure politique, doivent retenir votre attention, nos Chers Frères.

Nous voulons parler de la formation de la jeunesse : dans le « régime autoritaire » que certains envisagent, toute la jeunesse sans distinction, depuis la sortie de l'école jusqu'au service militaire, serait placée entre les mains de l'Etat, sous prétexte de recevoir une éducation nationale, en réalité pour être inféodée au régime. Nous mettons toutes les consciences catholiques en garde contre une innovation si contraire à nos traditions et dont le danger et la nocivité sautent aux yeux.

Nous voulons parler aussi de notre admirable Action catholique, pour laquelle nous revendiquons toujours le droit et l'honneur de s'occuper de la formation intégrale de la jeunesse, c'est-à-dire non seulement religieuse et morale, mais sociale et civique. Au surplus, il n'est pas besoin que l'Etat assure par un pacte spécial le statut de l'Action catholique. Ce statut est établi par l'Autorité ecclésiastique en toute liberté, et pleinement garanti, mieux que par n'importe quel autre moyen, par le droit public dont nous jouissons depuis plus d'un siècle.

Nous voulons parler enfin de nos organisations sociales catholiques, et nous demandons à tous ceux qui ont à cœur les intérêts des âmes de défendre contre tout étatisme autoritaire la liberté et le caractère confessionnel que ces œuvres ont toujours connus en Belgique.

Certes, il est nécessaire, conformément à la doctrine pontificale contenue dans les encycliques *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*, de tendre au développement et à l'organisation des unions professionnelles ou des corporations, de manière à les intégrer de quelque manière, comme un élément constitutif de l'ordre social, dans la structure de l'Etat. Mais de là à prétendre imposer un « corporatisme d'Etat », c'est-à-dire le droit exclusif pour l'Etat de donner la vie aux corporations et de les régir à sa guise, il y a la distance qui sépare la liberté d'association de l'absolutisme étatiste.

Les directives que nous venons d'exposer, nous les regardons comme nécessaires pour garantir l'action et l'influence de l'Eglise. Sans doute, le but unique de l'Eglise est la sanctification des âmes; mais, pour atteindre ce but, elle ne dispose pas seulement des moyens d'ordre surnaturel, de la prédication de la foi, de l'administration des sacrements et de l'exercice du culte; elle a, en outre, le droit incontestable d'avoir recours aux moyens humains et terrestres dont tout le monde peut faire usage, c'est-à-dire de créer et de diriger des œuvres et des institutions d'enseignement, d'éducation et de formation, de relèvement moral et de culture, de propagande, de charité, d'aide matérielle ou de service social, et toutes autres qui peuvent, fût-ce indirectement, préserver les hommes du mal et les conduire à leur salut. Pour qui comprend le rôle véritable de l'Eglise, il est inadmissible qu'on limite son influence bienfaisante, sous prétexte qu'elle ne doit s'occuper que de sanctifier les âmes!

Nous demandons à tous nos fidèles, et tout spécialement aux

prêtres et aux religieux, de conformer leurs attitudes et leurs actes à ces principes. La presse catholique se fera un devoir, nous n'en doutons pas, de s'en inspirer. Nous espérons que les personnes ou les groupes qui auraient défendu des idées contraires reviseront et redresseront leurs opinions ou leur programme.

\* \* \*

La naissance du Christ, nos Chers Frères, a apporté aux hommes, comme don divin, la paix et la fraternité. Dans la nuit de Noël, les anges chantèrent : « *Cloria in altissimis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Gloire à Dieu dans les cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté (1). » Puisse la paix chrétienne régner dans nos cœurs et la fraternité ordonner vos sentiments et gouverner vos actes! C'est la prière la plus ardente que nous adressons en ce jour à l'Enfant-Dieu, c'est le souhait le plus fervent que nous présentons à chacun de vous.

Nous vivons, en effet, dans une atmosphère profondément troublée. Dans la vie publique, où elles sont cependant de rigueur tout comme dans les relations privées, la paix et la fraternité chrétiennes semblent à l'heure présente totalement oubliées; la vérité, la justice, la charité sont systématiquement méconnues; le mensonge, la calomnie et l'injure sont d'usage courant, comme si, en politique, la fin justifiait les moyens. Hélas! tout cela est bien loin de l'esprit chrétien et de la morale chrétienne! Nous souhaitons du fond du cœur que tous reviennent généreusement au respect de la loi de l'Évangile, et nous déposons ce vœu au pied de la Crèche.

Réfléchissez, chacun, à la gravité de votre responsabilité dans les circonstances présentes! Ayez en vue, dans tous vos actes, non seulement le salut de la société et le bien de la patrie, mais aussi le triomphe du Christ et la prospérité de son Église!

Donné à Malines, en la solennité de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le 25 décembre 1936.

- † J.-E. Card. VAN ROEY, Archevêque de Malines.
- † THOMAS-LOUIS, Evêque de Namur.
- † GASTON-ANTOINE, Evêque de Tournai.
- † LOUIS-JOSEPH, Evêque de Liège.
- † HONORÉ, Evêque de Gand.
- † HENRI, Evêque de Bruges.

(1) LUC., II., 14.

**Nos meilleurs vœux de bonne et sainte année à tous nos amis, collaborateurs et lecteurs. Le renouvellement de l'année nous fournit l'occasion de les remercier pour le soutien qu'ils veulent bien accorder et maintenir à une œuvre d'apostolat intellectuel dont le seul but, depuis bientôt seize ans, a été de travailler, chez nous, à l'« *Adveniat regnum tuum* », c'est-à-dire : l'Église et la Patrie.**

*La revue catholique des idées et des faits.*

## Problèmes actuels

### UN BILAN

En période tranquille — tranquillité que nous ne connaissons plus!... — la presse anglaise avait l'habitude, à la fin d'une année, d'en récapituler les faits saillants, et d'en souligner l'importance et les conséquences. Et on considérait comme un devoir patriotique de montrer ses conséquences comme avantageuses pour l'Angleterre, car on identifiait la suffisance et le patriotisme. La coutume était futile, sauf comme memento chronologique. Il était toujours utile de découper la liste des faits avec leurs dates et de la conserver comme mémorandum.

L'usage de pareils sommaires et leur utilisation pour nourrir la vantardise et la gloriole n'ont pas encore disparu. La fin de 1936 apporte sa gerbe formée par toutes les publications anglaises.

Or, il est bien plus utile de se demander où en étaient certaines choses il y a un an et où elles en sont aujourd'hui. Le contraste entre la fin de 1935 et la fin de 1936 n'est que trop riche d'enseignements. Et si l'examen de la cause du contraste est embarrassant, le contraste est là et il fournit ample matière à méditations politiques.

Il y a un an, la lutte entre le gouvernement de la Grande-Bretagne et celui de l'Italie nouvelle battait son plein. Des sanctions avaient été prises et, selon le mot immortel du politicien français Blum : « L'Italie devait être étranglée ». En plus de la destruction espérée de la puissance italienne sous la pression économique, l'aventure abyssine était condamnée (nous assurait-on) pour des raisons climatiques. Une chose appelée « les Pluies » jouerait le tour. Aujourd'hui « les Pluies » vinrent et s'en furent, les sanctions sont une absurdité, l'Italie nouvelle occupe l'Abyssinie.

Il y a un an l'absurdité de Locarno renfermait encore une certaine substance. Locarno n'avait jamais été autre chose, dans l'esprit de ses promoteurs, qu'un « truc » pour mettre un terme à l'occupation française en Rhénanie, parce qu'on s'imaginait que l'intérêt de l'Angleterre était de réduire l'écrasante puissance française et de soutenir la renaissance d'une armée allemande dirigée par l'Etat-major général prussien. Mais, en tous les cas, Locarno impliquait et engageait sérieusement la puissance anglaise pour le maintien d'une zone neutre entre les deux nations continentales opposées. Il y a un an personne ne doutait en Angleterre, et bien peu en doutaient à l'étranger, que la force de la Grande-Bretagne ne fût suffisante pour empêcher cette zone neutre de disparaître. Aujourd'hui elle n'est plus... Le grand état-major prussien était divisé, mais sa fraction la plus énergique l'emporta. Locarno fut déchiré et ses morceaux jetés à la face de l'Angleterre.

Il y a un an on croyait encore, bien qu'un doute se développait à ce sujet, que la structure économique de la Grande-Bretagne, terriblement secouée par l'énorme soulèvement de la guerre, finirait bien par se tasser en quelque chose de stable. Sans doute les Anglais ne seraient-ils probablement plus jamais aussi riches qu'ils le furent. Le fardeau d'impôts énormes pourrait bien être permanent, mais il ne s'accroîtrait pas. Or, aujourd'hui, nous sommes embarqués pour un nouveau programme de dépenses indéfiniment croissantes, c'est-à-dire un programme d'endettements nouveaux vis-à-vis des banques.

Jusqu'où cet endettement ira-t-il? Les Anglais l'ignorent car on ne leur en dit rien; mais ils savent qu'il pèsera de plus en plus

sur la situation économique du pays dans l'avenir et que l'effort se fera sentir très vite. Cet effort sera soulagé de la manière dont les hommes luttant sous la contrainte et acculés soulagent tout effort : en se débattant, en se défaisant de leurs obligations. Nous connaissons la répudiation à peine voilée, soit par une dévaluation nouvelle soit par une conversion virtuellement forcée, soit, plus probablement, par les deux à la fois. Toutefois l'effort, même soulagé, ne pourra être supprimé. Il demeurera et il croîtra.

Plus important que tous les autres contrastes entre le début de 1936 et sa fin est l'apparition au grand jour de la grande révolution sociale européenne. La révolte du prolétariat industriel contre l'intolérable fardeau du capitalisme ne s'était encore, au début de 1936, établi nulle part ailleurs, sauf sous la clique étrangère et internationale qui a pris le pouvoir en Russie et que désigne le mot « Moscou ». Notre civilisation s'était accoutumée à la menace de l'extension du mouvement, mais cela ne dépassait pas une menace. Des menaces qui durent, vieillissent et tendent à être prises à la légère. Ainsi en fut-il de cette menace contre notre ancienne et apparemment inébranlable civilisation occidentale. Soudain, Moscou recourut à une tactique nouvelle. Moscou se propose d'utiliser l'imposture prétentieuse de parlements qui, en dehors de notre aristocratique Angleterre, sont de simples agents de dissolution dès qu'il s'agit de grands pays. Sur l'apparence d'un vif mécontentement exprimé par un certain mouvement à gauche, dans le jeu aveugle des élections, Moscou organisa, par l'emploi de minorités très disciplinées, des « pointes de pénétration » d'une révolution communiste. La tactique faillit réussir en France et il n'est pas sûr encore qu'elle ne réussira pas. En Espagne elle réussit complètement. Là, un gouvernement parlementaire déjà suffisamment malfaisant fut balayé et remplacé par l'anarchie, le meurtre, le pillage, et plus particulièrement par le massacre des prêtres et des religieuses, l'incendie des églises, la guerre ouverte à la religion. Une réaction fut provoquée. Les forces révolutionnaires et antirévolutionnaires d'Europe firent de l'Espagne leur champ de bataille. Si donc, au début de 1936 ce danger pour notre civilisation restait caché et donc à moitié toléré, aujourd'hui, le danger est actif, rapidement croissant et conduisant nécessairement à une décision : l'un des deux camps doit vaincre.

Il n'y a vraiment qu'un domaine où l'une des grandes luttes est restée, en 1936, latente et sous-jacente. La réaction d'Israël contre Berlin attend toujours l'ordre de mobilisation. Il viendra. De bons observateurs prétendent qu'entre la première attaque et la contre-offensive il fallait quatre ans. Nous verrons. 1937 est la quatrième année...

### RENFORCER LA COURONNE

Au dire d'aucuns, et ils sont nombreux, la crise constitutionnelle anglaise aurait affaibli la Couronne. Au contraire, elle l'a renforcée, comme elle a diminué l'importance des politiciens. Ceux-ci ont mal manœuvré et, en même temps, la nécessité d'une Couronne plus forte fut soudainement révélée par la crise elle-même.

On ne peut guère reprocher aux politiciens de n'avoir pas fait mieux. La situation était extrêmement difficile et ils n'avaient pas de précédents pour les guider. Comme tact personnel et comme effort désintéressé, le Premier ministre, M. Baldwin, fut au-dessus de tout éloge. Mais au cours des événements il fut dit aux Anglais deux choses qui, de leur nature, affaiblissent encore le pouvoir déjà déclinant du politicien. On leur dit d'abord qu'il n'y aurait aucune consultation populaire, que voter était une chose réservée pour des occasions sans importance; que dans une grande crise

affectant intimement tout le monde, le corps électoral n'avait rien à dire. On ajouta que le pouvoir exécutif, en Angleterre, repose entièrement entre les mains du petit groupe de politiciens se constituant lui-même et appelé : le Cabinet.

La première de ces déclarations était indubitablement sage; du moins sa sagesse peut se défendre. La thèse est très forte qui soutient qu'on ne peut, sans désastre, dans une communauté de millions d'individus, soumettre au vote direct une affaire publique importante. Excellent! Mais alors, en soutenant cela, vous détruisez le fondement moral sur lequel les politiciens basent leurs prétentions. Le politicien dit : « Je suis la nation. » Pourquoi l'est-il? Parce qu'il est soutenu par une majorité à la Chambre des Communes. Et comment cette majorité est-elle la nation? Parce que la cérémonie accomplie tous les  $x$  ans au cours de laquelle la masse des Anglais et des Anglaises noircissent des points sur des bouts de papier, est supposée exprimer la volonté du peuple anglais. Nous savons, évidemment, qu'il n'en est rien. Le seul résultat d'une élection générale (*en Angleterre*) est d'opérer quelques petits changements dans le personnel d'une profession très lucrative, mais ennuyeuse et plutôt corrompue. Nous savons, de plus, que le Parlement, loin d'être la nation, est le meilleur instrument imaginable pour empêcher le peuple d'obtenir ce qu'il veut. Tous nous le savons, mais voilà que ceux qui profitent le plus du Parlement l'admettent et cela les affaiblit. Ce fut là le premier des deux coups portés par la crise au prestige du parlementarisme anglais. Un coup porté par « l'éclatement » de la vérité.

Le second coup fut porté de façon exactement adverse; il le fut par la déclaration solennelle de ce qui peut s'appeler, poliment, une convention, ou, impoliment, une imposture vide et absurde. Notre ploutocratie est gouvernée par un ensemble compliqué de forces dont la plupart représentent la puissance financière. Les politiciens jouent leur rôle dans ce complexe, mais ce n'est même pas le rôle principal.

Prenons deux exemples, un grand et un petit. La Grande-Bretagne ne peut réarmer sans l'autorisation des banques et le citoyen anglais ne peut boire un bock l'après-midi parce que les quelques brasseurs et distillateurs qui détiennent un monopole croient qu'ils s'enrichiront davantage encore en fermant leurs débits (leurs « cafés ») pendant les heures de l'après-midi. Quand donc on nous dit que l'exécutif anglais est et doit être le Conseil des ministres, on nous conte des histoires. Et comme tout le monde sait que ce sont des histoires, leur affirmation solennelle affaiblit ceux qui la font.

Toutefois, si la crise a nui, et de façon permanente, au politicien, elle a potentiellement renforcé la Couronne. Elle a rendu possible, à l'avenir, un renforcement de cette Couronne.

Il n'y a que deux façons de gouverner des grandes masses d'hommes : par une aristocratie — une classe gouvernante — ou par un homme mis à la tête, c'est-à-dire une monarchie active. Les deux manières ne sont d'ailleurs pas exclusives l'une de l'autre. Elles sont combinables. Mais il n'y a en pas de troisième. Parler de démocratie quand il s'agit de millions d'hommes est absurde. Une monarchie populaire comme aux Etats-Unis est possible, ou une classe dirigeante comme en Angleterre. Mais une combinaison des deux forces par le gouvernement direct du peuple est impossible, matériellement impossible.

Or, dans la mesure où la constitution et la puissance d'une classe gouvernante diminuent, doit se développer à ses côtés quelque manière de pouvoir « monarchique » (d'un seul homme). L'instrument obvie, sous la main, pour opérer ce changement en Angleterre, est notre monarchie héréditaire. Il ne faudrait pas qu'elle augmente de beaucoup sa puissance pour cela. Elle part de zéro comme influence, et la moindre petite responsabilité

qu'assumerait nos rois nominaux vaudrait la peine, car tout serait nouveau. Par exemple, nous pourrions avoir un roi refusant de décerner des « honneurs » (titres) à des gens indignes; ou s'opposant à ce que des indignes soient cooptés dans le Cabinet; ou présidant le Conseil de ses propres ministres — ce qui est sa place propre —; ou intervenant dans de grandes occasions quand il faut rallier la nation devant quelque danger. Toutes ces fonctions, et bien d'autres, sont ouvertes à la monarchie anglaise de demain.

Aussi longtemps que tout va en douceur (ou assez doucement pour empêcher des réactions violentes), les vieilles conventions peuvent tenir. Mais, au fur et à mesure que grandissent nos difficultés contemporaines, ces vieilles conventions se révèlent et se révéleront de moins en moins suffisantes, et une « rentrée » de la monarchie se fera davantage désirer. Il n'est, par exemple, pas possible de maintenir indéfiniment une très grande proportion du peuple anglais dans une misérable indigence; il n'est pas possible que nous vivions indéfiniment sur notre graisse, comme nous le faisons en ce moment, grâce aux droits de succession; il n'est pas possible d'assurer indéfiniment la subsistance à des masses d'hommes à l'aide d'emprunts, comme nous le faisons en ce moment, par un réarmement financé par des crédits bancaires. Des efforts et des tensions qui ne sont encore qu'embryonnaires se développeront et mûriront. « Il faudra faire quelque chose », et les vieilles conventions ancestrales seront impuissantes. Quand sonnera l'heure de l'action, les occasions de renforcer la Couronne apparaîtront.

#### SOIXANTE ANS

Il y a exactement soixante ans paraissait à Londres un roman intitulé : *Le Premier Ministre*. On me dit qu'il n'est plus lu aujourd'hui. S'il en est ainsi, je ne puis que le regretter, car la lecture de ce livre illustre fort bien deux choses très importantes. La première : combien le décor, « l'extérieur » anglais a peu changé en soixante ans; la seconde, combien l'intérieur a beaucoup changé!

Ce roman *Le Premier Ministre* traite principalement du Parlement et, en marge de ce sujet, de la classe riche en générale : quelques *squires*, quelques *lords*, quelques hommes de loi importants, deux ducs, et les femmes. Allusion aux débats des Communes et de la Chambre des Lords; politique étrangère; marine; vie provinciale; voyages à l'étranger; clergé; « public schools »; universités : bref, tout ce qui compose l'Angleterre. L'auteur était à ce point intimement mêlé au monde dans lequel il vivait (c'était un *gentleman* et un *civil servant*, c'est-à-dire haut fonctionnaire) et son talent descriptif est tellement admirable qu'en lisant son livre vous vivez, réellement, dans la classe dirigeante, ville et province, de 1876.

La première impression et la plus superficielle qu'aura sans doute un étranger en lisant ce livre — et probablement aussi l'Anglais assez sage pour le lire — sera l'étonnement devant la stabilité des « données » anglaises. Pas un mot à changer aux formules d'alors pour qu'elles soient celles d'aujourd'hui. Il y a un Premier ministre comme il y a un Premier ministre en ce moment. Il y a des comtes, des barons, des chevaliers. La hiérarchie des titres anglais est fixée depuis longtemps. Il y a le même dédain, exprimé en conversation, pour tout ce qui est étranger et il y a exactement le même vocabulaire de la vie publique. Il y a un *Attorney general*, un *Lord chancellor*, un *Chancellor of the Exchequer*, un Roi — toute la figuration. Il y a le petit village anglais heureux, la ville anglaise moins heureuse, l'Irlandais embarrassant (à l'arrière-plan), l'Irlandais anglicisé (à l'avant-plan), l'absence complète de toute expérience

religieuse ou culturelle autre que celle de la société décrite. En lisant ce livre, vous pouvez vous imaginer que le monde a marché partout, sauf en Angleterre : idée confortable. Puis, ayant déposé l'ouvrage, vous vous mettez à penser et l'impression se précise comparable à celle que l'on éprouve quand s'allument les lumières derrière un rideau de gaze sur une scène. Avant l'allumage, le décor peint sur le rideau semble suffisamment réel. Les lumières allumées, et le voilà vague et irréel. Un autre décor derrière le rideau prend corps et les peintures sur le rideau ne sont plus que des ombres.

Dans ce livre il y a en effet un Premier ministre. Son titre est tel. Mais il est bien plus qu'un titre. Il est de loin l'homme le plus important du pays. Le *standing* (prestige) du Cabinet est prodigieux. L'ensemble de la vie publique est solide, respecté, puissant. Il y a bien des rivalités et des intrigues, mais on se trouve devant une montagne pleine de substance. Et aujourd'hui tout cela n'est plus...

Sauf erreur, dans tout le livre le divorce n'est même pas mentionné. Et il traite précisément de ces hommes et de ces femmes qui, de nos jours, divorcent tout naturellement deux, trois ou quatre fois dans leur vie. En 1876, pas question de divorce. On ne l'envisageait même pas, bien que la moitié du livre tournât autour d'un mariage tristement malheureux.

Tout le long du roman on discute des relations entre riches et pauvres, mais il ne s'agit que de savoir ce que les riches seront heureux de faire pour les pauvres. Pas question de pauvres faisant quelque chose pour les riches.

Voici un autre point. Les hommes jouant dans des matches ne sont pas tout à fait déshonorables, mais presque, et ils sont très nombreux les compatriotes qui les désapprouvent. Quant à ceux dont la fortune est faite (et dé faite) par la spéculation, ils sont en dehors des « bornes » : ils sont les coquins du roman. Et le principal d'entre eux a une fin « choquante ». Il se suicide, et la façon dont cet incident est traité montre clairement que le suicide était une abomination rare dans ce monde-là — contraste marqué entre ce temps et le nôtre.

Mais le contraste le plus remarquable de tous est l'absence de chantage, de pots de vin, de corruption dans la vie publique. Le Parlement est tout le sujet du livre; l'auteur connaît à fond le Parlement et les parlementaires de l'époque. Il ne cache pas leurs fautes, leurs marchandages pour les places, les fonctions et même les appointements. Il fait des « mots » à propos du paiement de quelques shellings aux électeurs libres et indépendants d'un petit patelin, mais s'il avait entendu parler d'un membre du Cabinet venu du « rez-de-chaussée »; de contrats qui firent monter le cours des « mises » de la famille d'un ministre du Cabinet de 6 pence à 14 Livres; de la vente des pairies pour créer un « fonds personnel »; de spéculateurs obscurs devenus subitement ministres de la Couronne ou occupant d'importants postes diplomatiques à l'étranger, il eût cru à la fin de son monde — et il aurait eu raison.

HILAIRE BELLOC.

---

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

---

## Villiers de l'Isle-Adam

Et nous avons le temps d'attendre.  
V. DE L'I.-A.

Rongé déjà du mal incurable qui le mit au cercueil, Villiers de l'Isle-Adam fut invité en 1888 à faire dans notre pays une tournée de conférences ou, plus exactement, de lectures. Avare et tardive aumône de gloire à son destin constamment refoulé dans l'ombre; quelques jours de pain pour son foyer famélique. L'annuel Salon des XX, qui venait de s'ouvrir au Musée Moderne, ameutait le philistin en ravissant le snob. C'est là que, devant un public favorable, moins dense assurément que l'auditoire habituel des Benjamins en vogue, Villiers lut d'une voix sourde et fêlée, mais experte à mettre l'accent sur les plus subtiles intentions d'une prose toute chargée de lyrisme et d'ironie, trois des *Histoires insolites*, prêtes à paraître chez Quantin.

Accouru des bancs de l'*Alma Mater* louvaniste, j'étais là, pour le voir autant que pour l'entendre : ma jeune ferveur n'avait pu se refuser cette fête, et j'en garde la mémoire impérissable. D'avoir apporté son humble hommage d'adolescent à quelque illustre méconnu, ne reste-t-il pas pour jamais plus que de la joie, une fierté?

Il parut. « Très correct et presque élégant », comme l'évoqua son fidèle Mallarmé. De mine assez fière, sous l'habit visiblement fatigué. En dépit d'une suite incroyable de tribulations, rien du bohème; un prince outragé par le sort et vide de pécune, soucieux néanmoins de garder son quant-à-moi. Mais pourquoi tenter un portrait que l'on rencontre chez tant de contemporains? « C'était — nous dit Henri de Régnier, qui le connut un peu plus tôt, chez le poète d'*Hérodias* — c'était un homme d'environ quarante-cinq ans, presque trapu et vêtu de noir. Son visage aux traits effacés était terminé par une pointe de barbe à la royale. Le front très haut et large était surmonté d'une abondante chevelure grise. Les yeux clairs regardaient d'un regard à la fois aigu et distrait. Il y avait en tout ce survenant on ne savait quoi de mystérieux et d'inattendu. Il s'assit, rejeta d'une main fine une longue mèche de ses cheveux, et parla. »

Nous écoutâmes donc le *Jeu des Grâces*, dont l'ironie ne porta guère, et que suivit la *Céleste Aventure*, conte admirable, un de ceux où s'affirme avec le plus de hauteur l'intransigeante foi catholique du sang de Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, défenseur de Rhodes et Grand Maître de Malte.

« Maintenant que sœur Euphrasie, cette enfant divine, s'est enfuie dans la Lumière, pourquoi garder encore le mot *terrestre* du « miracle » dont elle fut l'éblouie? Certes, la noble sainte — qui vient de s'endormir, à vingt-huit ans, supérieure d'un ordre de Petites-Sœurs des Pauvres, fondé par elle, en Provence — n'eût pas été scandalisée d'apprendre le secret *physique* de sa soudaine vocation : la voyance de son humilité n'en eût pas été troublée un seul instant; — toutefois, il sera mieux que je n'aie parlé qu'aujourd'hui. »

Dès cette entrée si propre à piquer l'attention, un auditeur d'aspect grave, assis au premier rang, et qui participait à la fois du chevalier de la Manche par une ascétique maigreur et, par sa barbe fourchue, de Méphistophélès, avait marqué de la nervosité. Elle s'aggrava, lorsque Villiers peignit le vieil israélite qu'on nommait le père Mosé, « homme pratique et craignant Dieu » et qui « priaient entre deux usures aussi bien qu'entre deux aumônes ». Mais ce fut un bien autre scandale, quand, de plus

en plus sarcastique, et détachant chaque mot pour en souffleter la négation moderne, le conteur nous montra sur l'horizon provençal ce « très ancien « calvaire », toléré, à titre de curiosité archéologique, par les édiles actuels ». L'odeur d'obscurantisme répandue dans la salle devint-elle, du coup, intolérable? M. Charles Buls n'y put tenir davantage; il saisit brusquement son chapeau, se leva, sortit. Impassible, Villiers poursuivait sa lecture; sans doute savourait-il *in petto* un si rare triomphe. Sut-il que le Bonhomet mis en fuite était le bourgmestre de Bruxelles? Pour que sa joie fût complète, souhaitons-le.

Le wagnérien passionné qu'il fut toujours nous conta enfin la *Légende moderne* : seul, obscur, bafoué, contraint aux plus vulgaires besognes, se mourant de faim dans un taudis glacé, mais sûr inébranlablement de son génie et de son étoile, le jeune Wagner y stupéfie par le véridique tableau de son apothéose future l'épicier parisien qui le protège au meilleur compte et qui, désolé de cette démente, court avertir la police; à son retour, le fol a disparu.

Comme on se l'explique aujourd'hui mieux qu'alors, l'âpre accent, le cri vengeur de ces pages! Toutes les détresses, les injustices, les affronts qu'endura son héros, Villiers les souffrit lui-même à la lettre, avec cette aggravation que, passagère pour l'un, l'épreuve accabla l'autre sans répit. S'il put longtemps espérer, lui aussi, une revanche éclatante, comment l'oserait-il encore, à présent que ses forces fléchissent et qu'il se sent las, infiniment las de combattre? Ah! il ne s'abuse point : cette victoire, il la sait désormais, lui vivant, impossible; il y renonce amèrement; mais jusqu'au dernier souffle il s'en jugera digne.

\* \* \*

Pourquoi ce défunt de si pauvre vertu me remet-il en mémoire les strophes trop peu fameuses où, magnifiant le saint Pouilleux d'Amettes, Humilis s'écrie :

*Ah! quand le Juste est mort, tout change.*

Villiers de l'Isle-Adam succomba, le 18 août 1889, dans la maison des Frères de Saint-Jean de Dieu, rue Oudinot, à Paris, après de cruelles souffrances. Il avait mis en paix sa conscience, donné son titre et son nom à l'humble mère de son petit Victor, et reçu les sacrements des mains du R. P. Sylvestre, franciscain de la Terre-Sainte, qui, peu de mois auparavant, avait de même assisté Barbey d'Aurevilly. D'illustres amitiés — Stéphane Mallarmé, Léon Dierx, Joris-Karl Huysmans — avaient jusqu'au bout veillé à son chevet.

Mais, vous vous en doutez, il ne lui suffit point de rendre l'âme pour que tout changeât. Mon sottisier conserve l'oraison funèbre qu'on put lire dans tels de nos journaux les mieux pensants. Un génie méconnu, ce mort autour duquel certains mènent si grand deuil? Allons donc! Un bohème, oui, « dont le talent tenait à la fois de l'hallucination et de la mystification ». Un styliste, lui? A d'autres! « Un décadent mettant la langue à la torture. » Et l'on adhère au jugement d'un « écrivain libre penseur », qui ne voulait voir dans l'œuvre du défunt « qu'une imitation et un développement littéraires d'Edgar Poe, tantôt heureux, tantôt embrouillé et obscur » et qu'y inquiétait surtout « la tendance à faire démontrer la Trinité par les tables tournantes ».

Grief à coup sûr inattendu, celui-ci, contre l'écrivain qui, traitant des suspectes expériences du docteur Crookes, professait hautement :

« Le chrétien ne saurait se laisser troubler en rien par des phénomènes dont l'esprit lui est et lui sera toujours étranger... Règle générale : tout ce dont l'impression n'augmente pas, en nos âmes, l'amour de Dieu, le détachement de l'univers, l'unité substan-

tielle avec Jésus-Christ, — tout cela vient du Mal, émane de l'Enfer, nécessairement, absolument, sans autre examen ni compromis oiseux. Car ce qui trouble, ce qui étonne est ennemi de la Paix divine, seul héritage du Fils de l'Homme. Il nous a prévenus : *Vous les connaîtrez par leurs fruits*; et nous n'avons que faire de tels fruits.

» Nous nous en tenons, comme toujours, à la Parole, à l'Esprit seul de l'Évangile; il est, strictement, sans discussions ni réserves, notre unique doctrine. Et quand bien même, par impossible, comme nous en prévient le concile, un Ange de Dieu descendrait du ciel pour venir nous en enseigner une autre, nous resterions fermes et inébranlables dans notre foi. »

Est-ce là, je vous le demande, le *credo* d'un spirite?

Le « décadent », tortionnaire de la langue, laissons un gazetier de néant se distraire à lui dénier le style, puisque le jugement des connaisseurs le met sans hésiter au rang des magiciens de la prose française. Élévation de la pensée, splendeur de l'image, musicalité savante et variée des rythmes, étrange et mystérieuse puissance évocatrice, lui manque-t-il une des vertus qui désignent les maîtres? Artiste et poète, il dispose de sortilèges invincibles pour enchanter les oreilles, captiver les imaginations, s'emparer des mémoires et des esprits. Pour peu qu'on l'ait hanté, il est inoubliable. Mais sachez-le : il n'ouvre pas à tous.

Avez-vous goûté des *Contes cruels*? Écoutez donc :

« La surveillance, les Trois Cents étaient partis avec le roi. Couronnés de fleurs, ils s'en étaient allés au festin de la Patrie. Ceux qui devaient souper dans les enfers avaient peigné leurs cheveux pour la dernière fois dans le temple de Lycurgue. Puis, levant leurs boucliers et les frappant de leurs épées, les jeunes hommes, aux applaudissements des femmes, avaient disparu dans l'aurore, en chantant des vers de Tyrtée. Maintenant, sans doute, les hautes herbes du Défilé frôlaient leurs jambes nues, comme si la terre qu'ils allaient défendre voulait caresser encore ses enfants avant de les reprendre en son sein vénérable. »

Écoutez encore :

« Je suis issu, me dit-il, moi, dernier Gaël, d'une famille de Celtes, durs comme nos rochers. J'appartiens à cette race de marins, fleur illustre d'Armor, souche de bizarres guerriers, dont les actions d'éclat figurent au nombre des joyaux de l'Histoire... J'habite, ici, dans l'Occident, cette vieille ville fortifiée, où m'enchaîne la mélancolie. Indifférent aux soucis politiques de ce siècle et de cette patrie, aux forfaits passagers de ceux qui les représentent, je m'attarde quand les soirs du solennel automne enflamment la cime rouillée des environnantes forêts. Parmi les resplendissements de la rosée, je marche, seul, sous les voûtes des noires allées, comme l'Aïeul marchait sous les cryptes de l'étincelant obituaire! D'instinct, aussi, j'évite, je ne sais pourquoi, les néfastes lueurs de la lune et les malfaisantes approches humaines. Oui, je les évite, quand je marche ainsi, avec mes rêves!... Car je sens, alors, que je porte dans mon âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés. »

Des pages de cette beauté, plus belles peut-être, Villiers en a semé royalement dans nombre de ses contes, dans ses drames, dans *l'Eve future* — souvenez-vous du sublime monologue d'Hadaly, — dans *Axel* — le merveilleux cantique d'amour de la fin. Toutefois, tu l'as dit, ô folliculaire imbécile! c'est un « décadent ». Il en est d'autres, Dieu merci! dans l'histoire moderne des lettres : Chateaubriand, Flaubert et, plus proches, Elémir Bourges, Barrès. Grands noms, certes; redoutables, écrasants voisinages. On ne l'ignore point. N'allez pas croire, cependant, que je m'emballe. Un juge lucide et froid, la mesure

même, le dernier qu'on puisse accuser d'enthousiasme, Anatole France, saluait en Villiers, au lendemain de sa pauvre pompe funèbre, un écrivain « du plus grand style, plein d'harmonie et d'éclat » et, proposant à l'admiration du lecteur les lignes mêmes « d'une grâce héroïque », que nous venons de transcrire en premier lieu, il doute que l'on trouve « rien de plus magnifique dans Chateaubriand, de plus ferme dans Flaubert ».

\* \* \*

Dix lustres passèrent sans épuiser l'attention autour de cet affamé de gloire qui n'avait récolté, vivant, qu'insuccès et disgrâces. Articles et livres foisonnent. On l'étudie en France, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, jusqu'en Finlande. On fouille sa généalogie, on suit pas à pas son odyssee douloureuse; on scrute son œuvre.

Est-il authentiquement, comme les siens et lui-même le crurent, de l'illustre lignée qui fournit à l'Histoire, outre le valeureux champion de la chrétienté contre Soliman, le maréchal Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, un des premiers chevaliers de la Toison d'Or, qui prit Paris aux Armagnacs, osa regarder au visage Henri V d'Angleterre — la scène est dans Michelet — et vint périr à Bruges, le 22 mai 1437, dans une sédition d'où le duc Philippe de Bourgogne, son maître, ne réchappa qu'à grand'peine (1)? Des érudits se piquèrent de résoudre ce problème, qui nous importe peu. Ce qui nous touche, c'est l'indéfectible foi du rejeton, fût-il imaginaire, de tels aïeux et que, dans les pires détresses, elle ait soutenu la fierté de son âme et gouverné sa vie (2).

Elle aussi, cette vie aux recoins mystérieux, excitait singulièrement les curiosités. Que d'épisodes surprenants, nés d'une fantaisie toujours en travail, depuis qu'à vingt ans, riche des dons les plus rares et d'illusions merveilleuses, le jeune Mathias, idole des siens, était venu de sa Bretagne à Paris, pour « ajouter — disait-il — à l'illustration de sa race la seule gloire vraiment noble de nos temps, celle d'un grand écrivain. » Que d'anecdotes embellies tous les soirs par l'invention de ses amis, par sa propre verve, pour l'ébaudissement des salons, des brasseries et des cénacles! Virtuose de la mystification savante, ne se vit-il pas à son tour mystifié maintes fois? Et la gent littéraire de se gausser du naïf apparu sous le masque railleur. Jusqu'à quel point la fable envahissait l'histoire dans ces récits mirifiques, le saura-t-on jamais? Villiers ne les démentait guère : sans doute jouissait-il en artiste de voir naître et s'épanouir sa légende.

On se rappelait sa fulgurante apparition dans le cénacle parnassien où, d'après un témoignage unanime, il avait donné sur l'heure « l'idée même du génie (3) »; son ébouriffante, son énorme candidature au trône de Grèce, après la chute d'Othon; son retentissant procès contre les auteurs d'un mélodrame joué sur une scène du Boulevard et qui faisait du maréchal de l'Isle-Adam un traître; sa candidature royaliste au Conseil général de la Seine et la mémorable harangue électorale où, au nom de l'Art, il demandait la démolition de Saint-Sulpice, dont la laideur l'offusquait; son ralliement passager à la cause de Naundorff, dont il fut le secrétaire des commandements; et bien d'autres foucades!

(1) Dans ses pages posthumes sur *la Reine Isabeau* (*Œuvres complètes*, t. XI), Villiers rapporte quelques exploits de cet aïeul « jeune homme redoutable et qui, sous un aspect frivole, cachait un cœur d'acier ». Il fut, comme beaucoup d'autres, aimé de la reine, et le roi Charles VII porta publiquement son deuil.

(2) D'après des notes laissées par Villiers, M. de Rougemont a essayé de dresser sa généalogie, à partir de 1277. On trouve ce tableau à la fin du livre de M. de Rougemont sur *Villiers de l'Isle-Adam* (*Mercur de France*, 1910).

(3) « De tous les hommes que j'ai rencontrés — écrit en 1927 M. Maurice Maeterlinck — pas un ne m'a donné aussi nettement l'impression du génie ».



# R. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus  
BRUXELLES  
Téléphone: 21.57.83



PROTECTION  
ET  
DÉCORATION  
DU  
CHAUFFAGE

DEMANDEZ  
DOCUMENTATION



TABLETTES DE RADIATEURS  
CACHE-RADIATEURS  
FERRONNERIE D'ART

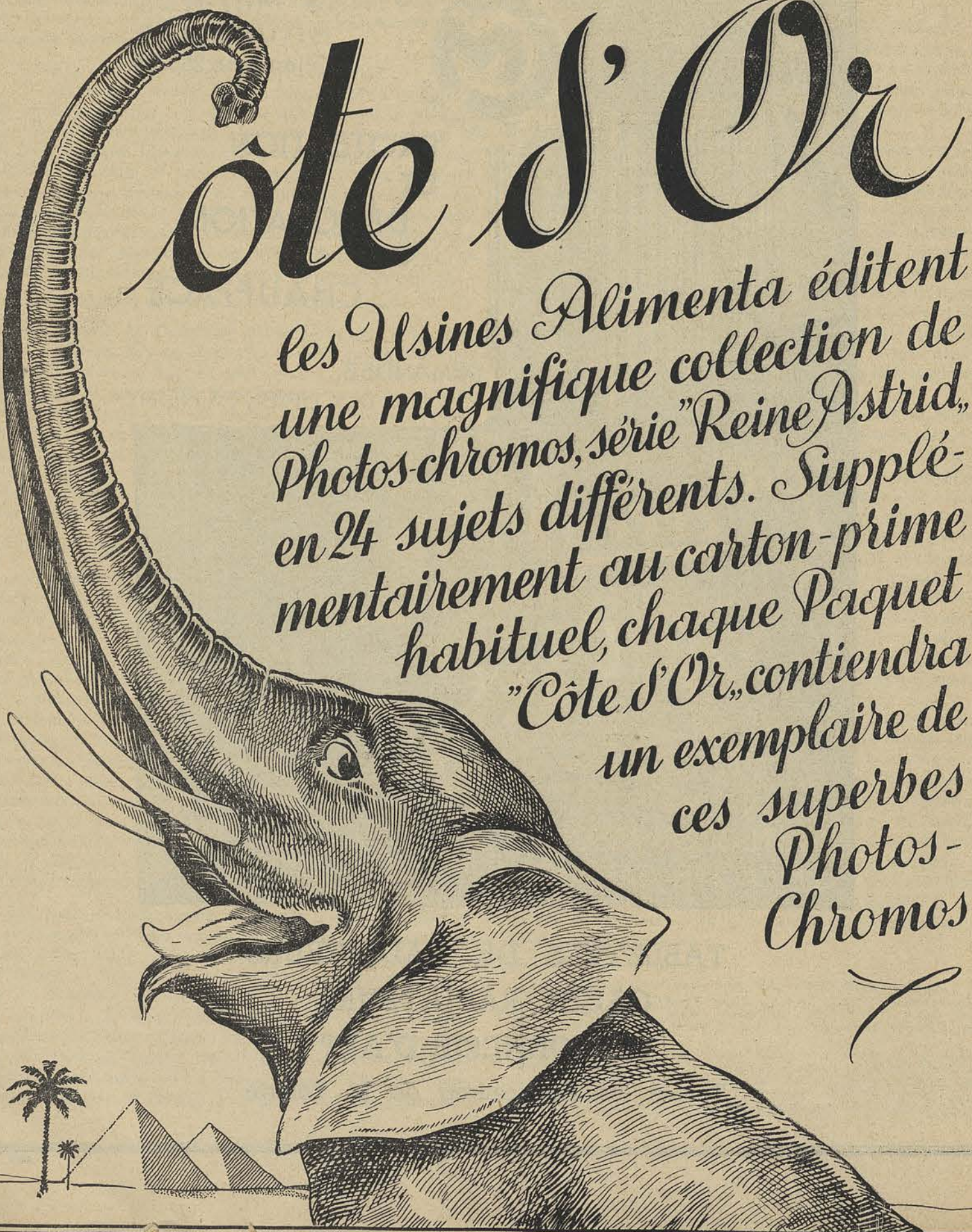
Toutes les Applications de la Tôlerie

**70** *A l'occasion du*  
**MILLIONIÈME PAQUET**

# *Côte d'Or*

*les Usines Alimentaires éditent  
une magnifique collection de  
Photos-chromos, série "Reine Astrid",  
en 24 sujets différents. Supplé-  
mentairement au carton-prime  
habituel, chaque Paquet*

*"Côte d'Or" contiendra  
un exemplaire de  
ces superbes  
Photos-  
Chromos*



N'oublions pas la plus belle de ces histoires : d'un mot vraiment héroïque, Villiers chasse Mammon qui, sous les espèces d'un suppôt de la finance israélite, s'est insinué dans son galeas et lui propose obséquieusement une fortune — Israël ne regardant pas à la dépense — en rémunération d'une riposte, signée de son nom catholique, à la *France juive* : « Mon prix, Monsieur? Il n'a pas changé depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ... C'est trente deniers (1). » Trait magnifique, trouvaille digne en tout point du génie de Villiers; oserais-je dire que c'est Villiers tout craché? Et je crois, certes, qu'il était d'âme, l'occasion s'offrant, à faire ce geste-là. Toutefois, on se défend mal de quelque scepticisme. L'occasion s'offrit-elle, et qui nous en répond? Cette action d'éclat, de qui la tenons-nous, à toute évidence, sinon du héros lui-même, inventeur admirable qu'elle enchantait comme elle nous enchante encore, et qui ne manqua point — connaissons-le bien — de la mimer cent fois, au café, dans le cercle de ses fidèles? Excusez-moi donc de douter qu'une réplique si cornélienne ait jamais résonné ailleurs que dans l'imaginative de Villiers de l'Isle-Adam (2).

On découvre enfin, pour lui rendre justice, l'œuvre longtemps voilée. Elle apparaît inégale, sans contredit, cahotée, trop marquée sur la fin de ces tares : une ironie laborieuse et lourdement appuyée, des tics de style assez crispants. En revanche, quelle nouveauté de forme et d'accent; quelle intransigeante aristocratie de sentiment et de pensée; quelle impérissable perfection dans ses pages maîtresses! On reporte à son rang, un des plus hauts parmi ses contemporains, l'écrivain contre lequel s'étaient ligüés les dédains des barbaques et des académies, que M. Gustave Lanson ne veut pas connaître et que la *Revue des Deux Mondes* crut dépêcher d'un sourire. Mieux encore : voici que l'on commente ses contes, ses romans, ses drames; qu'on discute son érudition, sa philosophie trop entachée d'hégélianisme, ses prétentions ou, si l'on préfère, ses fantaisies pseudo-scientifiques. La critique universitaire s'en mêle, compare des textes, juxtapose des variantes, et des périodiques austères, telle la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, nous montrent aujourd'hui de savants professeurs de faculté, des maîtres du Collège de France à la recherche des sources de l'œuvre. Il y a certainement plus d'une découverte à faire dans cette voie.

Je ne suis nullement sourcier, veuillez m'en croire. Toutefois le vagabondage de mes lectures me conduisit naguère, par fortune, vers la source ignorée, sauf erreur, d'un des *Nouveaux Contes cruels*, celui que M. Max Daireaux, dont l'étude si méritoire sur Villiers de l'Isle-Adam fournit l'occasion de ces pages, apprécie en ces termes :

« Il arrive que, pressé par la nécessité, il n'attende pas l'idée imprévue qui vivifiera son sujet et il écrit *l'Enjeu*, qui ne comporte qu'une mise en scène arbitraire destinée à amener la boutade qui l'achève : « Il n'y a pas de purgatoire »; il eût fallu autre chose qu'une partie de cartes pour justifier le désarroi dans lequel cette « révélation » jette les auditeurs. »

Jugement bien dur, auquel M. Daireaux me pardonnera de ne point acquiescer. L'idée plus profonde qu'il ne le croit de ce conte saisissant, Villiers la dut sans aucun doute à Charles Collé, le chansonnier et comique, un des fondateurs du *Caveau*, qui nous présente une de ses connaissances, l'abbé de Boismorand, « surnommé l'abbé *sacre dieu*, parce qu'il jurait comme un païen, homme d'esprit, prédicateur éloquent et joueur déterminé. »

(1) Lire cette anecdote, magnifiquement amplifiée à sa mode par Léon Bloy, dans son *Christophe Colomb devant les Taureaux*.

(2) Il blasonnait volontiers Israël. M. Gustave Guiches nous a conservé de lui ce trait assez plaisant : « Au martyre de saint Etienne, les Juifs obligés de déchirer leurs vêtements à l'audition d'un sacrilège se bouchèrent les oreilles... par économie. »

Abbé, notons-le, comme l'équivoque héros de *l'Enjeu*, et, comme lui, batteur de cartes :

« Une autre fois, — c'est Collé qui parle, — après une perte considérable, il mit, par une forte gelée, son crucifix sur sa fenêtre et l'y laissa pour la nuit, afin de le punir du malheur qu'il n'avait pas empêché. Quelque grand joueur qu'il fût, il reconnaissait comme supérieur dans cet art un certain Passavant : un jour que tout son argent était parti, ne pouvant plus inventer de jurons, il regardait le ciel avec fureur en s'exclamant : « Mon Dieu! mon Dieu! je ne te dis rien, mais je te recommande à Passavant. » Enfin, ne se possédant plus : *Je révélerai le secret de l'Église*, répétait-il en frappant sur la table à jeu, *je révélerai le secret de l'Église*. Il acheva de perdre tout son argent : « *Eh bien! l'abbé*, lui dit-on, *révélez-nous donc le secret de l'Église*. — *Il n'y a pas de purgatoire*, cria-t-il, et il s'enfuit. »

On accordera que c'est exactement, à l'état brut, avant toute mise en œuvre, la matière de *l'Enjeu*. Modernisant le décor et les personnages, Villiers transporte la scène, du tripot où la situait apparemment Collé, dans le salon d'une demi-mondaine élégante, après souper. La brune Maryelle y sourit à des propos tièdes; deux sceptiques viveurs en frac, dont l'un joue à l'écarté avec le troisième invité, un jeune abbé très pâle en soutane de drap fin, « l'un de ces diacres sevrés de toute vocation dont la pénible engeance tend, par bonheur, à disparaître. »

L'abbé Tussert était, nous dit le conteur, « d'une espèce plus sombre » que les petits abbés d'autrefois, « au point qu'à de certains instants l'ombre d'un crime ignoré semblait foncer encore sa silhouette. » Il a plus d'allure et de ton que ce braillard de Boismorand; d'autant plus inquiétant et sinistre que son impiété se tait et que, sous un vernis de politesse glacée, on soupçonne un grouillement de passions ténébreuses. Une figure qui eût séduit Baudelaire et fasciné l'auteur des *Diaboliques*.

Mais pourquoi, hantant ces compagnies équivoques, n'a-t-il pas jeté la soutane? Si l'on permet ici une parenthèse, on entendra ses raisons, énoncées par Villiers de l'Isle-Adam, avec une souveraine hauteur de mépris. Souvenez-vous qu'un renégat fameux trônait alors dans tout son lustre au Collège de France, à l'Institut, à l'Académie; souvenez-vous du mortel venin que sa parole subtile et sucrée, que la magie de sa prose instillaient à une élite d'esprits :

« C'est qu'il était trop tard : il avait l'*empreinte*. Ses pareils, même en se laïcisant l'extérieur, ne sont-ils pas reconnaissables toujours? On dirait que, de tous les vêtements qu'ils portent ensuite, transparait l'invisible soutane de Nessus qu'ils ne peuvent plus s'arracher des épaules, ne l'eussent-ils endossée qu'une fois : on en perçoit l'absence. Et lorsque, à l'exemple d'un Renan, par exemple, ils jasant du Maître, leur juge, il semble, par intervalles, qu'au milieu d'on ne sait quelle *brûle* nuit, apparue, alors, tout au fond de leurs yeux, on entend — au subit reflet d'une lanterne sourde et sous des feuillages d'oliviers, — claquer sur la joue divine le visqueux baiser de l'Euphémisme. »

Or, n'ayant sur lui plus rien à perdre, l'abbé Tussert propose de jouer contre vingt-cinq louis « le secret de l'Église » et le perd. Sur quoi, les yeux froidement fixés sur ses écouteurs, d'une voix basse, « qui sonna comme un coup de glas », il prononce qu'il n'y a pas de purgatoire (1).

(1) On a recueilli, dans les notes manuscrites de Villiers, ces lignes curieuses publiées par Remy de Gourmont : « L'une des sept paroles fut adressée au bon larron : « Avant une heure, tu seras avec moi dans le paradis. » Certains protestants anglais en augurent qu'il n'y a pas de purgatoire, car, disent-ils, s'il y en avait un, nul doute que Jésus-Christ ne l'y eût envoyé : c'était déjà bien assez bon pour un voleur... En effet, le goût les convenances,

Cette « boutade » suffit-elle, après une simple partie de cartes, à justifier le désarroi soudain du trio? M. Daireaux le nie. Mais, ne l'aperçoit-il pas? L'écarté n'est pour rien dans cet émoi, et l'hérésie calviniste, « boutade » peut-être sur les lèvres d'un Boismorand, résonne avec une singulière gravité dans la bouche d'un clerc qui fait penser au diable : c'est un avertissement, presque une menace; et je suis moins surpris que M. Daireaux de la pâleur subite et du silence de ces incrédules de façade. Combien d'âmes brouillées comme eux avec le Ciel, combien d'impures et de charnels de leur acabit ne comptent point sur un purgatoire pour se tirer d'affaire dans l'Au-delà! Ce qui manquait à l'anecdote rapide de Collé, la profondeur, Villiers de l'Isle-Adam l'a su mettre dans ce « conte cruel (1) ».

MAURICE DULLAERT.

(A suivre.)

## Marche d'Epiphanie

Dans la verte nuit diaphane  
Partons avec la caravane  
Des Mages aux soyeux turbans.  
Suivons l'étoile découverte  
Dont le périple déconcerte  
Le télescope des savants.

Il suffit que, sans peur ni hâte,  
A l'heure encor fraîche où l'on bâte  
Les dromadaires, vous mêliez  
Vos rouges chéchias à celles  
Des éclaireurs droits sur leurs selles,  
Des esclaves, des chameliers.

Sous le ciel aimé des nomades  
Où les astres par myriades  
Complicité leur algèbre d'or,  
Nous irons, sur nos dromadaires,  
Lisant l'étrange Lapidaire  
Dont le sens nous échappe encor.

Le cortège souple et placide  
Glisse, en charmant d'un fifre acide  
Les vieux songes lovés autour  
D'un palmier près de la cabane  
Natale, sous l'azur où plane  
Le guet de l'aigle et du vautour.

Longeant le cactus ou l'agave,  
Tintent des sons de bronze grave  
Au cou des bêtes, et parfois,  
Montant des âges d'épopée,  
La langue d'une mélodie  
Y mêle sa brûlante voix.

les égards dus à l'honorabilité des contribuables, au divin sourire des propriétaires, plus éclairés, sont froissés ici par la conduite de Dieu. L'on doit penser qu'ils se promettent même de ne point frayer avec le bon larron dans le paradis: ils l'éviteront et se choisiront des élus plus distingués. » (E. DE ROUGEMONT: *Villiers de l'Isle-Adam*).

(1) C'est dans un article de M. Victor du Bled sur le *Théâtre des Princes de Clermont et d'Orléans* (*Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1891) que j'ai puisé la citation de Collé, tirée — les notes de cet article autorisent à le croire — du *Journal historique*, réédité en 1868. Mais on cherche en vain, dans cette réédition, les dernières lignes, celles qui nous intéressent, du passage cité.

Quand le cercle des feux nocturnes  
Grandit les ombres taciturnes  
Sur le sable aux fins plissements,  
Nous verrons les Mages austères,  
Veilleurs précis et volontaires,  
Debout, scruter le firmament.

Soudain, cravachés par l'alerte,  
Aspirés par la Découverte  
Où l'étoile nous conduira,  
Nous repartons, mouvante frise,  
Marbre flottant, sur l'aube grise,  
De burnous et de gandouras.

Boirons-nous aux fraîches fontaines  
Dans les oasis incertaines  
Qui reculent à l'horizon?  
Qu'importe? L'astre seul ordonne,  
Et seule la soif qu'il nous donne  
Peut altérer notre raison.

Nous voulons, nous allons connaître  
L'Enfant de Roi qui vient de naître,  
Et, la nuit enfin éclatant,  
Sur ton vieux trône épanouie,  
Israël, la Fleur inouïe  
Promise au long désir des Temps!

Quel palais ou quel tabernacle  
Abritera le doux miracle  
D'un Dieu revêtant notre chair?  
Argonautes de tous les âges,  
Laissez vos pistes, vos présages :  
Notre chemin est sûr et clair!

Sion.. L'étoile disparue...  
Ombre inquiète dans les rues,  
Ténèbre épaisse dans les cœurs.  
Science, orgueil, luxure immonde,  
Voyez se débattre le monde  
Dans le marais de ses erreurs!

Mais tout près, sur une colline,  
L'étoile rallumée incline  
Sa parabole, et, clou de feu,  
Fixe d'un arrêt péremptoire  
L'heure centrale de l'Histoire,  
Où d'une Vierge naît un Dieu.

Pied à terre! Tirons des coffres  
L'encens, l'or et la myrrhe qu'offre,  
Sur coussins de pourpre ou d'azur,  
En trois cassettes eiselées,  
La main, de bagues étoilée,  
De ces trois Vieillards au cœur pur.

Entrons dans la grotte à leur suite :  
Portons, en humbles acolytes,  
Aidés d'esclaves négrillons,  
Leurs traînes, aux mauves doublures,  
Douce comme des chevelures,  
Et d'où s'échappent des rayons.

Mais au moment qu'ils s'agenouillent,  
Les Rois, tout honteux, se dépouillent  
Du faste à la terre emprunté,  
Devant l'Enfant-Dieu qui tressaille,  
Demi-nu sur un lit de paille,  
Dans sa splendide pauvreté.

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à Trianon que notre regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, retiendra l'adresse de cette Maison renommée :



## « TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltry).  
Créations de tous genres.  
Poupées de style.  
Poupées folkloriques et de caractère.  
Fantaisies, jouets, etc.



Fournisseur de la Cour

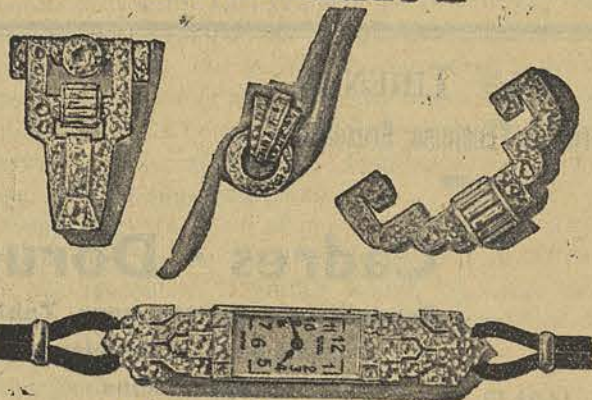
## SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.  
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

BRUXELLES



Le montre DUOPLAN.



## LA SANTÉ

par

LA CULTURE  
PHYSIQUE

## L'Appareil à ramer TERRY

L'EXERCISEUR le plus complet

Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique,  
le Congo et le Grand-Duché

H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

Pour votre Linge de Maison,  
Tissus blancs, Couvertures,  
Chemises . . . . .

N'employez que les articles marque

# “ FOX ”

Qualité — Éléance — Prix raisonnables

EXCEPTIONNELLEMENT

Du 9 au 23 janvier **RABAIS DE 15 %**

Vente exclusive pour la Belgique :

# Grande Maison de Blanc

Rue du Marché-aux-Poulets

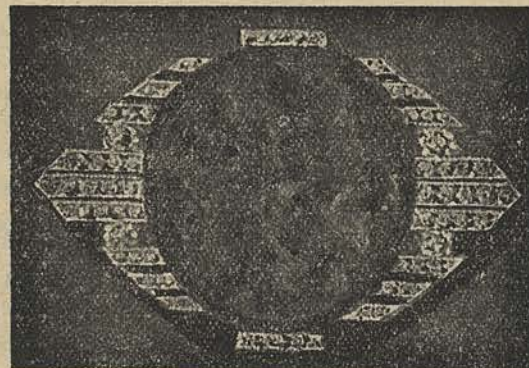
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11,88,69



G. VAN THIENEN  
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

### Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Tél. 12.44.13

Restaurations

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033



## Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE  
CRÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERREY & C<sup>IE</sup>

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,  
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc  
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac  
EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek."

## Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

## S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

Pour moi, qui n'ai métaux ni gemmes,  
Prenant cette place que j'aime  
Au fond du couloir trop étroit,  
Mendiant que tout luxe effare,  
Je n'ai rien qu'il faut qu'on déclare  
Pour passer le divin octroi.

Il est vrai, je suis lourd de fautes,  
Mais voici l'Agneau qui les ôte!  
Nous L'avons si longtemps cherché...  
Dans le nuage qui l'encense  
Je vois briller son innocence  
Où fond l'ombre de mon péché.

Ici la prière est sereine :  
Dans cette étable souterraine  
Me naît une âme de berger.  
C'est l'offertoire de la Messe :  
Je m'agenouille et me confesse  
Et donne à Dieu le peu que j'ai.

Voici des siècles que les Mages  
Apportent l'âme, en leurs hommages,  
Du peuple, prince ou paria,  
Et de siècle en siècle ricoche  
Sur le flot des chants et des cloches  
Le clair appel du Gloria!

Et rien n'arrête, et rien ne lasse  
Jésus de prodiguer sa grâce  
Aux malheureux criant merci.  
Car grande est la soif de la Terre,  
Et nulle eau ne la désaltère  
Que celle qui bouillonne ici.

Car depuis la Chute première  
Nous haletons vers la lumière,  
La justice et la pureté;  
Mais quoi qu'on fouille, où qu'on regarde,  
C'est une Grotte qui les garde  
Dans sa suave obscurité!

CAMILLE MELLOY.

## Conférences Cardinal Mercier

18<sup>e</sup> année

ET

## Grandes Conférences Littéraires

10<sup>e</sup> année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 12 janvier**, à **4 heures** (Salle Saint-Michel), par

**Le R. P. YVON,**

capucin, aumônier des Terre-Novas.

SUJET :

### La vie aventureuse et héroïque des Terre-Novas.

Le P. Yvon commentera le film admirable qu'il a « pris » au cours de ses nombreux séjours sur les bords de Terre-Neuve et dont la projection dure deux heures et demie.

Cette conférence sera répétée le **samedi 16 janvier**, à 4 heures, en la même salle.

Cartes de 3 à 20 francs en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, 50, place de Brouckère.

## En quelques lignes...

**Bonne année!**

Mes Trois-Etoiles voudraient que 1937 fût, pour tous les lecteurs de cette rubrique, une année bénie des constellations les plus fastes.

Vraiment, ces échanges de souhaits qui marquent l'an neuf ont quelque chose d'attendrissant. On a beau ne pas trop y croire. On a beau trouver que la moustache de la tante Eudoxie fait penser davantage, chaque 1<sup>er</sup> janvier, au fox à poil dur. On a beau se gendарmer contre le flot montant des cartes de visite, contre le sourire de l'allumeur de réverbères, contre le calendrier bariolé du facteur. Le fait que des humains, oubliant pour un jour tout ce qui les divise, consentent à fraterniser devant un verre de porto et à se promettre toutes sortes de félicités et dix mille années de bonheur tend à créer, au lendemain de la Saint-Sylvestre, une atmosphère d'euphorie à laquelle nul n'échappe, fût-il le plus quinteux.

Par exemple, les traditions se perdent. Les neveux n'envoient plus à leur oncle et parrain ces lettres à bouquets où des colombes roses du bec roucoulent le parfait amour. A Liège même, le marchand de « nûles » (qui sont de minces rondelles de pain azyme) ne sollicite plus le réveillonneur attardé.

Et cependant...

Minuit. Place du Théâtre. Les douze coups viennent de tomber du clocher de la cathédrale. Dans les restaurants comme autour de la table de famille, c'est la joie — sincère ou factice — des embrassades et des mille et un vœux. Un gamin de rue, un de ces gamins de Pierreuse au nez fripon, musarde sur le bord du trottoir. Il n'a pas de paletot; mais toute l'allégresse de l'an neuf rit dans ses yeux vifs. Et comme c'est la fête de 1937 et qu'il n'a personne à baiser sur les deux joues, nouveau jongleur de Notre-Dame, le gavroche, pour sa joie et pour celle de tous, fait — simplement — une pirouette sur le pavé.

— Bonne année! crie sa voix pointue. Et il rit de ses dents de jeune loup.

C'est cette « Bonne année! », celle-là que je souhaite aux amis inconnus de Monsieur Trois-Etoiles.

**Réveillons**

On assure qu'ils ont fait fureur. On dresse les statistiques des hécatombes : tant de chevreuils, tant de dindes, tant de poulardes, tant de homards sacrifiés sur la blanche nappe des « hostelleries ». Et le marchand de serpentins a doublé son chiffre d'affaires. Et l'on s'est trouvé démuné de ces petites balles de coton, projectiles inoffensifs et colorés que des dîneurs se renvoient de table à table.

Alors, c'est bien vrai ce que racontent les officieux de tous les gouvernements? La crise est vaincue? Voici revenir les vaches grasses?...

— Tout beau! rétorque le Docteur Tant-Pis. Moi je vous dis, au contraire, que cette affluence de réveillonneurs est un indice du déséquilibre général. On a dansé sur un volcan. Après nous, le déluge! C'est parce que nos contemporains sont persuadés qu'ils courent à la catastrophe que le foie gras s'est bien vendu et que le champagne a pétillé dans toutes les coupes. En réalité, nous avons enterré — joyeusement, mais fébrilement — nos dernières illusions sur la paix pour demain.

D'où je conclus que l'apologue d'Esopé ne s'applique pas seulement à la langue, la pire et la meilleure chose du monde.

Une constatation s'impose, en marge de ce conflit d'interprétation, si l'on ose dire. Le réveillon de Noël, à la table de famille, garde encore ses fervents. Le sapin, la neige sur l'étable, les petits moutons frisés, le sourire de l'Enfant Jésus : toutes ces images quiètes et chaudes au cœur s'accommodent assez mal du jazz hoquetant et du bonnet de papier posé de guingois sur le chef du maître d'hôtel.

#### Bilans

Il en est de toute farine. Depuis ceux qui mettent le point final à un inventaire, jusqu'à ceux que dressent, chacun dans sa spécialité, les chroniqueurs littéraires, artistiques ou musicaux.

Et l'on s'interroge : « 1936, *quid?* grande ou médiocre année? »...

Tout compte fait, il semble bien que, sur les 365 jours de 1936 qui s'en va, la loi des grands nombres ait exercé son influence de nivellement. Nous n'avons eu ni la révélation du génie, ni l'abaissement total de la pensée. Que si vous consultez la liste des livres qui ont fleuri à la devanture des libraires avec toutes les promesses de leur bande rouge sang, vous êtes surpris de constater que les mêmes écrivains figurent au palmarès qui figureraient déjà les années précédentes. Quelques grands morts font comme des trous béants. Mais l'on se console en évoquant le nom de tel « jeune », promu par la grâce d'un Prix littéraire à la qualité de vedette.

Ce qui me fait plutôt sourire, ce sont ces bilans par anticipation que dressent, au début d'une année nouvelle, les mages et devineresses. Ils sont légion à lire dans les astres ou dans les lignes de la main. Leurs horoscopes, d'aventure, se risquent sur le terrain des « précisions sensationnelles ». Gare à vous, si vous avez le malheur de porter la couronne ou si le suffrage populaire vous a fait Président de la République : vous êtes condamné à vous entendre prédire — froidement — une maladie infectieuse ou un attentat sur votre personne...

Les rois — on l'a dit récemment, et dans de bien pénibles circonstances — ont, comme le plus humble de leurs sujets, un cœur de chair; ils ont des nerfs aussi, dont il ne faudrait point abuser. Et pourrait-on demander au fakir Jhe-Shè-Touh et à Madame Josépha qu'ils réservent à leur seule clientèle de snobinettes et d'oisifs leurs pronostications et les présages de la dame de pique?

#### Almanachs

Ils se font, aujourd'hui, en maroquinerie fine. Avec leur crayon doré et leur signet de soie, couverts de crocodile ou de daim souple les « agendas » (c'est ainsi qu'ils se nomment) sont devenus de jolis et coûteux cadeaux d'étrennes.

Je songe aux bons vieux almanachs de nos grands-pères. Imprimés sur du papier de chandelle, dans un format qui ne changeait pas avec la mode, ils s'en tenaient au rituel des prédictions météorologiques et à l'indication des jours de marchés.

Il y avait l'Almanach de Liège (il existe encore, d'ailleurs), qu'on appelle aussi l'Almanach de Mathieu Laensberg. Un astronome au chapeau pointu observait, sur la couverture, les étoiles du ciel, dans une longue lunette. Le calendrier des bergers proposait ses hiéroglyphes. Et des images naïves montraient le déroulement des saisons et des jours. J'ai gardé souvenance de celle où « l'on tue le cochon ».

L'Almanach qui s'imprime à Tournai était une habile contre-façon de l'Almanach de Liège. Des colporteurs le vendaient de porte en porte. Et le tirage dépassait les cent mille exemplaires; ce qui laisserait pantois le romancier à succès.

Aujourd'hui, nous réclamons des agendas de poche, avec le numéro du moteur de l'automobile et le numéro du compte de chèques postaux. Seuls n'ont pas changé les « quartiers » de lune, de la lune blafarde et qui sourit, comme un Pierrot de Willette, à nos vaines agitations.

#### « Gentlemen's agreement »

Les diplomates s'entendent comme pas un à avaler des crapauds. Mais il faut avouer que leur dernière trouvaille touche au génie.

Pendant des mois, Mussolini a pu froncer ses sourcils, faire son menton le plus carré, agiter le spectre de ses avions de chasse et de ses trimoteurs de bombardement. Pendant des mois, les cuirassés de la *Home Fleet* se sont couronnés de leur panache le plus noir; les vieilles filles de *Hyde Park* ont excité contre les mangeurs de macaroni le Dieu des armées; les *quakers* vertueux ont pris la défense du Négus outragé... L'Ethiopie est italienne : et voici que, sur un parchemin vierge comme l'azur d'un jour d'été, l'ambassadeur d'Angleterre met à côté du paraphe du comte Ciano son paraphe indulgent. L'accord est signé. C'est l'heure du baiser Lamourette. Il ne reste plus qu'à baptiser la palinodie. Ce sera — si vous le voulez bien — un « gentlemen's agreement ».

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites! Et comme les sanctionnistes à tout prix (s'il en reste) auraient tort de se formaliser! Je suis un gentleman, puisque mon menton carré s'arrondit aux angles. Et moi, j'en suis un autre, puisque mes panaches de fumée noire deviennent des volutes de fumée rose.

Les malveillants murmurent bien sous cape que l'Angleterre, qui n'a jamais rien oublié, prépare, dans le secret de ses arsenaux, la revanche d'Addis-Ababa. En attendant, le Négus offre son argenterie aux enchères. M'est avis que M. Eden pourrait fort bien acquérir une aiguière, une aiguière en argent massif, dans laquelle on verserait de l'eau aromatisée. Le jeune et très distingué ministre des Affaires étrangères s'y laverait publiquement les mains. Ce serait une assez jolie réplique de la cuvette de Ponce-Pilate.

#### Peinture folle

L'histoire est amusante; elle nous vient d'Amérique. Ce n'est pas une raison pour la déclarer fausse, comme autant de canards qui traversent en cette saison la mare des harengs.

Ce directeur d'un asile d'aliénés a voulu égayer par des peintures les cellules de ses pensionnaires. Comme on lui demandait beaucoup d'argent pour ces décorations et qu'il n'en avait guère, l'idée lui est venue de s'adresser à ses pensionnaires. Il leur a distribué crayons, couleurs, pinceaux...

— Livrez-vous à votre inspiration, mes amis! Représentez, sur les murailles, les sujets qui hantent vos imaginations.

— Mais, monsieur le Directeur, nous ne savons pas peindre!

— Essayez! Vous verrez bien! Pour apprendre à nager, il faut se jeter à l'eau; jetez-vous dans les couleurs!

Peut-être croyez-vous que le résultat de cette entreprise de maboules a été déplorable, incohérent?... Détrompez-vous. Du premier coup, nous dit-on, les travailleurs du chapeau ont égalé les meilleurs décorateurs. L'ensemble fait courir les critiques d'art les plus déliés. La mode s'en est mêlée : il y a désormais en Amérique une nouvelle école de peinture. La maison de fous est devenue une sorte d'Académie des Beaux-Arts. Entre deux douches, les pensionnaires peignent sans répit. Pour les empêcher de colorier et de barioler, il faudrait leur fourrer la camisole de force. Les amateurs éclairés et de bon sens se dispu-



tent les paysages, bouquets, natures mortes, œuvres des excités. Si on n'est pas encore allé jusqu'au portrait d'après nature, c'est que le modèle craint que l'artiste ne mélange le sang au carmin. Enfin tout le monde est content, les collectionneurs qui s'arrachent les toiles à coups de chèques, le directeur de l'établissement, ses pensionnaires qui lui en font voir de toutes les couleurs.

L'ingénieux directeur s'en tiendra-t-il là? Il n'y a pas qu'une seule muse! Après la peinture, pourquoi pas la sculpture, la musique, l'art dramatique? Pour avoir écrit Zoloé, roman à clé sur Joséphine, le marquis de Sade fut interné à Bicêtre avec les déments. Il employait ses loisirs forcés à composer des pièces qu'il faisait jouer à une troupe recrutée parmi les ma-boules. On courait à ces singulières représentations comme au feu. Après la pièce, l'ingénue, la duègne, le Céladon regagnaient le cabanon...

### Le Congrès des Nains

A Budapest, les nains viennent de tenir leur Congrès international, car il y a des nains partout. Il s'agit d'établir le cahier des revendications lilliputiennes.

Que réclament ces gens au-dessous de la moyenne? Un plus gros morceau de pain, de plus larges loisirs, qu'on leur fiche la paix?

Les géants se réuniraient en congrès quelque part, ils revendiqueraient aussi un plus gros quignon, avec force beurre dessus. Et, sans doute, des banquettes plus larges dans les métros, les autobus, les rapides; des strapontins redoublés dans les cinés et les théâtres... Des plats et des assiettes plus profondes dans les bouillons, buffets, restaurants.

La justice, en effet, serait de servir chacun selon sa capacité... la capacité de son gésier; de faire payer le billet, dans les transports en commun, les autobus, les chemins de fer, d'après le poids et la taille de l'usager. Il éclate qu'un nain qui pèse tout habillé soixante livres ne coûte pas, à véhiculer, l'essence et le charbon que nécessite un membre du Club des Cent kilos!

Les nains déplorent les âges modernes. Ce n'est pas qu'ils soient réactionnaires! Mais la royauté était pour leurs petites personnes, le temps des noces de Gamache et du gras fondu. Il n'y avait alors souverain qui ne possédât, pour l'ornement de sa cour, un nain ou un fou. C'était souvent le même type qui cumulait les deux fonctions. On habillait le Triboulet de soie d'or, de galons. Il portait la toque et le plumet. Bébé, le nain du roi Stanislas de Pologne, avait même une épée, inoffensive mais décorative comme celle des académiciens.

Les courtisans faisaient la cour au nain. Et par ce canal, si j'ose dire, on obtenait généralement plus de grâces, de pensions, de prébendes, que par celui de l'aumônier ou du premier ministre.

Aujourd'hui, du trône des rois, le nain est tombé à la baraque foraine de Barnum. On a beau le présenter en couple, avec une demoiselle à sa taille et pointure, les foules ne trouvent guère de plaisir à contempler ces miniatures d'hommes ou de femmes. C'est que nous sommes sportifs; nous aimons la chair, la proportion, le muscle. Les nains, ces fautes d'orthographe de la nature, ne nous paraissent pas dignes de l'exhibition publique, mais de la clinique.

## Libres propos...

### COSAS DE ESPANA

« Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée... » : mais en quels temps bénis et sous quels cieus enchanteurs vivait-il donc, l'heureux auteur d'un aphorisme qui, en Belgique, en 1937, n'est guère qu'un joli bobard? Vous rappelez-vous, il y a un an, l'affaire éthiopienne? Se sont-ils assez trompés, moralistes en chambre, juristes de cabinet, stratèges, prophètes, etc.? Trompés sur le fond, trompés sur les faits, trompés sur l'avenir, trompés sur toute la ligne. Auparavant, et après s'être trompés déjà sur le renouveau italien, c'est sur l'Allemagne de Weimar, une Allemagne pacifique et sincèrement démocratique, que s'était exercé leur bon sens. « Quand je vais en Allemagne je ne vois de soldats nulle part; en France, je vois du bleu horizon partout. » La sentence est digne de figurer parmi les pires sottises de l'après-guerre. Et la Société des Nations! Elle agonise sous nos yeux, et croyez bien que nous regrettons autant que personne cet échec lamentable d'une tentative de collaboration internationale au succès de laquelle la Belgique, champ de bataille de l'Europe, avait plus que quiconque intérêt. Mais l'affaire était mal emmanchée. Elle ne pouvait réussir. Les matériaux n'étaient pas meilleurs que les plans. Et les architectes s'étaient trompés sur tout, sur la nature du sol, sur le climat, sur la capacité des ouvriers, sur les besoins à satisfaire, etc. La construction devait crouler. Les ruines sont là, lugubres et encombrantes. Or, furent-ils assez maltraités ceux qui osèrent prédire l'effondrement et qui ne cessèrent de dénoncer l'illusion! Comment? Mais nécessairement et fatalement le monde évoluait vers des Etats-Unis d'Europe en vertu de la tendance même qui présida, par l'union de provinces, à la constitution des nations modernes. Nier cela, contester que les Etats contemporains aux génératrices si différentes, peuplés de races si dissemblables et dont, depuis la Réforme surtout, les tendances étaient bien plus centrifuges que centripètes, nier que ces Etats fussent à la veille de se fondre en quelque super-Etat idyllique et paradisiaque, terre promise d'un droit international supprimant enfin la guerre, vous attirait de la part des docteurs ès rêves comme des chasseurs de nuées les plus dures sentences. On était réactionnaire, rétrograde, militariste, nationaliste surtout, antichrétien même, bref, un fâcheux et insupportable empêchement de danser en rond.

Survint en juillet l'affaire d'Espagne. Et le même bon sens, souvent chez les mêmes... détenteurs, trouva matière nouvelle à divagations idéalistes et à ratiocinations fumeuses. Car une des caractéristiques de ce fameux bon sens est d'être imperméable aux leçons de l'expérience. Il se trompe, il recommence, il récidive, il en remet, sans rien apprendre, rien rectifier, rien corriger. La réalité lui donne tort? Qu'importe! Le dit bon sens passe superbement son chemin pour reprendre plus loin ses exercices. A l'heure actuelle, c'est sur l'horrible tragédie espagnole qu'il exerce ses ravages. Mon Dieu, rien ici-bas, dans les choses humaines, surtout contemporaines, n'est lumineusement clair, ni absolument parfait, ni tout à fait certain. Rien n'est sans ombre, sans défauts, sans déficiences. Dans les conflits moraux en particulier, c'est une question de proportion entre le pour et le contre, d'avantages qui prévalent ou d'inconvénients qui dominent. Affaire de comparaison, d'équilibre, de jugement sur des probabilités plus grandes, de nuances plus accentuées. Il faut découvrir le moindre mal synonyme pratique du plus grand bien pos-

sible. Interrogez donc de vieux moralistes! Peu d'hommes moins absolus, non pas sur les principes, assurément, ni sur les doctrines, mais dans leurs jugements de situations concrètes. Donc l'affaire espagnole est très complexe, c'est entendu. Mais il y a des sommets qui dépassent, des arêtes fermes et marquées, des lignes de force bien nettes, des évidences indéniables. Les uns les ont vus plus vite que les autres, comme toujours. A l'heure actuelle, toutefois, il semblerait que tout esprit droit, non prévenu, sans bandeau sur les yeux ou sans verres de couleur sur le nez, dût les voir tout de suite. Ah oui! Sommes-nous assez loin de compte! Pourquoi? La passion politique, un sentimentalisme qui se veut idéologique expliquent certes bien des choses. Mais l'esprit faux est la grande source d'erreur. Maladie incurable qui transforme et déforme tout, faisant voir de travers et parfois à l'envers. Maladie dangereuse quand elle atteint des esprits cultivés, des intellectuels, des catholiques surtout aux intentions les meilleures et les plus généreuses, car alors l'activité de l'esprit faux prend une teinte de zèle apostolique, d'évangélisme sincère, d'au-dessus de la mêlée par charité chrétienne, qui donne le change et qui égare bien des gens.

Nous sera-t-il permis de faire allusion, à cet égard, à certain *Message de Noël* paru le jour même où tous les catholiques belges priaient le Jésus de la crèche d'accorder la Paix, sa Paix, aux hommes de bonne volonté? Il contenait certes d'excellentes choses, de fort belles même, mais sur l'Espagne, notamment, il rendait un son assez faux. Comme nous le disait un théologien de marque, il était plein de vérités mais n'exprimait pas la vérité. Il faussait les perspectives. S'il n'eût guère d'écho, ce ne fut pas sans cause car, le lendemain, l'allocution de Noël du Saint-Père le contredisait assez singulièrement, et le surlendemain certain passage de la Lettre pastorale de NN. SS. les Evêques le heurtait plus violemment encore. Et que dire de l'admirable Lettre du Cardinal-Archevêque de Tolède, datée de Rome même, et qu'il n'est pas exagéré de supposer n'avoir paru qu'avec la haute approbation du Saint-Père?

Et oui, il faut avant tout prier pour la malheureuse Espagne, prier pour que soit écourtée l'épouvantable épreuve, prier pour les victimes, toutes les victimes, prier pour les égarés surtout. Mais rien ne défend de penser que c'est actuellement en Espagne que se joue le sort de notre civilisation. Que peut-être, que probablement le martyre de cette Espagne est en train de sauver l'Europe. Que tout semble heureusement indiquer que la tentative vraiment diabolique d'implanter en Espagne par le fer et par le sang le régime inhumain d'un communisme bolcheviste y connaîtra un échec tel que l'atmosphère européenne en sera transformée. On voudrait pouvoir parler de conciliation possible, mais comment associer l'eau et le feu? Tel qu'il est posé là-bas, le problème paraît bien ne plus comporter, hélas! qu'une solution de force. Et comment ne pas souhaiter de toute son âme de chrétien et d'Occidental que soit écrasée, en Espagne, l'infamale tyrannie de la Bête déchaînée? Ecrasement qui aura ses ombres comme toute chose humaine. L'Allemagne, en particulier, fera payer ses services. Peut-être, comme l'expliquait l'autre matin un éminent critique militaire, qui d'ailleurs se trompa du tout au tout dans l'affaire abyssine, peut-être que la sécurité militaire immédiate de la Belgique se trouverait mieux d'une non-intervention allemande et d'une Espagne sans victoire d'un des deux camps.

Mais il y va de bien plus que cela! Il est permis de voir plus haut et plus loin. Il est permis de souhaiter qu'une Espagne nouvelle donne à l'Europe le grand exemple d'une restauration nationale vraiment chrétienne et vraiment humaine. Nous avons rencontré l'autre jour un évêque espagnol connaissant fort bien Franco. Il nous l'a dépeint, non seulement comme un catholique fervent, mais comme un grand réformateur social, pénétré de l'ab-

solue nécessité d'assurer aux masses laborieuses un sort digne d'enfants de Dieu et de frères du Christ. Comme ne cesse de le répéter le penseur tout à fait remarquable qu'est Hilaire Belloc, l'Occident est en révolte ouverte contre les abus d'un capitalisme industriel inhumain. La réaction est vive. Le communisme, exploitant des griefs trop réels, préconise un remède pire que le mal. Déjà certains pays ont donné bien des exemples dans la voie de la libération. Quelle bénédiction pour l'Europe si l'Espagne nouvelle qui sortira de l'indescriptible bain de sang et de boue où elle se débat apportait au monde — au prix de souffrances indicibles et de ruines innombrables, endurées et payées par elle pour le salut de tous — un grand et bienfaisant exemple de « réaction » chrétienne et nationale, de renouveau chrétien et national, de renaissance chrétienne et nationale, point de départ et base d'une nouvelle Chrétienté avec un Portugal chrétien, une Autriche chrétienne, une Italie le devenant chaque jour davantage...

Aux temps de notre formation universitaire — avant la guerre, hélas! — qui donc eût osé imaginer ce que nous vivons? Tout ce qui comptait dans l'univers civilisé croyait dur comme fer aux faux dogmes dont les idoles gisent actuellement brisées. Progrès, Evolution, Démocratie, Fraternité, Pacifisme, Humanité... L'homme bon par nature, indéfiniment perfectible, devenant meilleur par la Science et par l'exercice de la Souveraineté populaire. L'obscurantisme moyenâgeux, la superstition religieuse en recul partout. L'Emancipation humaine marchant à pas de géant...

Et la déchristianisation, s'il n'était pas permis de la proclamer fatale, ne cessait de s'étendre, rongant l'Europe comme un chancre. Certes, la foi est en fin de compte affaire entre l'homme et Dieu, par le canal de notre Mère la Sainte Eglise. Mais les institutions, le climat, l'atmosphère, l'éclairage ont dans l'*adventum regnum tuum* leur importance souvent très grande. Avant la guerre, dans le monde en général, tout ou presque tout favorisait la déchristianisation. Et voilà qu'il semble bien que la marée ait tourné. Pour ne pas mourir, les peuples ont vomi des poisons aussi antihumains qu'antichrétiens. Une véritable *privatio* de l'Evangile paraît se développer en maints endroits. Surtout, des institutions ont disparu, des obstacles sont tombés, des illusions se sont dissipées, provoquant des changements qui pourraient bien être comme les prolégomènes à toute ré-évangélisation future, pour parler comme Kant. Dans cet immense bouleversement qui se continue sous nos yeux, qui sait si l'atroce drame espagnol ne sera pas la pièce maîtresse, quelque chose comme une plaque tournante? Si l'héroïsme espagnol, le sacrifice espagnol, le martyre espagnol, ce soubresaut magnifique d'un peuple refusant, après ne s'être que trop laissé aller..., refusant de mourir à la Foi de ses pères et à la civilisation chrétienne, qui sait si cette immolation suprême ne marquera pas un des grands tournants de l'Histoire, c'est-à-dire, car c'est cela l'Histoire, un des hauts lieux du déroulement dans le temps de l'œuvre sublime de la Rédemption...

TESTIS.

---

## La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,  
la plus actuelle, la plus répandue.  
Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,  
politiques, sociaux, littéraires, artistiques  
et scientifiques.

## Réaumur, inventeur<sup>(1)</sup>

### L'ACIER

Dans l'histoire de l'acier, le nom de Réaumur revendique la gloire de l'invention. Car si l'on a trouvé dans la Pyramide de Chéops le plus ancien morceau d'acier que l'on connaisse, si Gledheel parle du célèbre acier de Damas de Tolède, si Birninguccio dans sa *Puyrotechnologie* et Agricola dans son ouvrage *De re metallica* donnent des méthodes de fabrication de l'acier, c'est à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVIII<sup>e</sup> que la métallurgie fit de réels progrès avec la découverte de l'acier de cémentation et de l'acier fondu. Les travaux de Réaumur constituent à la fois une mise au point et une découverte.

Une mise au point, car on y trouve clairement exposées les méthodes de fabrication alors en usage; une découverte, car il est le premier à avoir fabriqué de l'acier, tel qu'on le définit aujourd'hui : alliage métallique du fer.

Réaumur étudiait depuis longtemps la question des fers et des aciers. Dès 1716 il s'était spécialisé à l'Académie dans cette branche de la physique.

*L'Art de convertir le fer forgé en acier et l'art d'adoucir le fer fondu* parut chez Michel Brunet, grande salle du Palais « Au Mercure Galant », en 1712. Ce n'est point, comme le dira un an plus tard le *Journal des Savants*, un ouvrage de pure curiosité.— La critique était plus lente à paraître qu'à notre siècle! — C'est un détail exact de quantité d'expériences, qui, après un travail infatigable de plusieurs années, ont enfin conduit l'ingénieur auteur à deux découvertes également importantes et inespérées. Ce « détail » remplit, en effet, dix-huit mémoires, en tout 566 pages in-4<sup>o</sup>, qui ont été lus aux assemblées de l'Académie au cours des années 1720, 1721 et 1722, et qui étaient destinés à faire partie de la Description générale des Arts. Ces différentes pièces y auraient paru certainement plus à leur avantage parce qu'elles auraient reçu des éclaircissements considérables, tant de ce qui les aurait précédées que de ce qui les aurait suivies; mais le public s'y est fort intéressé. Le Régent, d'autre part, a regardé favorablement l'ouvrage, dès sa naissance, s'est fait rendre un compte exact de ses progrès, a même daigné entendre en entier la lecture d'un mémoire. Le duc d'Orléans, s'il n'a pas moins recherché de ressembler à Henri IV « dans les vices de ce prince que dans ses vertus », était aussi un homme intelligent, ami des arts et protecteur des sciences. L'éclatante récompense qu'il octroie à notre savant désireux d'être utile au public et s'y efforçant durant plusieurs années en est la preuve la plus manifeste. L'Académie enfin a jugé que les Mémoires méritaient d'être imprimés. Toutes ces raisons suffisaient amplement à justifier l'impression de cet ensemble. Il peut y avoir des détails ennuyeux dans cet ouvrage, mais il ne faut pas oublier qu'il ne s'adressait point aux ouvriers, mais à ceux qui avaient envie de mettre la main à l'œuvre. Nous voilà bien loin des livres à secrets qui, jusque-là, faisaient fureur. C'est une réaction et une réaction heureuse de savant contre la routine. Il est curieux d'ouvrir à cette occasion les *Secrets concernant les arts et métiers*, paru chez Claude Jombert en 1716; on y trouve une préface du libraire adressée au lecteur, exhortant les hommes à contribuer au bien et à l'agrandissement de la Société à laquelle ils sont redevables des commodités et des agréments de la vie dont ils jouissent, et

le priant de lui communiquer les secrets bien éprouvés qu'il pourra connaître. On y trouve des recettes pour fabriquer l'acier que Réaumur, dans son souci d'exactitude, éprouvera et trouvera erronées et des recettes pour faire la compote de pommes! Il y a beaucoup de secrets et bien peu de sciences dans ce petit livre qui, après avoir connu cependant une deuxième édition en 1761, revue et augmentée, est devenu une curiosité de bibliophile.

Savant modeste, Réaumur paraît avoir été confus de la récompense que lui décerna le Régent. A peine son premier mémoire sur l'acier a-t-il été lu à l'Académie que le duc d'Orléans, par lettres patentes, le gratifiait en effet d'une pension de douze mille livres sur la Ferme des Postes qui, par le même arrêt, devait passer après sa mort à l'Académie. Qu'il y ait eu des jaloux et des envieux, nous ne saurions en douter. Leur écho se retrouvera plus tard, longtemps même après la mort de Réaumur. « A force d'étourdir des femmes que le tapage persuade, il avait extorqué des pensions, des gratifications de toute sorte, et une, entre autres, de 12.000 livres destinées à un laboratoire », disaient, en 1779, les *Annales politiques* de Linguet. Le jugement de l'histoire permet, en toute impartialité, de remettre les choses au point. Et n'est-ce point ici la place de citer Réaumur lui-même? « Si les recherches de ces mémoires ont les succès qui me les ont fait tenter, il n'est point de pays qui en puisse tirer autant d'avantage que le Royaume. Il pourra, à l'avenir, se passer des aciers fins dont il se fournit à présent dans les pays étrangers. Nous nous devons premièrement à notre patrie, mais nous nous devons aussi au reste du monde. Ceux qui travaillent pour perfectionner les sciences et les arts doivent même se regarder comme les citoyens du monde entier. » Cette largeur de vue dépasse le souci des récompenses!

Et enfin il n'est pas sans intérêt de considérer les opinions de « Réaumur économiste ». Il est persuadé, en effet, que le parti qu'on a pris de donner à tous les ouvriers une liberté générale de travailler aux arts, au lieu d'en accorder des privilèges exclusifs à des compagnies, est le parti le plus équitable tout ensemble et le plus avantageux au public parce que, d'abord, il conserve aux hommes cette liberté de travailler à des choses sur lesquelles ils ont naturellement un droit égal, et qu'en second lieu, en modérant par la concurrence d'un grand nombre d'ouvriers l'excessive avidité du gain, il les engage à faire meilleur marché de leurs ouvrages.

La possibilité de la conversion du fer en acier n'avait pas besoin d'être prouvée. Elle était démontrée. Mais par quel procédé à la fois le plus sûr et le moins onéreux pouvait-on y parvenir? Cette recherche du meilleur ciment, travail considérable par le nombre d'essais qu'il imposait, Réaumur a osé la tenter et sa plus grande joie a été d'en voir le public en retirer quelque avantage. Cet art en effet que l'Angleterre, l'Italie et certains cantons d'Allemagne mettaient en œuvre était demeuré secret, et le royaume de France, qui avait des aciers communs à revendre, dépensait tous les ans des sommes considérables pour se fournir d'aciers fins.

Si Réaumur n'a pas, au cours de ses essais, senti l'action du carbone, préoccupé qu'il fut de celle du soufre et du sel marin, du moins dotait-il son pays d'une méthode éminemment précieuse. Au reste, pensant, à la lueur de ses récentes hypothèses, que l'acier avait une teneur en soufre et sels intermédiaires entre celle de la fonte et celle du fer doux, il crut possible de le fabriquer par fusion d'un mélange convenable de fonte et de fer doux. Il fondit au simple feu de forge un mélange de ferrailles, de clous et de fers de forge placés dans la fonte en fusion. Il obtint ainsi un acier fondu. A ce titre, Réaumur peut être considéré comme le véritable inventeur des aciers.

(1) Pages extraites d'un *Réaumur, d'après des documents inédits*, à paraître prochainement chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris. Première biographie d'Un Esprit encyclopédique en dehors de « l'Encyclopédie ».

La deuxième partie de l'ouvrage : *L'Art d'adoucir le fer fondu*, est considérée comme une des œuvres capitales de Réaumur. En réalité, cette deuxième partie devrait presque être la première, car Réaumur l'avait d'abord étudiée. L'importance que ce secret lui avait paru comporter, lui avait fait chercher longtemps auparavant sa solution. Il n'y avait pas de doute pour lui qu'il fallait faire agir le feu pour opérer dans le fer fondu un changement pareil à celui qu'il souhaitait. Mais il s'était convaincu « que l'on ne devait pas l'attendre de l'action immédiate du feu ». Puis, il avait momentanément abandonné ce travail pour suivre celui de la conversion du fer en acier « qui était en quelque sorte, dit-il, la matière du temps ».

Un intérêt pratique de tout premier ordre s'attachait à la découverte du secret concernant l'art d'adoucir le fer. Les curieux de fer bien travaillé connaissaient à Paris le marteau ou, en terme de ferronnerie, la boucle de la porte cochère de l'Hôtel de la Ferté, rue de Richelieu, qui avait coûté 700 livres, dans une année où tout était à sa commune valeur, alors que la fonte de fer était à un prix dérisoire. N'y avait-il point des gens parcourant des villages et achetant les vieilles fontes pour des pommes? La balance à la main et conduisant un cheval chargé d'assez mauvais fruits, ils donnaient aussi pesant de ces pommes qu'on leur donnait pesant de fer. La fonte de fer coûtait un sol la livre, quelquefois deux liards! Qu'il s'agisse de fonte grise à tissus spongieux ou de fonte blanche à tissure compacte, — celle-ci de beaucoup préférable, — il fallait lui ôter de la dureté, la rendre plus malléable, soit en l'adoucissant pendant qu'elle est en fusion, soit en coulant du fer fondu très affiné qu'on adoucissait ensuite.

Si on s'en rapporte à la tradition, c'est un secret qui a été perdu et trouvé plusieurs fois. D'après elle, les ferrures des portes de Notre-Dame seraient des ouvrages de fer fondu. En tout cas, vingt ans auparavant, un particulier avait eu en France l'idée d'exploiter ce secret. Il avait construit à Cône et à Paris, au faubourg Saint-Marceau, des établissements, « rassemblé une compagnie » qui devait fournir aux frais et lui fit même des avancées considérables. De beaux modèles furent exécutés. Divers ouvrages de fer furent adoucis. Cependant l'entreprise échoua, et l'entrepreneur disparut sans donner d'adresse.

Réaumur s'était fort documenté sur ces divers points avant d'entreprendre son travail. Il avait eu en main des ouvrages de cette manufacture « passablement adoucis ». Mais cet industriel s'était lancé un peu trop à la légère, et le hasard avait eu trop de part dans son succès : après avoir consumé bien du bois, il restait des endroits durs intraitables qui obligeaient à abandonner le reste.

A la suite ici encore d'essais considérables aussi bien par le nombre que par la rigoureuse méthode, Réaumur découvrit la possibilité de rendre malléable la fonte en la chauffant au rouge vif en présence du minerai de fer. Mais pour qu'une pièce fût ainsi malléabilisée par combustion du carbone, elle devait posséder une faible épaisseur.

Réaumur ne paraît pas avoir compris la portée de sa découverte, et cependant, plus d'un siècle plus tard, en 1826, c'est en appliquant son procédé aux fontes américaines que Boyden nota la graphitation du cœur des pièces. Les produits ainsi obtenus (fontes malléables à cœur noir) étaient plus homogènes et de préparation plus régulière.

Si le procédé Réaumur diminue aujourd'hui d'importance au profit du procédé Boyden, il a dominé toute la fabrication de la fonte malléable jusque vers 1910. Le procédé américain n'était pas utilisé. On disait couramment et par opposition : la fonte malléable ou même la malléable européenne; la malléable américaine.

En même temps qu'il étudiait le fer et l'acier, Réaumur entraînait dans le détail d'un des plus gros ouvrages qu'on fasse avec le fer : les ancrés, qui sont peut-être de ceux qu'il importe le plus de bien forger. L'aboutissant de ces recherches fut le *Mémoire sur la fabrique des ancrés* lu à l'Académie, en juillet 1723, et qu'elle fit paraître après la mort de l'auteur, en 1762, dans un in-folio remarquablement illustré de planches gravées.

Réaumur avait eu ici, en la personne de Trésaguet, ingénieur des Ponts et Chaussées du Nivernais, son correspondant à l'Académie, à partir du 20 janvier 1714, un collaborateur de tout premier ordre. Trésaguet avait été chargé, par Pontchartrain, de veiller à la fabrique des ancrés et, dès 1702, présentait au ministre un mémoire où il signalait les défauts de la fabrication et proposait des remèdes à y apporter. Il correspondait régulièrement avec Réaumur.

L'abbé Bignon centralisait tous les documents, en rendait compte au Régent, que ces questions intéressaient au plus haut point et qui voyait tous les dessins de Trésaguet avec « autant d'intelligence que d'attention ». Réaumur donnait de vive voix les explications en détail. Le Régent avait même chargé l'abbé de transmettre à Trésaguet l'avantageuse impression qu'il lui avait produite et de le prier d'adresser directement ce qu'il avait à lui communiquer. « Vous ne sauriez mieux faire, ajoute Bignon, et il n'est pas possible qu'enfin vous n'en ressentiez de bons effets. »

On avait toujours fait des « ancrés de barres » dans les ports du Royaume. Mais comme le procédé était dispendieux, Seignelay, lorsqu'il eut le département de la Marine, fit établir une fabrique « d'ancrés de loupes » dans le Nivernais, à Cosnes.

Les forges de Cosnes, construites de 1666 à 1670 par les sieurs Degoust et Dallier, entrepreneurs de canons, mousquets et autres armes, avaient acquis une réputation universelle. Seignelay leur donna un vigoureux essor. « Ce sont les forges de Vulcain », écrivait à sa fille M<sup>me</sup> de Sévigné le 1<sup>er</sup> octobre 1677. « Hier soir à Cosnes nous allâmes dans un véritable enfer. Nous y trouvâmes huit ou dix Cyclopes forgeant non pas les armes d'Enée, mais des ancrés pour les vaisseaux. Jamais vous n'avez vu redoubler des coups si justes ni d'une si admirable cadence. » Et cependant Vulcain et ses Cyclopes travaillaient mal! car la méthode employée à Cosnes, si elle coûtait moins cher, donnait le plus mauvais ouvrage.

Ces ancrés, qui cassaient presque aussi aisément que de la fonte, furent abandonnées. On leur substitua des « ancrés de mise », c'est-à-dire « faites de plusieurs pièces de fer, forgées carrément et ensuite en coins ». Ces ancrés soutinrent mal les essais qu'on en fit à la mer. Ce fut Trésaguet qui montra leur défaut et proposa des mises forgées, étirées et repliées. Ici encore un défaut pouvait se présenter : dans un grand nombre de mises assemblées les unes avec les autres, il pouvait s'en rencontrer quelques-unes de mal soudées, et l'ancre, excellente ailleurs, se cassait à cet endroit. Cette difficulté, regardée pendant des années comme insurmontable, Trésaguet réussit à la vaincre en faisant fabriquer, sous ses yeux, un grand nombre d'ancrés de barres sous les gros marteaux. Après avoir rencontré mille difficultés soulevées par les forgerons des ports qui voyaient ici une concurrence redoutable, Trésaguet vit son procédé de fabrication triompher grâce aux conclusions de Réaumur qui était tour à tour son confident et son guide.

L'art de corroyer les grosses pièces était trouvé. Et, juste retour des choses, vingt ans plus tard Trésaguet remporta avec Jean Bernoulli un prix à l'Académie qui avait proposé trois sujets relatifs à la meilleure forme à donner aux ancrés, à la meilleure méthode de fabrication et à la meilleure manière de les éprouver!

## LE FER-BLANC

Réaumur travaillait aussi à la fabrication du fer-blanc. Colbert avait favorisé l'établissement de fabriques de fer-blanc, l'une à Chenesey, en Franche-Comté, l'autre à Beaumont-la-Ferrière, en Nivernais. Vers la fin de la Régence, une autre s'établit près de Strasbourg.

Mais Trésaguet, qui visitait et inspectait les usines, nous apprend qu'on ne faisait plus de fer-blanc à Chenesey depuis neuf ans. Le privilège accordé en 1695 avait fini en 1715. Tous les ouvriers étaient dispersés. L'usine de Beaumont était tombée également, parce que les intéressés ne s'entendaient pas. Depuis cinq à six ans, du reste, les manufactures tombaient et se relevaient sans qu'elles fussent soutenues sérieusement. Il paraissait bien y avoir de l'ordre à rétablir, un privilège à obtenir, car si les secrets de fabrication devenaient publics, il serait aisé à tout le monde d'établir ou de tenter d'établir une manufacture.

Au reste, l'art de fabriquer le fer-blanc était propre à l'Allemagne. La lecture de Réaumur à l'assemblée publique de l'Académie du 11 avril 1725 devait en dévoiler le secret. Quinze ans auparavant, il avait fait un voyage en Nivernais pour visiter la manufacture de Beaumont-la-Ferrière, qui était près de sa chute. On était demeuré mystérieux tout en ne cachant pas que les eaux qui servaient à décaper le fer étaient composées avec du seigle. Les premiers ouvriers étaient du reste Allemands et avaient apporté la pratique de leur pays. On remplissait des baquets de ces eaux et on y mettait des piles de feuilles de fer; on tenait ces baquets dans des étuves, caveaux voûtés sans air où des ouvriers « guère plus vêtus que des sauvages » surveillaient l'opération.

A la fois méthodique et pratique, Réaumur fit des essais nombreux et révélait ainsi aux industriels français que le secret qui était à la base du travail du fer-blanc se réduisait à décasser la tôle dans des eaux acides et que le fin secret était de la décasser dans des eaux qui coûtent le moins. Il donnait le premier rang au « sel ammoniac ». Le mystère qui planait partout en matière d'industrie, une fois de plus, par la ténacité du génial travailleur, était éclairci. Il s'en tenait cependant au principe de l'art et n'en donnait pas une description complète. Toutefois, il insistait — sans parvenir à l'expliquer — sur la nécessité de couvrir les lames de suif après les avoir décapées; lorsqu'on donne la deuxième couche, de se servir d'un bain d'étain qui n'ait pas tout le degré de chaleur de la première fois. Ce point de détail important, certains particuliers qui sollicitaient un privilège et l'obtinrent, l'omettaient. Il restait à savoir si en France on était en état de fabriquer du fer-blanc à aussi bon marché qu'en Allemagne. Car « chez nous ceux qui font des nouvelles entreprises veulent des profits considérables et subits ».

Réaumur proposait en ce sens que les ferblantiers, qui mettent en œuvre le fer-blanc, pussent être chargés de blanchir eux-mêmes les feuilles en employant de petits creusets de fer comme il en avait fait faire pour ses essais. L'Académie des Sciences, dans son rapport au Parlement de juillet 1725, concluait en ce sens, spécifiant au surplus qu'il serait défendu à ces artisans d'en vendre en gros ou même au détail.

Réaumur dirigea lui-même l'entreprise à laquelle Bignon portait un grand intérêt, ce qui n'était point un des moindres motifs qui l'engageaient à la suivre. Au début de mai 1725, l'établissement commençait à se mettre en règle, et Réaumur pouvait écrire au bon abbé que jusqu'ici tout lui avait réussi à souhait. Il avait même mieux trouvé son compte dans le travail en grand que dans le petit. Mais il fallait, pour soutenir l'entreprise, des avances considérables. Réaumur était un gros actionnaire. Il était encore à Cosnes au mois d'août suivant, il y retournait le 28 octobre, retardé dans son voyage par la petite vérole

qu'avait eue à son arrivée à Réaumur une parente de son vieil ami M. Jarosson et par la fièvre dont son cocher n'était pas absolument quitte en se mettant en route. Quant à lui, le « Kinkina » l'avait bien défendu, et il se trouvait parfaitement en état de suivre le « travail de la batterie de cuisine ». Malheureusement les affaires ne marchèrent point tout droit. « Les nouvelles de Cosnes ne me plaisent pas », lui écrivait Bignon le 27 octobre 1727. « Tout cela va trop lentement et ne vous fera pas tout l'honneur que vous méritez. »

Le prix très élevé des ouvrages de la fonderie fut la principale cause de sa décadence, après avoir connu une vogue immense durant laquelle le grand monde recherchait ses lustres, ses candélabres, ses vases à fleurs, ses grilles, ses balcons. « Ces objets d'art d'un travail exquis produisaient un effet admirable par le brillant que prend l'acier poli, le beau bleu qu'il acquiert par le recuit, la couleur d'eau qu'on lui donne avec la pierre sanguine et que relevaient de légers et gracieux filets d'or. »

Le sieur Arnault vendit 38.000 livres les forges de Cosnes en 1734 à MM. Masson, Soucher de Besseaux, Jean Babaud et Pierre Babaud de la Chaussade. Masson, bourgeois de Paris, banquier, directeur général des finances du duc de Lorraine, plus tard affineur général du Royaume, premier commis du ministre d'Etat, après avoir fait reconstruire les forges de Marcy qui tombaient en ruines, fondait les affineries de Guerigny et la Poëlonnerie. En 1741, il fondait un autre établissement à Frasny-les-Chanoines et mourut l'année suivante à Versailles. La France pouvait mettre alors en mer quatre-vingts vaisseaux et frégates et seule l'Angleterre la surpassait. Pierre Babaud de la Chaussade, que Maurepas avait chargé de missions en Angleterre, en Hollande, en Autriche, en Espagne, associé de Masson, continuait et accroissait magnifiquement son œuvre et pendant les guerres de 1741 à 1747 c'était encore d'après le mode d'installation imaginé à Cosnes par Trésaguet qu'étaient construits des ateliers assez vastes pour fabriquer des ancres de 100 à 1.000 livres.

Mais l'étude du fer fondu ne fut point abandonnée. Réaumur continuait les travaux et perfectionna encore ses connaissances sur le sujet. A l'assemblée publique du 4 mai 1726 il lisait une « Idée générale d'un nouvel art d'adoucir le fer fondu », reprenait le sujet devant l'Académie le 22 et le 29 mai. Il pensait déjà réunir en un seul volume une série de travaux dont le recueil serait devenu un « Nouvel art d'adoucir le fer fondu » et aurait contenu des procédés pour avoir des ouvrages fondus limables, des observations, des réflexions sur le fer.

Cet ouvrage — « travail immense », a dit Duhamel du Monceau — n'a pu paraître, édité par les soins de l'Académie, qu'en 1762, après la mort de l'auteur, à la suite des travaux du marquis de Courtivron et de Boucher (1). Ce livre montre Réaumur toujours acharné au travail n'essayant pas moins de vingt et un mélanges pour obtenir des ouvrages fondus immédiatement limables sans recuit, ne connaissant jamais le découragement dans cette recherche du meilleur enduit, précisant les qualités des bonnes fontes.

\* \* \*

L'essai que ces travaux donnaient à l'industrie entraînait comme corollaire le problème du chauffage. L'inquiétude était générale sur le dépérissement des bois du Royaume, et cette inquiétude n'était que trop fondée. Les forges, les « fourneaux à fer », les verreries s'étaient multipliés et, partout, on craignait que des établissements ne tombassent faute des bois nécessaires.

(1) Dans le même volume figurait un projet de Mémoire sur l'Art de l'Épingier, que l'on avait trouvé dans le dépôt de l'Académie, ainsi que trois planches gravées. Cette étude faite par Réaumur constituait une mise au point de la fabrication d'une épingle qui du XIV<sup>e</sup> au début du XIX<sup>e</sup> siècle comprenait quatorze opérations faites manuellement.

Si on avait dressé alors le plan des diverses forêts de France depuis la fondation de la monarchie, on aurait vu que, de siècle en siècle, les terres labourables les avaient remplacées. Changement qui n'était peut-être pas à reprocher; le pays se trouvait de ce fait en état de nourrir un plus grand nombre d'habitants et même d'exporter à l'étranger. Mais il était de toute utilité que les terrains plantés en bois fussent parfaitement mis en valeur. L'ordonnance des eaux et forêts, éditée par Colbert en 1669 (notre premier Code des eaux et forêts), était pleine des plus judicieuses précautions. Mais, hélas! un ministre, si excellent fût-il, n'a jamais pu tout voir par lui-même et ceux qui le renseignent ne sont pas toujours à l'abri de l'erreur.

De la tribune de l'Académie des Sciences la voix de Réaumur s'élève, ayant comme objectif le bien de la France. L'académicien est demeuré un peu le gentilhomme vendéen qui connaît la terre, qui observe et observe bien. Et c'est tout un programme de reboisement, marqué au coin du bon sens, qu'il expose; préface pourrait-on dire, aux remarquables ouvrages que Duhamel du Monceau fera paraître en 1754.

Ces vastes sujets ne l'empêchaient cependant point d'apporter sa contribution personnelle à l'étude de l'aimant, cette pierre merveilleuse réalisant un véritable prodige, à la connaissance duquel l'esprit humain n'a pas craint de multiplier ses efforts. N'a-t-on pas été jusqu'à parler de montagnes d'aimant qui détournent les navires de leur route? Réaumur a consacré à l'aimantation par le choc une série d'expériences où l'on retrouve les mêmes qualités de méticuleuse observation qui lui faisaient dire « qu'en général on étudie trop la physique dans son cabinet ».

Il devient même géologue et minéralogiste à ses heures. Comment ne se serait-il point intéressé aux coquilles fossiles? Depuis quarante à cinquante ans, c'était la grande préoccupation. Réaumur a lu Bernard Palissy. Il aime extrêmement son esprit d'observation, la netteté de son style et il ne peut s'empêcher de regretter qu'il ait été obligé de faire des pots et de chercher l'art de faire la faïence pour subsister et faire subsister sa famille! L'Intendant de Touraine, Bernard de Chauvalin, ayant adressé à l'Académie des Mémoires sur les coquilles de ce pays, Réaumur profite d'un voyage à la terre de Vendée pour aller visiter les Falunnières de Sainte-Catherine-de-Fierbois, de Louan et de Bossée. Préoccupé surtout du côté économique, il constate cependant, dans son Mémoire à l'Académie de 1720, « que les rivages de la mer ont souvent changé, qu'il serait intéressant de suivre cette transformation, de savoir exactement où étaient ces rivages, d'en dresser une sorte de carte (1) ».

### LE THERMOMÈTRE

C'était d'une découverte dont la profondeur échappa aux contemporains que M. de Réaumur entretenait l'Académie des Sciences, le 15 novembre 1730. Ce qu'il crut devoir proposer à l'éminente compagnie « était extrêmement simple, mais propre à donner des thermomètres qui se fassent entendre continuellement et en tous pays ». Mieux que dans aucun de ses travaux, le souci de précision scientifique qui caractérise ce grand précurseur signe ce mémoire. « Cette jolie invention de la physique moderne » était la question d'actualité. Les gens du monde, physiciens amateurs, aimaient dans leur souci de sacrifice à l'idole du jour, à consulter leur thermomètre. Les observations étaient peu comparables. Qu'importait-il? M<sup>me</sup> du Châtelet, opposant trait

(1) La comtesse Pierre LECOMTE dans son ouvrage : *Les Faluns de Touraine — Tours — Mam et fils*, 1908, rappelle à ce propos que Buffon, Réaumur et Fontenelle ont touché même un instant à la solution véritable de l'énigme tourangelles en parlant d'un golfe de Touraine, mais ils ont présenté cette idée comme conjecture seulement.

d'esprit à trait d'esprit, politesse à politesse, sans parler de cette petite figure ingénieuse que nous nommerons volontiers figure française et que les anciens nommaient ironie, disent les Pères de Trévoux, n'engageait-elle point une discussion avec de Mairan, alors secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, sur la question des « forces vives »? Les savants consultaient aussi le thermomètre, mais savaient combien il était imparfait, et cela ne les satisfaisait point tous. Déjà en étudiant l'acier Réaumur se trouvait gêné de ne point posséder de thermomètres comparables. On avait certes perfectionné l'instrument au cours des siècles. Mais on avait besoin de clarté et de précision, mieux, de simplification. Le dernier descendant du Thermoscope de Philon de Byzance, qui eut l'idée deux cent trente ans avant Jésus-Christ de mesurer une température, en passant par Galilée qui a des droits à l'invention, par Santorius qui songea vers 1612 à introduire le thermomètre en médecine, par Drebbel qui était désigné comme l'inventeur officiel (bien que dix ans avant lui Zelouis, dans ses *Matematica Maravigliosa*, publiés à Rome en 1611, décrivit déjà un thermomètre à air), était le thermomètre de Florence, celui, comme le disait Réaumur, « que l'on voyait journellement partout ». Alors que les divers instruments conçus jusqu'alors n'étaient en somme que des thermoscopes ou des thermobaroscopes, celui que l'Académie del Cimento mit au point était un véritable thermomètre. Mais l'instrument avait un grave défaut. Il était dépourvu d'échelle fixe.

La question des thermomètres comparables était à l'ordre du jour depuis le début du siècle. Amontons, qui avait un don singulier pour les expériences et une grande dextérité pour l'exécution, venait de découvrir que la température d'ébullition de l'eau est constante et construisait le premier thermomètre à air qui ne fût pas un baromètre. Mais son extrême grandeur le rendait difficilement maniable. Amontons le considérait lui-même comme l'étalon sur lequel on pouvait en tout temps régler d'autres thermomètres à esprit-de-vin qui aient la même marche et puissent plus commodément servir aux mêmes usages. Un seul ouvrier, le sieur Hubin, habile émailleur, en répandit un certain nombre que les curieux conservèrent dans leur cabinet, mais ce que l'on nomme « le public » prit peu de part à cette invention. Au reste, Amontons, dont les qualités de cœur étaient encore préférables à celles de l'esprit, était incapable de se faire valoir autrement que par ses ouvrages, ni de faire sa cour autrement que par ses mérites. Il se trouva un personnage, l'abbé Lazare Nuguet, qui proposa en 1705 un nouveau thermomètre exempt de tous ces défauts. Le *Journal des Savants* fut très dur à son égard, rappelant que « l'auteur ne craignait point de dire que la différence entre ces deux thermomètres consiste en ce que le premier est directement opposé à la raison et à l'expérience, au lieu que le sien se trouve en toutes choses conforme à l'une et à l'autre ». De La Hire conclut « qu'il était beaucoup moins exact, beaucoup moins sensible, beaucoup moins portatif, beaucoup plus difficile à construire et beaucoup plus composé que le thermomètre de Florence... ». Le *Journal de Trévoux* plus conciliant, fit une critique modérée... et le thermomètre de l'abbé Nuguet tomba dans l'oubli!

Le sieur du Val, ingénieur et architecte des bâtiments du Roi, proposait la construction d'un thermomètre d'une petitesse extrême, réduit à trois pouces de haut et un demi de diamètre, « fort utile aux médecins pour observer de moment en moment la température des malades en leur mettant dans la main ce petit instrument sans même qu'il soit nécessaire de le tirer de son étui »; cette dernière qualité d'extrême sensibilité pouvait fort justement rendre sceptique sur la valeur de l'instrument. Certains esprits avides de recherches erraient et entraînaient avec eux leur lecteur. Le *Journal de Trévoux* de mars 1710 ouvrait



## « IL NE NOUS AVAIT PAS DIT QU'IL SAVAIT DESSINER ! »

**V**OICI, Monsieur le Directeur, notre jeune accusé. Est-il plus ahuri que piteux? On ne saurait le dire, mais son crime est net : Il a du talent, mais déclare l'ignorer et le laisse improductif.

Le hasard seul m'amena à faire cette découverte : Samedi dernier, dans le métro, je remarquais à l'autre bout de ma voiture ce garçon, qui semblait fort absorbé à barbouiller je ne sais quoi avec un bout de crayon sur un carnet dissimulé dans le creux de sa main. De temps en temps un simple mouvement des paupières, et un rapide coup d'œil allait fusiller quelque chose un peu plus loin : je suivis ce regard et découvris le « quelque chose » ; une confortable grosse dame empanachée, binoclée, frisstée, cold creamée, pincée, affalée et digne d'entrer dans la postérité au bras d'un Forain ou d'un Léandre.

M'étant approché de ce surnois jeune homme, je glissai un regard sur son carnet : ce n'était pas encore une caricature : **c'était une « traduction », mais combien intelligente, du curieux modèle.**

Je demandais alors à ce jeune artiste l'autorisation de perquisitionner plus avant et je découvris, au cours des pages, quantité d'images les plus diverses, de figures les plus saisissantes.

— Mais vous ne nous aviez jamais dit...

— Oh! Monsieur, me répondit-il, de simples croquis sans valeur... Et comme ultime excuse il ajouta : « Je fais cela pour m'amuser. »

J'appris, du reste, qu'il avait à son domicile de nombreux cartons bourrés de dessins. Je continuai mon enquête et suivis notre homme chez lui. Je trouvai là, comme je m'y attendais, les productions les plus originales et les plus diverses; à la plume, au pinceau, au crayon : paysages, scènes de la rue, compositions décoratives, illustrations de livres, projets de meubles, et même des essais de publicité pour notre firme, témoin l'esquisse que vous avez sous les yeux. Enfin toute la diversité que l'on peut attendre d'un être qui dessine en amateur et utilise au hasard ses qualités d'observateur, un goût très fin, une imagination un peu folle, et un tempérament des plus chaud qui galope dans tous les sens.

Et pourtant...

**Il ne nous avait pas dit qu'il savait dessiner!**

— Mais enfin, pourquoi?

— C'est que, Monsieur le Directeur... il y a très peu de temps que je dessine ainsi... quelques mois à peine...

— Quelques mois?... Comment diable avez-vous fait?

— *J'avais toujours désiré savoir dessiner, mais les quelques leçons prises autrefois et les essais tentés ensuite m'avaient à jamais découragé. Lorsque, il y a un an environ, je remarquai une annonce qui débutait ainsi : « Si vous pouvez écrire, vous pouvez dessiner... » et vantait les qualités d'une méthode « entièrement nouvelle, simple, attrayante » pour l'enseignement du dessin, la Méthode A. B. C. Je demandai la brochure explicative. Je fus tenté. Je m'inscrivis*

*Le premier cours fut pour moi une révélation. Dès la quatrième mois, j'étais étonné des progrès réalisés : mes dessins « tenaient debout », ils commençaient même à me plaire et je travaillais davantage parce qu'avec plaisir. Ce n'était plus un travail! Les difficultés du début étaient mortes, tout me paraissait simple. Enfin ma personnalité commençait à s'affirmer...*

— C'est vraiment merveilleux. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'apprendre le dessin d'une façon aussi parfaite, aussi rapide par correspondance. Et quand comptez-vous avoir terminé vos cours?

— Dans six, sept mois environ?

— Eh bien! revenez me trouver alors, et je vous donnerai les moyens de sérieusement améliorer votre situation...

*Le cas de ce jeune homme n'est pas unique; il est loin d'être le seul qui ait dû sa réussite à ses qualités de dessinateur. Aussi avons-nous pensé qu'il y avait le plus grand intérêt à diffuser au moyen de notre méthode la connaissance du dessin et nous avons fait éditer dans cette intention une luxueuse brochure illustrée donnant tous les renseignements nécessaires sur le programme et le fonctionnement de nos cours.*

**Cette brochure est envoyée gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande.**

**ECOLE A.B.C. de DESSIN (Studio J. 132)**

**18, rue du Méridien, BRUXELLES**

# VOLETS

## J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.  
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

Janic

# LA REVUE DU CINEASTE

qu'édite le grand spécialiste J. VAN DOOREN  
comprend les meilleurs articles des revues  
étrangères et est de présentation luxueuse  
Son prix n'est que de frs. 3

**VAN DOOREN**  
Sera heureux d'en faire parvenir  
un numéro contre envoi de  
ce bon 97, RUE LEBEAU  
BRUX.

269



PLUS  
DE FORCE  
ET SANTÉ  
PAR

**STOUT LEOPOLD**

C'est une bière Léopold  
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

## Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIÈGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION  
NÉGOCIATION DE TOUTES  
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS  
d'ASSURANCES

**A. G.**  
BRUXELLES

Fondées  
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats — Intérêts : 5 %



### LES PLUS DIFFICILES

sont satisfaits lorsqu'on leur sert une  
cuisine préparée avec l'Extrait de  
Viande Liebig qui améliore les mets  
auxquels il est incorporé, les rend plus  
digestifs et facilite la préparation des  
plats les plus compliqués.  
Et songez aussi que l'Extrait de Viande  
Liebig vous permet de réaliser une  
économie considérable!

## EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE





ses colonnes à Gauger, qui proposait le déconcertant problème de « construire un thermomètre et un baromètre dont les tuyaux et les tubes soient égaux chacun à chacun en hauteur et en grosseur, etc., et dont l'on puisse faire en un moment du thermomètre un baromètre et du baromètre un thermomètre sans rien changer à la longueur, à la largeur ni à la situation de leurs tuyaux! » Et la réponse était fournie par l'auteur au mois de janvier suivant!

Fahrenheit, par contre, avait acquis une renommée telle que dès 1709 on entreprenait dans un grand nombre de villes d'Europe des observations avec les thermomètres qu'il avait construits.

Fahrenheit, après avoir employé l'esprit-de-vin, utilisa le mercure, et le mérite d'avoir rendu pratique le thermomètre à mercure lui appartient incontestablement. Mais de sa communication parue dans les *Philosophical Transactions* de 1724, il ressort que l'un de ses points fixes, en réalité ne l'était pas : celui dont le degré était marqué à 96 et correspondait d'après l'auteur à la température de la bouche ou de l'aisselle. Fahrenheit n'utilisa pas la température d'ébullition de l'eau, bien qu'il eût appris, quelque dix ans auparavant, dans les ouvrages d'Amon-ton, que cette température était constante.

\* \* \*

Le premier objet que se proposa Réaumur fut de chercher un point fixe plus aisé à déterminer que tous ceux déjà en usage; il commença à graduer ses thermomètres « au degré de froid qui fait geler l'eau commune et qui suffit à peine à empêcher de fondre la glace dans un lieu où il ne gèle pas »

Le second point dont on ne s'était pas préoccupé était de déterminer le rapport entre la capacité de la boule et celle du thermomètre. Il se servait de « mesures » en verre, sortes de pipettes renflées à leurs extrémités. « C'était là le vrai caractère de ces sortes de thermomètres : c'est que leurs degrés ne sont pas des portions de la longueur du tuyau arbitrairement prises. Elles contiennent chacune un volume égal de liqueur, et le volume contenu dans chaque degré est connu : il est une millième partie du volume de l'esprit-de-vin qui a pris le degré de froid de l'eau qui commence à geler ». En somme, la graduation était faite en fonction de la dilatation du liquide et non par rapport à la longueur du tube. Ingénieuse innovation.

Le troisième point fondamental, et omis jusque là, était de déterminer d'une manière précise les caractères de l'esprit-de-vin employé. Réaumur prenait un esprit-de-vin « dont le volume était réduit à 1.000 parties par le froid de l'eau qui commence à se geler et augmenté de 80 parties par le plus grand degré de chaleur que l'eau bouillante puisse lui communiquer sans le faire bouillir ».

Enfin, dans l'établissement du zéro, Réaumur était préoccupé « des alternatives d'augmentation et de diminution du matras servant à faire les essais, cause possible d'erreur. » Il trouvait que la diminution de la capacité de la boule par le froid ou son augmentation par la chaleur faisait monter ou descendre la liqueur dans le tube de la 1/1.200<sup>e</sup> partie de son volume, ce qui, disait Fontenelle, peut être négligé par les plus scrupuleux. Mais M. de Réaumur était infiniment plus scrupuleux que M. de Fontenelle!

L'idée de la correction de la pression intérieure a effleuré également l'auteur : « Il s'agissait de savoir jusqu'où allait dans la pratique l'augmentation du volume de la boule produite par l'augmentation de la hauteur de la colonne, si elle causait une irrégularité qui méritât qu'on cherchât à lui apporter remède. » Ceci était d'autant plus important — et l'Académie estima devoir attirer spécialement l'attention de Réaumur sur ce point —

que ces thermomètres étaient très longs. Il résolvait la difficulté en faisant la lecture, le thermomètre incliné et presque horizontal.

Dernier point sur lequel il crut bon de s'expliquer longuement dans un deuxième mémoire à l'Académie, le 6 juin 1731 : « Convenait-il de laisser dans la partie supérieure du tube un air à peu près aussi condensé que l'air que nous respirons ou était-il mieux d'y laisser un air extrêmement raréfié? » Le problème était intimement lié à celui de la dissolution des gaz, que Mariotte avait envisagé. Mais Réaumur, ici, se trouvait loin de la vérité lorsqu'il regardait l'air comme un corps spongieux pouvant s'imbiber d'eau. Tel était le thermomètre que l'on trouvait en vente chez les sieurs Cholet, marchands faïenciers à la Levrette, rue Saint-Honoré, vis-à-vis de la rue de l'Echelle et au coin de la rue des Fondateurs, qui monte à la butte Saint-Roch. Pitot, de l'Académie des Sciences, les vérifiait et les paraphait pour éviter toute contrefaçon.

S'il ne remplissait pas toutes les conditions de précision requises aujourd'hui (1), du moins faisait-il faire un pas considérable à l'invention et l'on peut affirmer sans crainte d'exagération qu'avec lui commence la phase vraiment scientifique de la vie du thermomètre avec des points fixes nettement et aisément précisables, l'égalité des degrés, un liquide aux caractéristiques également précises.

Le reproche que l'on fit à ces thermomètres et qui était le principal, c'est qu'étant beaucoup plus grands que ceux de Florence, ils étaient moins faciles à transporter et moins propres à suivre les changements qui arrivaient quelquefois subitement à la température. « M. de Réaumur avait été obligé de choquer l'habitude des yeux et de renoncer à l'agrément du tuyau capillaire. » Il remédia rapidement du reste à cet inconvénient. Les thermomètres construits par la suite n'avaient guère plus d'un pied de long avec une boule de la grosseur d'une cerise.

Jean TORLAIS.

(La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

## Nécrologe littéraire

1936 a vu disparaître quelques écrivains dont la réputation avait dépassé les limites d'un pays ou d'une Ecole. On est bien obligé de constater que cette déperdition de forces vives — ou qui se survivaient — n'est pas compensée par l'apparition, au firmament des lettres, d'une étoile de première grandeur. Tout compte fait, le bilan de l'année écoulée est déficitaire. Raison de plus pour jeter des fleurs sur les tombes.

\* \* \*

Rudyard Kipling, ce géant, ne sera pas remplacé de sitôt. Ce qui le distinguait entre tous, c'était l'amour de la vie, d'une vie universelle et débordante et à laquelle participaient les animaux de la création, toutes les bêtes du Paradis terrestre. Animalier, Kipling l'est après beaucoup d'autres. Mais il l'est à sa manière à lui, qui n'a point d'égale. J'aime que la jungle lui

(1) En particulier en ce qui concerne la qualité du verre et les variations du zéro. Nous savons aujourd'hui quelle importance il y a à n'employer que des verres dont l'équilibre moléculaire puisse être rapidement atteint. En ce qui concerne également l'alcool, dont la dilatation est irrégulière.

ait livré le mystère chaud et parfumé de ses mille et une reptations, de ses vols, de ses bonds, voire de ses meurtres. De sa Loi, aussi. De cette loi qui règle la vie en commun des bêtes que nous appelons sauvages.

Pour pénétrer ainsi l'âme farouche et primitive de la panthère, du python, du tigre ou du chacal, il fallait à Kipling un sens — proprement unique — de l'élan vital. Point d'anthropomorphisme, chez lui. Ni de panthéisme, non plus. Mais de secrètes accordailles avec tout ce qui respire, avec tout ce qui se meut depuis les jours du Jardin d'Eden.

Sans doute, les Anglais vénèrent un autre Kipling : le poète de l'énergie nationale, celui qui chanta la Saga de l'Empire et des mangeurs de roastbeef saignant. Mais la littérature universelle a surtout perdu l'extraordinaire « vivant », le *super-vivant*, comme eût dit Chesterton, qui se roulait sur le tapis de son cabinet de travail, avec son chien, pour sentir battre à coups précipités le cœur de la bête.

\* \* \*

Avec Pierre de Nolhac, nous avons enterré un délicieux et fervent humaniste. Un de ceux-là — les derniers — capables encore de frémir devant le geste d'un pin qui monte droit sur le ciel empourpré de la colline Palatine.

Pierre de Nolhac s'était fait l'apôtre du rapprochement franco-italien. Non qu'il mêlât à ses préoccupations d'érudit des préoccupations de politique. Mais le vieux sang latin remontait de son cœur à ses lèvres. Lèvres inspirées. Cet humaniste était aussi un poète. Il a dit, en des vers nombreux, larges et forts, la *Mater Italia* que célébrait déjà Virgile.

Sa vie s'est achevée dans une méditation que rendait nécessaire, mais sereine, une demi-cécité. Il a beaucoup aimé les beaux châteaux aux allées droites, les gentils esprits de la Renaissance, Pierre de Ronsard et les basiliques majeures de Rome impériale et dorée. On aurait bien dû l'ensevelir en terre latine.

\* \* \*

Jacques Bainville : le maître de tous les journalistes qui ne confondent pas leur mission avec le reportage aux mille facettes. Nul mieux que lui ne savait extraire d'un fait sa substance « historique ». Nourri de cette forte culture qui s'appelle la tradition, Bainville repensait l'histoire qui se fait en fonction — comme disent les logiciens — de l'histoire qui s'est faite. De là vient son flair étonnant, cette perspicacité qui est comme sa marque. Il est presque toujours vain de jouer au prophète. Mais Bainville tenait la gageure de pouvoir réimprimer, à dix années de distance, ses « papiers » quotidiens sur l'Allemagne d'après-guerre.

Cette science historique était servie par une langue impeccable. Une langue un peu sèche, un peu voltairienne, avec des coquetteries intellectuelles et le parfait dédain de toute boursofflure.

Si souvent encore, il nous arrivera de nous dire : « Si Bainville était là?... » Mais le monde tourne fou. Cela aussi, Bainville l'avait prévu.

\* \* \*

Thibaudet critique réhabilite la critique universitaire. Elle en avait peut-être besoin. Encore qu'il ne faille pas comparer le labeur d'un Thibaudet et celui, par exemple, d'un Jules Lemaitre. Jules Lemaitre pontifiait à loisir. Il ne se souciait guère de tenir, comme on dit, son lecteur « au courant ». Tandis que la marée des « Vient de paraître » oblige le professionnel du feuillet

littéraire à discerner le grain de la paille, tous les huit ou tous es quinze jours.

D'aucuns se sont montrés sévères pour Thibaudet. Léon Daudet, sauf erreur, faisait un méchant jeu de mots avec les deux dernières syllabes de son nom. Il restera, du critique disparu, quelques solides monographies et une *Histoire de la littérature française* qui ne manque pas d'originalité.

\* \* \*

Henri de Régner — monocle et moustache gauloise — faisait un peu figure d'attardé, à une époque qui, sans mépriser les poètes, les considère comme d'inoffensifs et doux rêveurs. La chance avait souri, d'ailleurs, à ce symboliste qui ne le fut jamais assez — j'entends : d'une manière assez agressive — pour décourager le lecteur. On a vendu des centaines, des milliers d'exemplaires de ces recueils qui s'imprimaient au *Mercur de France* et où, sur des mètres fort musicaux, le poète des jardins de Touraine et des grappes au flanc du vase évoquait les Dryades et les chèvre-pieds.

Rompu à toutes les exigences du vers libre, Henri de Régner sut moduler sur son tout petit roseau la chanson de la forêt. Un néo-hellénisme fort distingué donnait à ses vers leur nuance. Ronsard, Racine, André Chénier : ce sont de fort estimables parrains. Et le monocle du poète avait, lui aussi, de l'allure.

\* \* \*

Maxime Gorki, lui, préférait la casquette du prolétaire. En voilà un que la politique a servi ! Car, si l'on relit les romans de Gorki, on est surpris d'y découvrir une telle indigence d'idées et de style. Dans un pays qui a donné, avec Gogol, Tolstoï, Dostoïevsky, Tchekov, des modèles dans l'art du récit, l'œuvre de Maxime Gorki ferait plutôt penser à des vagissements.

Mais le chef de file de la littérature prolétarienne avait du moins ce mérite d'avoir vécu la vie des vagabonds. Et, d'autre part, ses romans se sont affirmés dans un climat politique — et littéraire même — qui répudiait l'art bourgeois, c'est-à-dire une certaine conception de l'œuvre achevée, figolée. Ce sera une des caractéristiques de notre temps : d'avoir instauré la charte du primitif, de l'élémentaire, du brut (voir Céline). Maxime Gorki, le vagabond en casquette crasseuse : que nous sommes loin de Henri de Régner, avec son monocle !...

\* \* \*

Quand se dessina le succès du pirandellisme, il y avait encore place, sur la scène et dans les âmes, pour une certaine conception de l'individualisme. Cette quête de l'écrivain, du dramaturge, du côté des abysses de la personnalité pouvait encore passer pour un jeu permis.

Le pirandellisme est bien mort. Et cela suffirait à nous édifier sur le rythme — haletant, presque brutal — de l'évolution sociale. Le libéralisme condamné, c'est toute une mystique de l'unanimité grégaire qui s'installe, un peu partout. Pirandello, très Italien en somme, se regardait dans le miroir à deux faces. Car (et c'est un autre paradoxe de notre siècle, qui nous en propose tant) rien n'est plus étranger à la conception italienne de l'art que le gréganisme totalitaire. Et c'est pourquoi, pour le dire en passant, la littérature fasciste est comme un arbre mort.

Pour ce qui regarde Pirandello, il semble que la vogue lui ait valu des applaudissements par trop enthousiastes. La postérité retiendra que ce théâtre n'a rien de scénique, et que la plupart des pièces tournent en rond autour d'un problème laborieusement ressassé.

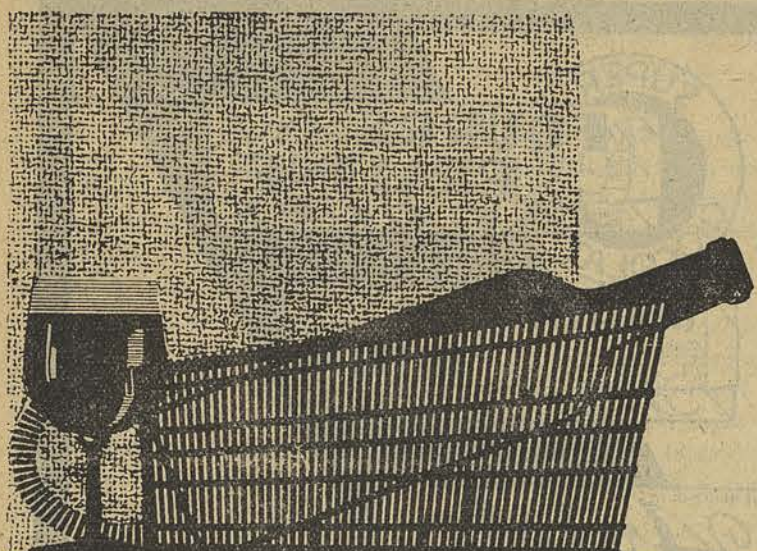
INCOMPARABLES  
COMME TOUTE LA GAMME DES...



3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

JACQUES



# VINS

*récolte 1931*

VINS DE TABLE *parfaits*

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX

La bouteille Frs.

CLOS ST-GEORGES

La bouteille Frs.

COTES DE SAILLAC

La bouteille Frs.

CLOS DU MANOIR

La bouteille Frs.

3<sup>25</sup>  
4<sup>00</sup>  
5<sup>00</sup>

★ Tous nos vins rouges de table sont garantis **pur jus de raisin** ; ils proviennent exclusivement de vignobles dont la production est soumise à la législation française.

**DÉGUSTATION GRATUITE**

**A NOTRE RAYON DE VINS**

# AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE · CLAES · BRUXELLES



# Sylvia DUC

Quant à Miguel de Unamuno, il meurt à temps pour garder l'attitude du réfractaire. Nous ignorons son œuvre littéraire. Et c'est fort caractéristique de l'abaissement intellectuel d'une Espagne qui, depuis les géants du siècle d'or, n'a plus réussi à imposer son audience. Par contre, nous savons que ce professeur avait partagé, avec d'autres intellectuels dans leur chaire, les préjugés de gauche contre la monarchie et la dictature.

Ce jacobinisme attardé (l'Espagne est « à la remorque » : et c'est fort dangereux) devait faire de Unamuno un des chefs de file de la jeune République. Il fallut les incendies d'églises, les massacres de Carmélites, toute l'horreur des instincts de meurtre et de proie mise à nu, pour amener à résipiscence ces intellectuels égarés parmi les brutes. L'histoire se répète. Ainsi, un Leconte de Lisle, à la lueur du foyer qui embrase les Tuileries, renie-t-il sa religion du peuple souverain.

Dans le cas de Miguel de Unamuno, il serait curieux de doser l'influence hégélienne sur le philosophe qu'il prétendit être. En Espagne comme en Italie, Hegel fut le grand maître de ces universitaires dépassés par leur époque.

Mais nous avons surtout retenu le conflit shakespearien entre le révolutionnaire dégoûté des excès de la Révolution et le traditionaliste qui se sent, malgré tout, fort mal à l'aise dans une chaire rectorale qu'il tient d'un traîneur de sabre.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

### Le sentiment, le fait et l'idée

## « Les Aventures extraordinaires de Billy Dum »

PAR  
JEAN DELAET

Aimez-vous les livres pour enfants?... Je les adore, et même au point qu'ils me paraissent toujours plus *sérieux* que les autres, les frivoles bouquins pour grandes personnes.

Quand on lit une histoire comme *le Voyage au centre de la terre*, par exemple, on se demande comment il peut y avoir encore des gens pour s'intéresser à de puissantes « tranches de vie » ou à des recherches sur les sources de *Madame Bovary* quand on peut, pour vingt francs dévalués, se plonger dans l'océan de mystère qui baigne notre imagination, et pousser des pointes jusque dans les astres. Nos contemporains affectent de mépriser ce qui est puéril, sous prétexte que la science expérimentale est venue faire définitivement le départ entre ce qui est digne de notre esprit et indigne de lui. Il n'en a pas toujours été ainsi; à preuve *Robinson Crusoé* et *Don Quichotte*, qui sont passés livres pour enfants, après avoir fait les délices de six générations d'hommes faits. Ceux-ci sont donc devenus moins prompts à l'émerveillement pendant que leurs cadets se laissaient démoraliser par la mécanique, à telles enseignes que la grande distraction des petits garçons d'aujourd'hui — m'a-t-on assuré — est la nomenclature des marques d'automobiles.

Espérons qu'il restera néanmoins des adolescents pour goûter comme elles le méritent les *Aventures extraordinaires de Billy Dum*. Qu'est-ce que ces aventures? Un délicieux petit livre que mon ami Jean Delaet vient de faire paraître aux « Editions du Journal des Poètes ». Ce petit livre, je l'ai en permanence sur ma table et, au moment d'écrire cet article, je n'ai pu me retenir de le relire d'un bout à l'autre pour la cinquième fois!

Ce qui m'émerveille surtout dans les *Aventures de Billy Dum*, c'est le sentiment exact de la dose de folie qui convient au roman d'aventure, dose en deçà de laquelle un tel roman paraît plat et au delà de laquelle on cesse d'y croire. Cette façon de parler n'est pas tout à fait exacte, parce qu'elle semble évoquer, pour définir la féerie et ses prestiges, je ne sais quelle idée de quantité, alors que, ce qui importe avant tout dans ce domaine, c'est la qualité, ou le ton. Il y a une façon de conter les histoires à dormir debout qui les rend plausibles et excitantes; l'impossible peut s'introduire dans notre entendement *sous certaines formes*, particulièrement efficaces. En premier lieu, le métier de décrocheur de lunes exige de la candeur; en second lieu, de la vie. Ce sont les deux vertus par quoi se recommandent avant tout l'œuvre de Jean Delaet.

D'une part, ses héros ressortissent de toute évidence à l'esprit de jeunesse, pour qui tout est force et pureté. En second lieu, il n'y a pas miracle ou phénomène, dans les événements où ils ont part, qui ne vibre et ne bondisse comme un animal de sang. Tout cela, batailles navales, courses à travers les comètes, colloques héroï-comiques, image de château hanté peint sur une assiette, et où les personnages mystifient les fantômes, court la poste avec une allégresse qui arracherait un sourire à Julien Benda et ferait gambader le professeur Freud en personne.

Le sujet du conte est la poursuite d'un malfaiteur épastoufflant, coupable d'avoir enlevé à l'héroïne sa poupée, par l'illustre détective Billy Dum. Rien n'arrête cet émule de Sherlock Holmes, dont le premier soin, lorsqu'il se met en campagne, est de « tirer de sa poche une boulette de papier de laquelle il dégage une boîte d'allumettes qui contient un chapeau melon duquel jaillit immédiatement une voiture d'enfant. Et de ce véhicule s'échappe un énorme autobus, sous la banquette duquel Billy Dum retrouve infailliblement sa valise ». Le temps de passer par la chambre d'enfants où sommeillent, et peut-être rêvent, Clairette et René, compagnons habituels du merveilleux policier, et l'expédition commence.

\* \* \*

Vous dire comment le terrible Jimmy l'Etrangleur, roi des Robbers, « que la nature a pourvu de six bras », est finalement mis hors d'état de nuire, après une folle poursuite dans les airs, dans le sein des mers, au sommet des gratte-ciel et en cent lieux plus extraordinaires les uns que les autres, serait gâter d'avance le plaisir que vous allez prendre, si vous m'en croyez, à la lecture des *Aventures de Billy Dum*. Qu'il vous suffise de savoir qu'au cours de leur randonnée mouvementée, le détective et ses petits acolytes ont à surmonter des difficultés incroyables et doivent échapper à d'effroyables périls. A un moment donné, on les aperçoit dans une position bien inquiétante : cernés, avec le voilier-sous-marin qui les a conduits au fond de l'Atlantique, par une armée de poulpes et de crabes, commandé par Jimmy l'Etrangleur, à cheval sur le serpent de mer. Pour se tirer de ce mauvais cas, Billy Dum ne fait ni une ni deux : à l'aide d'un entonnoir, il verse l'océan dans sa valise... Ce qui lui donne d'ailleurs l'occasion de faire ensuite connaissance avec un étonnant nettoyeur de cavernes sous-marines, du nom de Vieux-Bonhomme. La grande affaire de Vieux-Bonhomme est de remonter sans cesse tous les réveils de sa collection et de pourchasser la

poussière des abîmes océaniques. C'est ce à quoi le détective l'aide inespérément : mais je m'arrête; je n'en finirais pas.

Le charme de ces *Aventures*, c'est que jamais leur fantaisie ne prend un caractère saugrenu, ni même gratuit. Toute cette absurdité narrative baigne dans une atmosphère de vérité inattendue. On ne sait quelle logique préside au déroulement de ces extravagances. Cette logique, c'est la « loi de Poésie », dont parle Tennyson. Je n'en connais pas de plus impérieuse, de plus noble, ni de plus vraie. Le seul reproche qu'on puisse faire çà et là à Jean Delaet est de mêler parfois un peu de surréalisme, c'est-à-dire de mauvaise rhétorique, à son langage. Mais le livre, dans son ensemble, est une chose ravissante, pareille à certains insectes ailés qui se mettent tout à coup à étinceler dans la lumière.

Les dessins de Pierre-Louis Flouquet, qui illustrent les *Aventures extraordinaires de Billy Dum*, en rehaussent encore le charme exceptionnel. N'oublions pas que Flouquet fut un peintre des plus originaux avant de se manifester — notamment dans ce recueil admirable : *La Transfiguration du Furieux* — l'un de nos plus émouvants poètes.

ROBERT POULET.

## Les origines médiévales de l'esprit laïque

Le mot *laïque* a connu la grande vogue. Son usage est resté discret en Belgique, mais le vocabulaire politique de nos voisins du Sud en est truffé. Malgré l'imprécision de son sens, il a concrétisé verbalement une des dominantes des aspirations effectives de la politique française et, en général, du pouvoir civil dans les divers États européens. Dans quelle mesure la séculaire opposition de l'Église et de l'État qu'il symbolise est-elle actuellement en voie de disparition, c'est ce qu'il est assez difficile de déterminer. L'espoir d'une cessation, ou même d'un affaiblissement de cette lutte n'est peut-être qu'une utopie : une société parfaite où les aspirations religieuses de l'individu et les exigences politiques du pouvoir civil seraient statiquement équilibrées est sans doute un rêve, et le monde contemporain en pleine crise de renouvellement politique semble bien avoir déjà transposé l'opposition entre Église et État du domaine, assez étroit, où l'autorité religieuse et le libéralisme politique se heurtaient violemment, à un niveau plus élevé — et aussi plus subtilement dangereux — où deux mystiques ou deux conceptions du *spirituel* s'affronteront, l'une, fidèle à sa ligne éternelle qui voue la personne humaine à Dieu, l'autre, fondée sur un humanisme intégral qui reconstruirait la Cité future, selon des normes purement et exclusivement humaines, avec — comme corrélatif de l'ancien libéralisme individualiste défailant — le sentiment de l'autorité divine de l'État sur ses membres. Ce n'est point par hasard que certains États « totalitaires » contemporains ont proscrit la Franc-Maçonnerie ou les sociétés de Libre Pensée et qu'un mouvement d'hostilité contre de tels groupements, même chez des gens dénués de tout sentiment religieux, se manifeste un peu partout : dans le monde moderne dont la substance religieuse a été lentement évacuée, l'État, tenu d'abord en échec par le libéralisme anarchique qui utili-

sait à cette fin une vague, mais puissante, conception hérétique de la liberté chrétienne, s'est, peu à peu, puis brusquement, à la suite de la guerre, arrogé le droit de régler le *spirituel* de ses ressortissants et d'imposer à ceux-ci une *morale* conforme à son idéologie. Les partis politiques, désagrégés de fond en comble par une sorte d'autophagie, se sont trouvés ou se trouvent impuissants devant la force de cohésion, inhérente à toute société organisée, et concentrée dans le pouvoir civil qui a su la faire passer de la confusion à l'unité *concrète* en lui infusant une mystique : la race, le travail, l'expansion, etc... C'est — soit dit en passant — ce phénomène de prise de conscience par l'État de sa mission spirituelle qui rend le catholique — soucieux de sauvegarder la pureté de sa foi — défiant vis-à-vis des divers fascismes qui affleurent sur le sol bouleversé de l'Europe. Sans doute, faut-il ajouter (tant la politique concrète forme un ensemble complexe en perpétuelle réaction) que certains fascismes, l'italien en particulier, ont largement composé avec la religion, si bien que leur ferment « totalitariste » semble de plus en plus s'atténuer : la restauration de l'État du Vatican, d'une part, la souplesse et la fermeté réalistes de Mussolini, d'autre part, n'ont pas peu contribué à cet équilibre. Une tension persiste néanmoins que seule l'habileté politique pourra masquer.

Le drame de la situation du chrétien dans le monde n'est pas une illusion, sauf pour ceux-là dont la foi mourante s'accorde de tous les compromis, pourvu que la tranquillité leur soit assurée. Membre de deux sociétés, il est constamment ballotté entre deux exigences : l'éternel et le temporel. Conciliation malaisée, tragique parfois quand la violence s'y mêle, et dont l'histoire de l'Église et des sociétés civiles depuis les origines jusqu'à nos jours nous offre le durable témoignage. Les États antiques n'ont pas connu cette lutte : la religion y était asservie à la Cité. L'irruption du christianisme dans l'histoire a rompu les liens de ce sommeil mortel et libéré les énergies dormantes de la personne humaine. Retracer les origines de cette délivrance et des entraves immédiates au moyen desquelles le pouvoir civil a essayé de la ligoter jusqu'au moment où, par la croissance du cours de l'histoire, cette opposition s'est avérée en toute sa netteté, et où Religion et Laïcité se sont délibérément affrontées, on pressent l'intérêt historique et philosophique d'une telle tentative, et aussi l'ampleur de l'information, l'étendue de la synthèse qu'elle suppose. M. Georges de Lagarde l'a effectuée, en historien soucieux de ramener, en son filet plongé dans les eaux de l'histoire, la plus grande somme possible de données analytiques (1). Ces essais sur les premières manifestations de la conscience laïque des États modernes sont d'une importance capitale pour le philosophe qui réfléchit sur les conditions d'un rapport stable entre le temporel et le spirituel, le politique et le religieux.

Dès le début de son évolution historique, le rythme de cette relation se révèle nettement alternatif : sous le Haut-Empire, avec Trajan, l'Église est pourchassée au nom de la légalité; à l'époque mérovingienne, malgré le génie de Grégoire le Grand, la société religieuse triomphante tend à se perdre et à se confondre dans la société civile. Un lent redressement du pouvoir spirituel s'affirme ensuite qui délivre l'Église, avec Grégoire VII et Innocent III, de la servitude féodale. C'est alors, au XIII<sup>e</sup> siècle, la pleine efflorescence de la grande « république chrétienne » où s'élabore, doctrinalement et concrètement, l'esprit de la politique médiévale avec son caractère essentiel : son sens profond, métaphysique pourrait-on dire, de la distinction dans l'unité. Déjà le pape Gélase, à la fin du V<sup>e</sup> siècle, dans une for-

(1) G. DE LAGARDE, *La Naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen âge*, t. I, « Pisan du XIII<sup>e</sup> siècle »; t. II, « Marsile le Padoue ». Edit. Béatrice, Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme).

mule célèbre, avait séparé l'*auctoritas sacrata pontificium* de la *regalis potestas*, en proclamant l'autonomie du premier à l'égard du second et son droit de juridiction sur le spirituel. L'idée que la société religieuse constitue une société parfaite, maîtresse de ses fins et distincte comme telle de la société civile, chemine alors de pair avec celle de la suréminence de la dignité sacerdotale. De là devait inéluctablement se déduire le fameux principe du *pouvoir accidentel du spirituel sur le temporel*, dans tous les cas où les actes du pouvoir civil mettent en jeu des intérêts spirituels. Un tel droit de juridiction manifeste clairement le désir de l'Église de ne point former un système clos, totalement séparé du système temporel : distinction ne signifie pas exclusion. Il démontre également le sentiment aigu qu'à l'Église de l'inclusion réciproque du temporel et du spirituel en certaines matières strictement complémentaires que des circonstances historiques momentanées et fortuites ou un état de fait constant (tel l'identité concrète du chrétien, ressortissant de l'Église, et du citoyen, ressortissant de l'État) peuvent mettre à jour. Il souligne enfin l'unité dynamique et vitale des deux pouvoirs à laquelle l'Église aspire et qui se réalisera magnifiquement pendant tout le XIII<sup>e</sup> siècle : cette coordination ne pouvait s'acquérir qu'au prix d'une distinction conjuguée à une bonne foi mutuelle. L'Europe médiévale présente alors l'aspect d'un grand tout organique et vivant dont les différentes fonctions collaborent selon un ordre hiérarchique déterminé, en s'emboîtant les uns dans les autres, aussi parfaitement que possible.

Cependant, en vertu d'une espèce de loi d'entropie qui affecte les choses humaines et selon laquelle une civilisation, parvenue à son plus haut période de splendeur, se révèle déjà intérieurement taradée par l'instabilité radicale de son flux historique, des signes précurseurs apparaissent qui, à travers les faits et les doctrines, annoncent la lente mais irrémédiable décadence. Tandis que la philosophie politique d'Aristote, assimilée au même titre que sa métaphysique générale, affermit son emprise sur les intelligences et, avec le thomisme qui la prolonge chrétiennement, pourvoit d'une solide base abstraite la doctrine de la distinction des pouvoirs et de leur hiérarchie, divers courants, de minime importance à première vue, naissent et cheminent à travers cette grande masse vivante qu'ils parviendront bientôt à disloquer.

C'est tout d'abord, au point de vue doctrinal, l'Aristotélisme lui-même. M. de Lagarde souligne à l'énorme influence de la philosophie politique d'Aristote dans la formation de l'État moderne : elle est à la source de conceptions différentes, parfois délibérément opposées, parce que, comme toute philosophie conforme au réel, elle rassemble les multiples aspects convergents du vrai en une synthèse unifiante. Ce fut l'œuvre géniale d'un saint Thomas de retrouver cette synthèse et de la parfaire, mais d'autres viendront, en même temps que lui, ou après lui, qui n'en saisiront que des aspects fragmentaires auxquels ils conféreront un sens qui, mutilé, s'ouvrira largement à l'infection de l'erreur : les Averroïstes, Gilles de Rome, Dante. C'est ensuite l'esprit juridique et son incoercible tendance à prendre la paille des mots pour le grain des choses : le pouvoir accidentel, dit indirect, du spirituel sur le temporel, *ratione peccati*, se déplace imperceptiblement. Raisonant dans l'abstrait, sans contact avec la vivante et saine complexité du réel, certains canonistes tendent à résorber le pouvoir séculier dans la puissance spirituelle : la distinction dans l'unité hiérarchique fait place à la confusion univoque et logique des pouvoirs. Sans doute l'admirable synthèse du spirituel et du temporel est-elle réalisée concrètement : elle est désormais un fait et résiste aux doctrines, mais certaines idées vont à leur tour prendre corps, passer à l'état de faits, et lutter avec elle de plain-pied, sur le terrain même du réel.

Une partie de l'ordre franciscain, groupant des polémistes et des illuminés, les « Spirituels », les « Joachimites », veut opérer une réforme de l'Église, en s'engageant dans une voie qui, poursuivie, aboutirait, à dissoudre non seulement la hiérarchie ecclésiastique, mais les apparences visibles du corps social de l'Église elle-même. Avec elle se solidarise tout un laïcat avide déjà, sinon de révolte, du moins d'indépendance. En même temps, se forme une multitude de petites sectes : Cathares, Vaudois, Béguins, Béghards, Capucins, Humiliés, Pauvres de Lyon, caractérisées à la fois par une action et un programme spécifiquement laïcs, et par la déviation d'une « spiritualité » orgueilleuse, intérieurement travaillée du désir contradictoire de constituer une Église laïque.

On le voit : du côté ecclésiastique, l'unité dénoue ses deux éléments, le spirituel tendant à s'ériger en temporel supérieur, le temporel, soumis au spirituel, à s'édifier en spirituel distinct. L'unité, du côté politique, se disloque également : les États modernes naissent, les pouvoirs centraux se fortifient, le Droit romain renaissant communique à l'État la conscience de sa transcendance et de son autonomie juridiques, une solidarité laïque s'affirme en conséquence et dresse son hostilité contre l'ordre clérical, les conflits d'intérêts s'exacerbent d'autant plus que le pouvoir civil, dûment constitué, éprouve le besoin de ressources proportionnées à sa puissance : l'Argent, signe de séparation, soulève les égoïsmes et divise brutalement le spirituel et le temporel. La querelle entre Boniface VIII et Philippe le Bel symbolisera ce processus de différenciation interne et, dans une atmosphère de passion et de violence, l'abcès crève au flanc de l'Église qui ne s'est pas encore cicatrisé.

\* \* \*

Sans doute, le nouvel État moderne n'est-il pas l'irréductible adversaire de l'Église, car la vie sociale est encore trop imprégnée de christianisme. Ce que nous entendons par laïque n'a pas encore cette consonance affective que le terme a pris à l'époque contemporaine. Mais, encore une fois, les idées sont en avance sur les faits : un ouvrage, le *Defensor Pacis*, de Marsile de Padoue, va, en plein XIV<sup>e</sup> siècle, nous dessiner les traits du laïcisme intégral.

Le laïcisme contemporain est plus sentimental que philosophique, d'abord parce qu'il est (ou a été) un efficace moyen de propagande démocratique dont le succès est inversement proportionnel à la densité des idées proposées, ensuite parce qu'il tient lieu d'une espèce de mystique radicale et basement bourgeoise (eût dut Léon Bloy) qui alimente, à bon marché, et en l'invertissant, l'émotion religieuse dont le feu couve éternellement au fond de la nature humaine. Certes, le laïcisme a eu ses penseurs et même ses mages, mais là où il ne constituait, somme toute, qu'une hérésie détachée du tronc catholique et où il jaillissait, sporadiquement, dans des esprits qui confondaient religion et culte de la liberté : Renouvier et Hugo en furent en France les représentants les plus typiques. Sur le plan politique, la « pensée » laïque n'a guère été qu'exercice oratoire ou délire verbal : songeons au « tous ensemble, et d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des étoiles qu'on ne rallumera plus » de Viviani. La politique, au sens péçuyste du mot, avait dévoré la mystique. Il n'est donc pas étonnant que Marsile de Padoue, théoricien de l'État laïque, ait été universellement oublié de ceux-là mêmes qui s'en proclamaient les thuriféraires : la fièvre de la démagogie ne laisse à la pensée que peu d'occasions de se déployer. Ce monde et cet esprit sont d'ailleurs en train de mourir. Là où une pensée laïque est susceptible de naître et de se développer vigoureusement, c'est dans les ultra-nationalismes

qui s'ébauchent un peu partout en Europe : le principe de l'élection ou parlementarisme leur fait défaut, et par conséquent la démagogie qui l'accompagne comme son ombre, si bien que, pour s'étayer, ils feront appel à des conceptions scientifiques ou à des élucubrations pseudo-philosophiques dont le laïcisme constituera le lien secret. Le racisme allemand préfigure assez bien une des lignes de force de ce nouveau laïcisme, et si Alfred Rosenberg avait un grain de génie, il serait un nouveau Marsile de Padoue.

Il n'est point fortuit, d'autre part, que l'œuvre doctrinale de Marsile, son *Defensor Pacis*, ait été intimement amalgamé à la vie même de l'auteur, dont elle condense, en les épurant dans l'abstrait, toutes les vicissitudes. « Son livre résume sa vie », dit très bien M. de Lagarde. Dans le véritable laïcisme, la pensée est inséparable de l'action, pour cette raison bien simple que l'exaltation de l'État est en fait une pensée religieuse qui, comme telle, aspire à la conquête des âmes : le laïcisme n'a de sens que par son contraire, la suréminence du pouvoir spirituel, et il n'est possible de combattre une conception religieuse qu'en se plaçant à son niveau et en utilisant des moyens intérieurement pénétrés de passion religieuse. L'antireligion est encore une religion, exactement comme l'antimétaphysique une métaphysique. L'abstraction doit donc sans cesse ici côtoyer l'action et brusquement exploser au dehors. C'est pourquoi, pour prendre des exemples dans le monde contemporain, le laïcisme inhérent à l'étatisme hitlérien a dû logiquement s'imbiber de l'idolâtrie de la race et ressusciter le culte de Wotan. C'est pourquoi aussi le fascisme italien abandonnera tôt ou tard (comme il l'a déjà fait sur certains points) ses prétentions à la domination exclusive de l'État sur toute la vie italienne : né dans un pays dont l'unité religieuse est très forte, il n'a pu se créer qu'une mystique politique dont le dynamisme ne s'appuie pas sur l'instinct religieux de se soumettre activement à un idéal transcendant. La place en était, socialement, sinon effectivement, occupée par l'Église catholique. Le réalisme latin a su freiner là où l'idéalisme germanique, avec son goût invétéré du risque et de la démesure, a mis toutes voiles dehors.

M. de Lagarde souligne vigoureusement les influences averroïstes subies par Marsile de Padoue. Ce point est, à notre sens, d'une importance capitale : il indique, en effet, une des racines, et la plus tenace, du laïcisme. On sait que l'averroïsme constitue une des multiples déformations subies par l'elliptique philosophie d'Aristote. Il est, avant tout, en sa signification générale, un rationalisme, assez court d'ailleurs, s'il est vrai que rationalisme et absence d'esprit métaphysique coïncident. L'averroïsme se définit, presque constamment, par le refus d'accepter le mystère essentiel que comporte la vision ontologique de l'univers : c'est une philosophie de la facilité, des distinctions tranchées et des séparations radicales. Le moule aristotélicien, ou plutôt pseudo-aristotélicien, dans laquelle elle se coule ne doit pas nous faire illusion : il lui donne simplement une technique dont le dynamisme intérieur a été remplacé par un appétit de perspectives simplifiées, réduites à leur schéma linéaire. « L'averroïsme est surtout une attitude, dit excellemment M. de Lagarde ; c'est, *mutatis mutandis*, le correspondant médiéval d'un certain primarisme laïque, adorateur des « clartés » de la science et grand contempteur des « ténèbres » de la religion.

Aussi, dès que Marsile aborde le problème constitutionnel de l'État, du Droit, des diverses fonctions de l'autorité et de la souveraineté populaire, ses hésitations éclatent : il louvoie, tente de se dégager du formidable appareil technique d'Aristote qui colle à sa pensée, mais ne parvient à y adapter ses propres vues qu'au prix d'incessantes contradictions. On assiste ici, sur le plan de la philosophie politique, à un essai, timide encore,

mais très symptomatique de la prochaine dissolution de l'aristotélisme médiéval, d'édification d'un rationalisme pur, fondé sur le subjectivisme et l'individualisme. Tout pouvoir relève de l'ordre humain, selon Marsile. L'État est privé par lui de son substrat métaphysique et moral ; simple association d'individus, ce qui en constituera l'armature et le lien ne sera plus la structure objective de l'ordre social, mais l'autorité du législateur. Humanisme hardiment opposé au théocentrisme régnant, dirait-on, mais qui ne voit l'arbitraire qui en dérive directement ? L'humain se trouve ici bafoué par un positivisme juridique qui substitue la prétendue valeur des formules coercitives à l'expérience du réel et à la lecture des faits : quoi qu'on fasse, un ordre politique exclusivement humain se trouvera constamment balotté entre l'atomisme du nombre (souveraineté populaire) et le monisme de la dictature (impérialisme). Les incertitudes de Marsile concernant le fondement de la nation de l'État sont commandées par une logique implacable : s'il hésite ou semble hésiter entre le contrat de souveraineté (1) à base individualiste et l'exaltation sans réserve du pouvoir impérial, c'est qu'il a, par cécité métaphysique, abandonné le centre de conciliation de ces extrêmes, l'ordre moral et sa finalité orientée vers Dieu. Celui-ci disparu, les extrêmes ont infailliblement hanté la pensée de Marsile.

C'est pourquoi la critique de l'Église qu'instaure Marsile et le laïcisme qui l'inspire sont commandés par son amoralisme juridique initial. Si tout pouvoir est d'ordre humain, il est trop clair que l'autorité de l'Église sera nulle. Son sacerdoce peut être d'origine divine, avouera Marsile, mais prêtres et laïques ne s'en trouvent pas moins selon lui sur un pied d'égalité, car l'Église n'est que « l'ensemble des fidèles croyants et invoquant le nom du Christ » dans laquelle il serait contradictoire, ainsi que le dira plus tard aussi Luther, de tracer des distinctions, celles-ci ne pouvant d'ailleurs relever que de la volonté du prince. Hiérarchie et primauté de Pierre sont pareillement niées. Le pouvoir de l'Église-multitude ainsi conçue conduira de la sorte Marsile à l'alternative suivante : ou bien l'exercice de ce pouvoir n'appartient qu'aux fidèles, ou bien il est du ressort exclusif de l'État. Dans les deux cas, la hiérarchie ecclésiastique est une usurpatrice. Il n'y a pas d'autorité dans l'Église : sa mission est tout entière en dehors de l'ordre temporel, et, au surplus, dans l'ordre spirituel lui-même, tout relève de l'autonomie individuelle, les prescriptions coactives du Christ n'ayant valeur que pour l'au-delà — et la volonté du croyant se trouvant toujours ici-bas libre de s'y conformer ou de les repousser. Dès lors, l'Église n'est pas une société authentique : simple agrégat de fidèles, seul le pouvoir civil a le droit et la possibilité de lui communiquer une unité effective, s'il le veut. On voit ici poindre cette idée, si typiquement laïque, du droit imprescriptible qu'a l'État de s'immiscer, en vertu même d'un ordre juridique prétendument inattaquable, dans les besoins spirituels de ses membres. La cité païenne renaît de ses cendres à l'invocation brûlante et passionnée de Marsile.

Eternelle contradiction d'un tel laïcisme : on dissocie le moral et le juridique, le spirituel et le temporel, le religieux et le civil, au nom d'un positivisme rigoureusement laïque chargé de réprimer et de supprimer les désordres qui naîtraient de leur confusion, mais aussitôt, tant le moral, le spirituel et le religieux sont gravés dans la nature humaine, l'État s'arroge les pouvoirs qu'il dénie à l'Église et élabore la conscience de sa mission culturelle. « A l'État, dira Marsile, la tâche de régler les mœurs, d'admettre à l'ordination sacerdotale, de canoniser même, de

(1) Peut être ne serions-nous pas ici tout à fait d'accord avec M. de Lagarde qui minimise — à notre sens — beaucoup trop le rôle qu'a joué dans la synthèse de Marsile l'idée de la souveraineté populaire.



contrôler les prescriptions rituelles, d'enseigner, de promouvoir la création de collèges de lettrés chargés de créer une spiritualité nationale. » En vérité, « que manque-t-il à cette théorie pour être la plus moderne qu'on puisse imaginer » ?

Marsile de Padoue : prophète du laïcisme intégral. Que la pellicule confessionnelle que Marsile, homme du Moyen âge, laisse encore subister sur l'Etat dont il rêve, vienne à tomber et c'est l'Etat moderne tout entier qui surgit, du fond d'un passé lointain, et qui, armé des droits que lui a forgés un juriste obscur, s'avance, redoutable, sur la scène de l'histoire.

Si maintenant on « demande quelle est la cause qui a ainsi provoqué cette géniale cristallisation », M. de Lagarde répond « sans hésitation : l'aristotélisme ». « C'est dans Aristote que Marsile a cherché à deviner les secrets de la vie politique. C'est à lui qu'il a demandé le sens profond de la vie de la cité. C'est dans son œuvre qu'il a découvert cet Etat idéal, maître de ses prêtres comme de ses guerriers, dispensant à tous ses membres la nourriture spirituelle comme le pain matériel, unissant en un corps unique tous les citoyens et assurant à leur société une hautaine et souveraine indépendance. » « Il n'est donc pas douteux que l'enseignement du Stagyrte a joué un rôle décisif dans la pensée religieuse de Marsile. » Sans doute le « païen » Aristote, comme disait Luther, n'a-t-il reconnu à l'Etat qu'une structure moniste, alors qu'une société chrétienne organisée est par essence dualiste et bipolaire, sans doute aussi serait-il infiniment vain de laver le Philosophe de ces tares, mais peut-être conviendrait-il de nuancer cette affirmation massive, pour être fidèle aux données strictes de l'histoire. Car enfin, ce même Aristote « païen » proclame constamment que l'Etat est issu de la nature morale de l'homme et qu'il est intimement finalisé par cette morale qui lui a donné naissance. Traduisons en langage philosophique et nous aurons la formule axiale de la politique chrétienne : l'individu est soumis à l'Etat, et l'Etat à la personne humaine, sujet métaphysique et moral. Contradiction chez Aristote? Non pas. Quand on accuse Aristote de se contredire, je ne suis pas sûr qu'on juge le vrai Aristote, Grec du IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, et qu'on ne lui substitue pas un Aristote inconsciemment « baptisé » et christianisé. Le génie d'Aristote a dégagé des fondements métaphysiques et moraux de la vie sociale, mais son réalisme ne s'est pas contenté de construire une cité idéale à la manière platonicienne : il a encadré sa découverte d'éléments empruntés à l'expérience ambiante, laquelle ne lui fournissait que des données mutilées et viciées par un paganisme dont il ne pouvait pas faire abstraction, sous peine de mentir à son objectivisme, et dont la pression sociale s'exerçait spontanément et inconsciemment sur sa pensée. Considération des résultats métaphysiques et moraux de l'expérience en général, d'une part, considération de l'expérience politique et sociale immédiate de la Cité grecque, d'autre part, voilà des éléments qu'un esprit soucieux de respecter le réel, comme celui d'Aristote, a tenté de concilier. Sa synthèse tenait pour un Grec. Si un chrétien y discerne une faille, c'est parce qu'il ne vit plus dans une atmosphère grecque. La contradiction interne de la philosophie politique d'Aristote n'est donc décelable que pour un chrétien. Le monisme de l'Etat aristotélicien n'a par conséquent aucun point de contact avec le monisme de l'Etat marsilien. Celui-ci n'emprunte point sa signification à la cité grecque, mais à la cité chrétienne qu'il aspire à détruire et dont il est la vivante opposition. Ce n'est que d'une façon indirecte et, pour ainsi dire, accidentelle que Marsile se rapproche d'Aristote; niant le dualisme de la société chrétienne, il n'avait plus le choix : le monisme s'imposait, et comme par ailleurs le maître à penser du Moyen âge était Aristote, il a tenté de retrouver chez lui les linéaments de sa propre conception.

Telles sont les idées de Marsile de Padoue. Livrées à elles-mêmes, détachées de leur auteur, elles vont, en plein Moyen âge, vivre de leur vie propre et tarauder l'Etat chrétien. C'est sur elles que s'édifie l'Etat laïque des temps modernes. Il est très curieux qu'elles soient restées anonymes pour cet Etat laïque lui-même qui leur a rarement rendu hommage. Peut-être était-ce là leur vrai destin : anonymes, elles le sont comme ce laïcisme d'autant plus pernicieux qu'il n'est qu'un nom vidé de substance, un symbole de ralliement de toutes les forces de dispersion. L'Etat moderne, c'est le Catoblépas.

MARCEL DE CORTE,  
Professeur à l'Université de Liège.

## LECTURES

Livres — Revues — Journaux

### LES HÉSITATIONS ALLEMANDES

Elles sont fort bien décrites par M. Pierre Dominique dans la Tribune des Nations :

L'Allemagne s'interroge sur son destin. La situation est très grave pour elle; il ne s'agit de rien moins que de savoir si soixante-cinq millions d'hommes s'orienteront vers la guerre ou vers la paix.

L'Allemagne, depuis l'avènement du chancelier Hitler, a rompu avec les méthodes économiques et militaires en usage jusqu'alors. Elle a voulu passer de la collaboration économique avec l'étranger à l'autarchie, et de l'armée de métier à l'armée de conscription. Par la constitution d'une puissante armée de conscription, par l'organisation et le peuplement de vastes camps de travail, enfin par la remise en activité de nombreuses usines qui aujourd'hui travaillent pour la guerre, le chancelier est parvenu à résorber une grande part du chômage. Et, les privations se multipliant (plat unique, etc.), on en est arrivé, par l'organisation systématique du rationnement, à faire de l'Allemagne un véritable Etat assiégué, ou plutôt qui veut l'être et qui consacre toutes ses forces à son armement.

### Armements universels

Politique qui pouvait donner un résultat à la condition que les Etats voisins, sans se mettre d'ailleurs dans les absurdes conditions économiques où s'est mise l'Allemagne, n'arment pas. Mais la France et l'Angleterre notamment, se sentant menacées, ont réagi avec vicacité. L'Allemagne sait aujourd'hui que sur quelque terrain que ce soit : terrestre, naval ou aérien, elle trouvera, si elle risque l'aventure, des adversaires à sa taille.

Elle ne peut donc plus raisonner ainsi : ou bien, étant donné la puissance de mes armements, on s'inclinera devant ma volonté, ou bien je ferai la guerre. La guerre qu'elle peut déclencher peut, en effet, n'être pas victorieuse.

Et d'un autre côté, si elle a pu, depuis 1933, vivre dans l'état d'autarchie, si elle a pu faire accepter par sa population un rationnement parfois singulièrement pénible, on doit affirmer que l'Allemagne ne pourra pas se maintenir longtemps dans cette situation. Quel que soit l'esprit d'obéissance du peuple allemand, il ne supportera pas plus cette existence épouvantable qu'il ne l'a supportée en 1918. En 1918, au mois d'avril notamment, la population de l'arrière a commencé de lâcher pied tandis qu'à l'avant des divisions entières se rendaient. La limite de résistance des Allemands va être atteinte incessamment, si elle ne l'est déjà.

Dans l'hypothèse d'un conflit, il n'y a pas à considérer que les armements; les possibilités de résistance physique et morale du peuple entier doivent être mises dans la balance. Nul doute que si l'hypothèse se réalisait, les armements des adversaires de

l'Allemagne balanceraient les armements allemands, tandis que — par la faute de l'autarchie — la résistance physique et morale des Allemands serait sans doute plus faible que celle de leurs adversaires.

#### Chefs militaires et civils

Les chefs militaires et civils savent tout cela, et les chefs militaires, qui se soucient peu d'aller à un désastre, en concluent qu'il ne faut pas risquer le paquet et que le plus simple est sans doute de se servir de l'armée pour faciliter la négociation. C'est que, quel que soit le régime sous lequel demain se trouve le Reich, l'armée subsistera. Les têtes vraiment politiques du Reich raisonnent comme les militaires. Et le docteur Schacht, porte-parole des industriels, est d'accord avec l'état-major.

Mais les cercles hitlériens sont d'un avis tout à fait différent. Pour eux, en effet, il ne s'agit pas seulement que l'Allemagne dure; il faut que le régime dure. Et le régime ne survivrait pas à une véritable capitulation diplomatique devant les puissances occidentales.

La situation est d'autant plus grave que l'Allemagne ne sera complètement prête que fin 1937 ou début 1938 : or, dès maintenant, il semble bien qu'elle ne puisse plus tenir sur le plan économique et financier; les voyages et les interventions de M. Schacht, les conversations où il sait faire alterner les promesses et les menaces le signifient clairement. L'Allemagne se trouve ainsi — pour peu que le chancelier Hitler se range au parti de ceux qui veulent la guerre — forcée ou bien de faire la guerre tout de suite, son armée n'étant pas au point, ou bien de ne la faire qu'en 1938, son peuple ayant eu dans l'intervalle son ressort physique et moral brisé par l'autarchie.

#### Que fera Hitler?

Le chancelier Hitler — si la France demeure unie — sait fort bien que l'armée française serait un dur morceau à avaler; il a mesuré la puissance de résistance de l'Angleterre; il sait que M. de Ribbentrop a pratiquement échoué à Londres, il sait que l'Italie se replace dans sa position classique de 1906-1914, hésitante entre Berlin et Paris et prête à marcher dans le sens de ses intérêts. Or, le chancelier Hitler sait que les intérêts italiens sont surtout en Méditerranée, que l'Italie rencontre là l'Angleterre et la France, qu'elle ne peut mettre en valeur l'Ethiopie qu'avec le concours financier des grandes puissances occidentales; il devine que s'il entend employer les méthodes de force, il se trouvera seul.

Il se rend compte par ailleurs que — sur le plan militaire — le temps travaille contre lui, tandis que, sur le plan économique, l'Allemagne encore une fois est ou va se trouver à la limite de sa résistance.

Tout lui conseille donc de donner raison au docteur Schacht et aux industriels alliés au grand état-major.

#### Les termes de la négociation

Toutefois, il ne saurait s'agir pour lui de perdre la face, comme on dit en Chine, et ceci pour la très bonne raison que tout le peuple a les yeux fixés sur lui et qu'une défaite morale pourrait avoir un très grand retentissement aussi bien dans les usines que dans les cadres des troupes hitlériennes. Il a, pour l'heure, une carte en mains : les vingt-cinq mille hommes de la Reichswehr qui sont en Espagne, Paris et Londres lui demandent de ne pas les renforcer et, si possible, de les retirer. Tout dépend, d'abord, de ce que fera Moscou, qui a là-bas de nombreux volontaires, et aussi du succès plus ou moins rapide des nationalistes. Supposons que ce succès s'affirme; il est facile au chancelier Hitler, sans subir la moindre défaite diplomatique, de s'engager au moins à respecter le principe de la non-intervention, et de tenir son engagement sous la seule réserve que Moscou tiennne le sien.

En échange, d'ailleurs, il demandera très probablement des crédits et la mise à l'étude immédiate du problème colonial.

#### Le problème des colonies

On pourra s'entendre facilement sur le plan financier et même sur le plan commercial; on pourra s'entendre — quoique moins facilement — sur le plan des armements. On peut concevoir, en effet, que des accords de limitation des armements soient passés entre l'Allemagne et ses voisins, sur le modèle de celui qui a été passé — au point de vue naval — entre l'Angleterre et l'Allemagne. L'ennui d'ailleurs, de semblables accords est qu'ils

ne tardent pas à devenir caducs; — c'est déjà le cas de l'accord anglo-naval, — mais ne réussiraient-ils qu'à procurer aux nations quelques années ou quelques mois de paix qu'ils auraient leur utilité.

Pour les colonies, la discussion sera plus difficile. La presse anglaise a mis en avant un projet qui porterait le Cameroun, le Congo français, une partie du Congo belge et l'Angola portugais; on ne voit pas pourquoi la France, la Belgique et le Portugal feraient seuls les frais de l'opération. Il ne s'agirait d'ailleurs pas dans le projet en question d'une cession coloniale, mais d'une espèce de liberté d'action commerciale concédée au Reich dans toute une partie de l'Afrique. On lui donnerait quelque chose comme une colonie économique, d'ailleurs de la taille d'un empire.

#### La guerre ou la paix

Quoi qu'il en soit, le chancelier a aujourd'hui le choix entre un système de négociations quelconque et un isolement économique et moral qui ne peut aboutir qu'à des troubles intérieurs en Allemagne ou à la guerre. On ne peut imaginer en Angleterre et en France, et sans doute même en Italie, qu'il se refuse à cette négociation.

La négociation, d'ailleurs, sera difficile; on peut admettre qu'elle échoue; on peut croire qu'elle n'aboutira qu'à un compromis passager; les pessimistes mêmes pourront dire qu'elle permettra à l'Allemagne de franchir la période pénible de 1937, après quoi nous retrouverions les maîtres du Reich plus orgueilleux et plus violents que jamais; mais tout vaut mieux que la guerre...

Ce n'est pas là une conclusion qui vaut simplement pour l'Angleterre et pour la France; elle vaut certainement pour l'Allemagne au moins autant que pour nos amis anglais et nous.

#### UN PEUPLE AMOUREUX

*M. René Benjamin continue dans la Revue universelle son « Mussolini et son peuple » qui sera un très beau livre. Citons :*

L'entretien que j'eus avec trois jeunes gens dans un jardin, au-dessus de Florence, a marqué dans ma vie. Nous discutâmes des questions délicates et essentielles, et j'ai connu là trois êtres ardents, qui font honneur aux mœurs latines.

Je m'assis sur un banc de pierre, qui faisait le tour d'un cyprès, en face de trois jeunes gens dont les figures me plurent. Le premier effet d'un visage est pour moi capital : la façon dont les yeux s'offrent ou se méfient. Je n'aime que les êtres généreux. Ceux-ci l'étaient tous trois, sans se ressembler. Mon ami m'avait dit l'emploi de leurs vies : j'avais devant moi un poète, un marin, un jeune professeur de droit.

— Monsieur, nous sommes tous trois bien heureux de cette rencontre! Nous avons tous trois une culture, où la France tient la première place. Si à votre tour, vous êtes curieux de ce qui nous arrive, Dieu soit loué! Posez-nous la question qui vous tient le plus au cœur.

Je les regardai. Ces jeunes gens me parurent des amis. J'éprouvais près d'eux ce qui devient si rare, à un certain âge, quand on a mesuré trop souvent la malice humaine : j'avais envie de me confier. Je le fis sans détours. Dans l'air pur de ce jardin rafraîchi par l'orage, au-dessus de cette ville qui connut tant de rigueurs, je demandai simplement :

— Et vos libertés?... Où en êtes-vous?

Je n'oublierai jamais leurs regards, leurs trois regards. Il y eut dans leurs yeux de l'amusement, de la satisfaction, de la condescendance. Ils semblaient dire ensemble : « Nous vous attendions là!... Français, que pouviez-vous demander d'autre? Eh bien, on va vous répondre. On va calmer votre manie... ou votre nostalgie. Et on va doucement opposer des raisons, qui seront jeunes et fortes, à vos sentiments... démodés. »

Le jeune poète, les coudes aux deux bras de son fauteuil, croisa les mains, pencha sa tête, soutir :

— Monsieur, dit-il, vous souvenez-vous de ce qu'a dit le Duce de ces libertés qui vous sont chères? Il a dit : « L'idée de liberté se transforme selon le temps. Il y a une liberté pendant la paix; une autre pendant la guerre. Il y a une liberté pendant la richesse, qui ne saurait être celle du temps de la misère! » Pensée d'homme bien vivant, pour qui rien n'est immuable dans le monde, même

pas les mots. Tout vit, tout remue, tout change. Et il faut suivre les changements!

Il avait ouvert les mains. C'était un cœur tendre : il voulait déjà mon approbation.

— Mussolini, poursuivit-il, fut le médecin de l'Italie. L'Italie était malade et gravement. On l'appelle. Qu'est-ce qu'il fait? Ce que font tous les médecins : il ordonne la diète, c'est-à-dire qu'il lui enlève... des libertés. Il faut bien se priver, quand on n'assimile plus! Le fascisme, monsieur, avant d'être un régime politique, fut un régime hygiénique.

Il me regarda avec beaucoup d'amitié :

— Les Français n'ont pas l'air d'admettre les périodes de rigueur nécessaire. Vous voulez toujours être libres, libres de parler, libres d'agir!... Mais... quand l'organisme ne va plus!

Cet adolescent avait la vraie sagesse, faite de charme et de bonté. Vingt-cinq ans de moins que moi : il me parlait comme un père.

Le jeune professeur de droit fit un signe de la main : il désirait préciser le problème. Son ami s'exprimait en apologues : comme préface c'était délicieux! Il s'agissait maintenant de faire la lumière sur l'état actuel de l'Italie.

— A présent, dit-il, nous sommes guéris! Prenez garde! Monsieur va vous demander : « Si vous n'êtes plus malades, avez-vous retrouvé vos libertés perdues? » Je réponds tout de suite. Le premier temps, celui des soins, que nous avons appelé la dictature, disons, si vous voulez, l'aventure dictatoriale (tout traitement est une aventure), ce temps est passé. Vous le dites vous-même. Pourquoi alors continuez-vous en France d'appeler Mussolini un dictateur? Puisque c'est fini! Il l'a été. Il ne l'est plus. Aujourd'hui, il est à la tête d'un régime établi. Il est le premier des fascistes, voilà ce qu'il est. Mais le fascisme a pour première passion, la patrie : c'est ce que vous oubliez. Et tout homme qui appartient à une patrie sait qu'il y a une liberté qu'il ne peut plus avoir : celle de se croire seul au monde! Il fait partie d'un tout, et il est d'autant plus humain que l'amour de la patrie n'est pas réduit chez lui, mais approfondi. C'est ce que le socialisme ne veut pas croire! Le socialisme est hypnotisé par la guerre. Pour lui le patriotisme constitue le danger... inhumain. Il ne voit pas qu'être patriote, c'est d'abord se soucier des autres. Un homme n'est pas qu'un homme : il est en même temps Français, Italien, Chinois, Chilien. Et cela dès l'aurore de la vie. C'est pourquoi l'enfant, chez nous, appartient six jours à sa famille, un jour à son pays : ce jour-là, il est balilla. Manque de liberté? Peut-être, mais il marche avec les camarades, et il est heureux d'être déjà dans une troupe... nationale! Comme l'ouvrier nettement protégé par le régime, mais qui ne l'est que parce qu'il est un travailleur... national. Comme le patron, qui est un producteur... national. Aussi, la grève est un délit : elle nuit à la patrie; la justice la réprime. Aussi le renvoi sans cause de l'ouvrier est interdit : la patrie veille sur lui; elle le défend. Enfin, le propriétaire agraire, par sa propriété, se trouve matériellement lié à son pays. Sa terre lui appartient, mais elle est un morceau d'Italie. En sorte qu'il semble avoir tous les droits sur elle, au moment où il se découvre des devoirs... nationaux, et que s'il cultive mal, il est légitime que l'Etat vienne, regarde et demande : « Pourquoi ne cultivez-vous pas mieux? »

Tout cela était limpide, et j'étais séduit par cette dialectique. Il y avait chez ce grand garçon la force gracieuse que donne aux jeunes le bonheur d'être convaincu. J'éprouvais autant de plaisir à le regarder qu'à l'entendre : il avait des gestes précis comme sa parole. C'était sans doute le résultat d'études sérieuses. C'était plus : un héritage certain d'expériences méditées. « Quelle bonne fortune, pensais-je, de profiter, en pleine jeunesse, de ce que les pères ont conquis dans l'angoisse! » Et il devina sans doute ma pensée, puisqu'il reprit :

— Nos parents, comme vous, monsieur, se croyaient heureux d'être libres dans des propriétés stériles, d'être libres à la tête d'industries hasardeuses, d'être libres... de discuter leurs propres discussions, et c'est ce qu'ils appelaient la libre pensée! Mais...

Il prit un temps pour dire avec pitié :

— La seule vraie pensée libre, c'est l'aliénation mentale. Tout le monde rit, et il continua :

— Nous l'avons soignée. Nous avons gardé la critique — pas si bêtes! — nous avons interdit la critique! Nous avons rétabli le sens précis du fou et de l'imbécile. Nous n'avons plus admis que ces gens-là brouillent, tous les matins, pour rien, avec des

sophismes épuisants, l'esprit d'un peuple, qui vit sous un ciel de clarté. Le Duce parle; il parle bien; il n'y a qu'à l'écouter. Et que les autres se taisent en travaillant! N'appellez pas cela une liberté perdue! Cela n'a qu'un nom, c'est un bonheur retrouvé, le bonheur d'écouter sa conscience, qui désormais rivée à la patrie, se sent de ce fait de lourdes mais fécondes responsabilités. Et il n'y a plus comme mécontents que quelques intellectuels débiles, dont le destin est de bavarder toujours, précisément parce qu'ils n'ont pas la force de retrouver cette conscience dont je parle. Ce qu'ils appellent pompeusement leur intelligence l'a tuée depuis longtemps. Ils continuent à disserter et à prophétiser périodiquement que le fascisme est un phénomène en dehors de l'histoire et qu'on en verra la liquidation au printemps ou à l'automne prochain. On en a mis quelques-uns dans des îles! Pourquoi? Est-ce que les îles méritaient cela? D'autres se sont exilés d'eux-mêmes, allant répaner à l'étranger que le régime était tyrannique. Il n'y avait qu'un tyran, leur cerveau, incapable de les mener ailleurs qu'à d'antiques rengaines et à des préjugés... vermoulus.

Le poète était ravi. On lui vit un frisson de plaisir. Les êtres qui sont nés pour le beau connaissent des joies sublimes : ils les montrent en les éprouvant. Mais son camarade n'avait pas fini; il se sentait riche d'arguments; il dit encore :

— Vous ne pouvez pas dire que nous perdons une liberté économique, en régissant l'économie : le calcul intelligent succède à la tautologie, dans un domaine où elle est folle et dépeçée; il a son prix le calcul; saluons-le!... Et, quant à la liberté d'avoir des terres, comment ne pas l'oublier devant un champ de blé, qui pousse librement, je veux dire en abondance?

Je ne sais pourquoi, je me figure que Platon aurait eu du plaisir à entendre ce jeune homme. Il était logique sans sécheresse. Son imagination rehaussait ses raisonnements. Et son langage s'accordait avec cette vue de la vieille Florence, dans un jardin frais et vif comme l'Italie moderne. Ses paroles montraient toutes ce sentiment profond que quand on a une grande histoire interrompue, la première nécessité c'est de la reprendre. Et il conclut :

— Résumons-nous. Mussolini nous a enlevé la liberté d'insulter tous les jours un régime qui a sauvé le pays. Il nous a enlevé la liberté de ne pas être patriotes, dans une patrie sans laquelle nous ne serions rien. Il nous a enlevé la liberté de nous vautrer par terre, au milieu de nos libertés. Nous leur étions assujettis. Nous n'étions que des sujets : il a fait de nous des citoyens!

— Très bien! très bien! s'écria le jeune marin, croisant les bras avec passion. N'oubliez pas, monsieur, ce que veut dire fascisme! Faisceau de toutes les bonnes volontés! Or, les volontés qui se donnent sont les volontés les plus libres! Si bien que ce régime est le régime de la vraie liberté! Vous avez dit et bien dit, cher ami, l'inanité des libertés perdues. Il faudrait peut-être ajouter la grandeur des libertés gagnées.

Et il se mit au garde à vous pour dire :

— Un homme, qui a supprimé la lutte des classes, a fait à chacune ce don magnifique : qu'elle reste libre devant les autres! Un homme, qui a pris vis-à-vis des capitaux et des capitalistes des mesures draconiennes, nous a donné cette liberté, riche entre toutes, de mépriser l'argent! Un homme qui, s'aidant des machines modernes, a tiré toute la vase des marais Pontins, nous a rendu la terre libre d'être féconde et de nous nourrir! Un homme qui a signé les accords du Vatican, nous a permis la liberté d'être tout ensemble franchement Italien et franchement catholique! Un homme enfin, qui a su dire sans trembler à cinquante-deux nations menaçantes : « Vous êtes d'une injustice, que l'histoire appellera honteuse! » nous a conquis à la face du monde la plus haute des libertés : celle de la grandeur d'âme. Pour cet homme il n'y a qu'un nom : le nom de libérateur!

Les derniers mots furent dits dans un frémissement où passait le bonheur de vivre en des temps pareils! Et je me rappelai soudain cette phrase de Mussolini sur le mur d'une maison, dans la campagne de Pise : *Je n'ai qu'une ambition : rendre le peuple italien fort, prospère, grand et libre!* C'est enfantin de continuer à parler toujours, de loin, de tyrannie, de défilés, d'esprit collectif, de hair, et de railler, de regretter la Grèce sublime, de vanter la France adorable. La Grèce sublime est morte de ses discussions démagogiques, et la France adorable est en danger de mort par la même maladie. L'Italie est guérie; l'Italie est forte; et elle reste intelligente et libre.

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,  
Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits **LORA**

CARBONES  
RUBANS

La marque belge de qualité



STENCILS  
ENCRES

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

**Galerie BOUCKOMS**

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du **TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

**Laboratoires NOVEX**

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums **VINERIO**

Ses Eaux de Cologne

Ses Pâtes dentifrices

CARBONES :: RUBANS

POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS

CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRES

POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J Delhoize, Bruxelles

# Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

**BRUXELLES**

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL . . . . . fr, 796.000.000.00

RÉSERVE . . . . . fr, 1.135.753.000.00

FONDS SOCIAL . . . . . fr, 1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;  
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;  
Gaston Blaisé, Directeur;  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Albert d'Heur, Directeur;  
Charles Fabri, Directeur;  
Edgar Sengier, Directeur;  
Adolphe Stoclet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Jules Bagage, Directeur honoraire;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;  
Léon Eliat;  
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;  
le baron A. d'Huart;  
le baron de Trannoy;  
G. Mullie;  
Paul Hamoir;  
H. Vermeulen.  
le comte Patoul

Le Secrétaire,  
M. Camille Lepêche.

**PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...**  
Un bouclier pour la santé de vos élèves



DE  
L'HYGIÈNE  
100 %

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec **BACOCIR**, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement (prix spéciaux pour pensionnats).

**BACO**, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et microbicides de façon permanente, moyennant une dépense négligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge **BACO**  
(Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

## APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus  
pour Communautés

## Filature de Laine Cardée Hauzeur-Gerard Fils VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,  
flanellenes et sous-vêtements, en pure laine  
et en mélange laine et coton  
Fils fantasies pour la robe

807



Ameublement général

## LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT  
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES  
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM  
EXCLUSIVEMENT EN GROS

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

## GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goos en - Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants  
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, ect

## Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. : COURTRAI 1332

### FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Incolis nappes  
pour autels — Purifloatoires — Corporaux — Lingeries,  
draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couvents  
et institutions.

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS  
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

Société Anonyme des Usines

## ROOS, GEERINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

### Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,  
imprimées et à la Jacquard pour  
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Pour vos

laines à tricoter

fils de laine

tissus de laine

draps de billard

adressez-vous à la

SOCIÉTÉ ANONYME

**IWAN SIMONIS**

**VERVIERS (Belgique)**

Maison fondée en 1680

## La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

**PEPINSTER (près Verviers)**

Téléphone Verviers :  
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique  
Textile-Pepinster.

### Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinsés et jaspés. Fils gazés.

### Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de sole. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et sole.

### Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour scolélastiques — Loden — Gabardines

MANUFACTURES DE  
**COLS, CHEMISES, PYJAMAS**

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES  
dames et fillettes

LAYETTE

MOUCHOIRS

**Ets L. CLÉMENT**



Usines, Bureaux, Comptabilité  
340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente

23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols  
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingerie  
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingerie-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39  
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Pour vos Robes et Costumes

POUR PENSIONNATS

exigez la marque

**“COSY”**

ROBES, MANTEAUX,  
LINGERIES, COSTUMES,  
BLOUSES, CULOTTES,  
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,  
CRAVATES, ]  
SOUS-VÊTEMENTS

Demandez le passage  
de nos représentants

**C. Coster & C<sup>o</sup>**

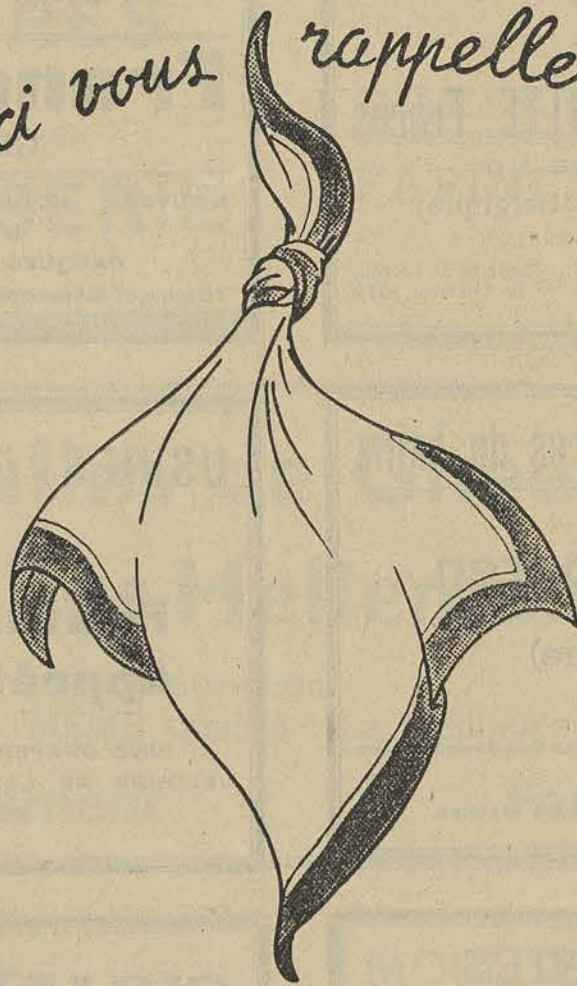
41, rue du Lombard

Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

**BRUXELLES**



*Ceci vous rappellera*



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

*Mouchoirs*

**PYRAMID**

REGD.

POUR DAMES . . . FR. 5.75  
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

*Un produit garanti par Tootal*



TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

### Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soleries, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successors : M. DE BOUTTE & C<sup>ie</sup>

**INGELMUNSTER (Belgique)**

Maison fondée en 1865.

Adresse télégraphique :  
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :  
44 Iseghem

Registre de Comm.  
de Courtrai 1612

### FABRIQUE DE CASQUES EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire française et alliée

## François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ

« LE LÉVIOR »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83

Télégrammes : Burin-Glons

### Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

## Louis van Dooren

Société Anonyme

**M O L L (Belgique)**

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées  
Jacquart et Fantaisies.

Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

### USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

## Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES  
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION  
ET ECCLÉSIASTIQUES

### USINES RÉUNIES **BERGENDRIES**

Société Anonyme

**LOKEREN**

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de jute. — Toiles d'emballage. — Toiles pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres. Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

### CIGARES & TABACS

**J. & J. VAN DEN AUDENAERDE**

Maison fondée en 1880

♦ ♦ ♦

Fabrique et Bureaux

Dépôt

**RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-JACQUES, 94  
BORGERHOUT ANVERS**

Téléphone : 502.17

Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

### Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS  
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE  
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET  
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

## F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSÉE D'ANVERS, 77 | TÉLÉPHONE : 115.93

**MONT-ST-AMAND (Gand)**

### BONBONS

## NAPOLÉON

24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS

Du bon et pas cher  
Demandez prix S. V. P.



D'EXCELLENTE **FARINES**  
DE DÉLICIEUSES **BIERES**  
AUX  
**MOULINS** A VAPEUR  
ET **BRASSERIE**  
DE MARCHIENNE

Tél. 10091 - 10092

**MOULINS**  
**BRISACK**

CHARLEROI

**FARINES SUPÉRIEURES**

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

**S. A. Moulins de Gheel, à Gheel**  
**S. A. Moulins Hellemans, à Lierre**

0

MÊME direction  
MÊME qualité : La meilleure

0

**Farines de froment**

**Farines de seigle**

**Moulins de Statte**

S. A. à HUY

**FARINES SUPÉRIEURES**

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.  
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES  
POUR BÉTAIL.  
WAGONS COMBINÉS.

Tél. :  
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :  
10123

Reg. de Commerce  
Huy 81

**MOULINS DE SAINT-REMY**  
HUY (Sud)

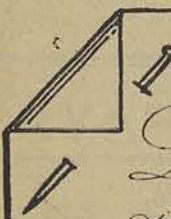
**Valentin TROKAY**

Téléphone :  
22 & 25

Compte Chèq. Post.  
10270

Registre du Commerce  
Huy 414

Farine de haute qualité  
pour BOULANGERIES et PATISSERIES  
Farine de seigle



*Les Bonbons Becco*  
Vous invitent à venir déguster leurs  
friandises, les meilleures qualités du  
monde, et fabriquées en Belgique.  
(Demandez prix-courant.) *Namur*

**Bonbons LE VAINQUEUR**

**Maison Louis FRANCK**

Usines et Bureaux :  
23, RUE DE HARLEZ  
Téléphone 152.68

LIÈGE

Anciennement :  
rue Paradis, 48  
Téléphone 152.68

Maison vendant exclu-  
sivement en gros

**Spécialité NOUGAT**

# CHOCOLAT MARTOUGIN

## Comptoir des Cafés

### Victor DeHaes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffeehaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT  
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS  
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.

Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés  
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

## Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen  
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table  
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable  
PRIX COURANT SUR DEMANDE

## CAFÉS

### Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

## "Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

### SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUITS. — JAMBONS  
CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAM-  
BON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS  
— CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. O. Courtrai 13627.

Compte chèques postaux 188.27.

## JAMBONS DU PAYS

### Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ

# MIEL

## JEAN LEFEVER

5, rue Lambermont, ANVERS

Registre du Commerce d'Anvers 37648

Compte chèque postal n° 361.040 Téléphone 769.75.

### Fécule de Maïs



#### CUISINIÈRES

GAZ  
CHARBON  
MIXTES  
ÉLECTRICITÉ

Usines *Krefft*  
S. A.

38, Avenue Rittweger  
Haren - Bruxelles  
TÉLÉPHONE : 15.76.91

# Champagnes

ET

## Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE  
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

## Les Caveaux Champenois

Anc. LES CAVES CHAMPENOISES

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis  
DEMANDEZ PRIX COURANT

# VINS

 Maison GIACOMINI, S. A.  
Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES  
Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge « Fratelli GANCIA et Co », Canelli.  
Vins d'Asti et du Piémont « Fratelli GANCIA et Co », Canelli.  
Vermouth « BELLARDI », Turin.  
Vins de Chianti « CONTEA D'ORO », Rufina.  
Vins de Porto « FERROIDAS et Co », Oporto.  
Grands Vins de BORDEAUX et de BOURGOGNE.  
Champagne « CH. JACOT et Co », Epernay.  
Asti Spumante « GANCIA ».  
Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.  
Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

## VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

## Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

## COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

# VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE  
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

## Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

# VINS FINS

 de la Bourgogne, et  
Vins pour la

## CHAMPAGNE

Stocks très importants de vins

Société Anonyme des Charbonnages  
DE  
**L'Espérance et Bonne Fortune**  
à Montegnée-lez-Liège  
Téléphone : Liège 101.10 et 146.89

---

**ANTHRACITES "MONA" DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ POUR USAGE DOMESTIQUE :**  
80/120 — 55/80 — 35/55 — 20/35 — 10/20

**SPÉCIALITÉ POUR CHAUFFAGE CENTRAL**  
POÊLES A FEU CONTINU  
5/10 — 6/10 — 7/15 POUR CHAUDIERES ANTVERPIA  
AVEC VENTOCALOR, IDÉAL REX, ERGE, ETC.

**CHARBONS INDUSTRIELS MAIGRES DE PREMIÈRE QUALITÉ**

**BOULETS SPÉCIAUX** MARQUÉS : PIC DU MINEUR, TRÈS PROPRES - 6 % DE CENDRES  
37 A 40 GRAMMES, POUR CHAUFFAGE CENTRAL  
POÊLES A FEU CONTINU, POUR CUISINIÈRES, ETC.

**BRIQUETTES** TYPE II ÉTAT BELGE

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets

◆◆◆

**ALBERT BRACKE - CAMPENS**

Tél. 106.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND

◆◆◆

GROS DÉTAIL

402

**POÊLES**

**GODIN**

**R. RABAUX & C<sup>ie</sup>**

158, Quai des Usines, à BRUXELLES

Usine à Guise (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON à AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

*À quoi tient l'efficacité  
toute spéciale des poudres*

**LA CROIX BLANCHE**



**Une synergie anti-douleur  
fébrifuge - tonique.**

**Maux de tête et de dents - Douleurs  
périodiques - Névralgies - Douleurs  
rhumatismales - Grippe.**

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la « synergie des composants », c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

**JAMBONS EN CRUS. — SAINDON, EN BOITES — CONSERVES DE**

rimés : 11 fr.  
: 4 fr.  
: 11 fr.  
: 20 fr.

Tél. Harelbeke  
Compte T. UN PRODUIT BELGE  
CEUTIQUES TUYPPENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

**DENTYL**

**DENTIFRICE DÉLICIEUX**  
Le Meilleur et le Meilleur Marché

En pâte : le grand tube . . . . . fr. 4.50  
En savon : la boîte aluminium . . . . . fr. 4.50  
La boîte carton (rechange) . . . . . fr. 4.00

**Agent Général : Maison E. H. DE VOS**  
14, rue de Terre-Neuve, BRUXELLES. Téléphone : 12.40.43

Export **X.L.** Double  
Helles **X.L.** Bock

Grandes Brasseries d'X.L.

**Les Meilleures Bières**

# Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg  
BRUXELLES

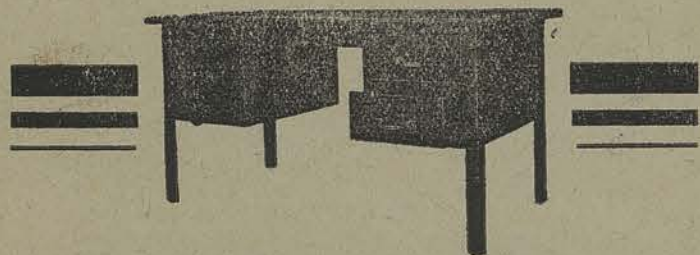
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



## "PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :  
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

### 1. THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.  
Fosse pour orchestre.

### 2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

### 3. Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.  
Installation unique d'amplification pour disques de phonographie.  
(Pick-up).

### 4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location  
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi  
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

# L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les  
LANGUES VIVANTES  
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

510.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

## Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST  
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 371146. — Téléphone 68

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,  
tolles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour  
processions. — Spécialité d'articles pour com-  
munautés religieuses et pour confections.

## SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. : LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR  
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection  
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,  
Appareils, Films didactiques

## Paul Aelma

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND

RENTOILAGE ET RESTAURATION

de Tableaux Anciens et

Bruxelles, yck, St. Michel

ULg - C. I. C. B.



LIBER

RAFFINERIE

TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

**SUCRE**  
Société  
51, chaussée  
**EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ**  
**EN BOITES DE 4 KILO**

JAMBONS EN  
CRUS. — SAIND  
BON, EN BOITES  
— CONSERVES DE

Tél. Harel  
Comp

200,000,000 de francs de dégâts  
par an en  
**Belgique par les RATS!**



Détruisez ces dangereux  
rongeurs par !

**Raxon**  
DETUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-  
tages incontestables no-  
tamment !

1. inoffensif pour hom-  
mes et animaux domes-  
tiques;
2. Efficacité de 100 %;
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes  
SOG. AN. 988

**Établissements AEROXON**

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre



**DUPAIX**

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE  
BRUXELLES

**OSTENDE-  
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »  
vous émerveillera.